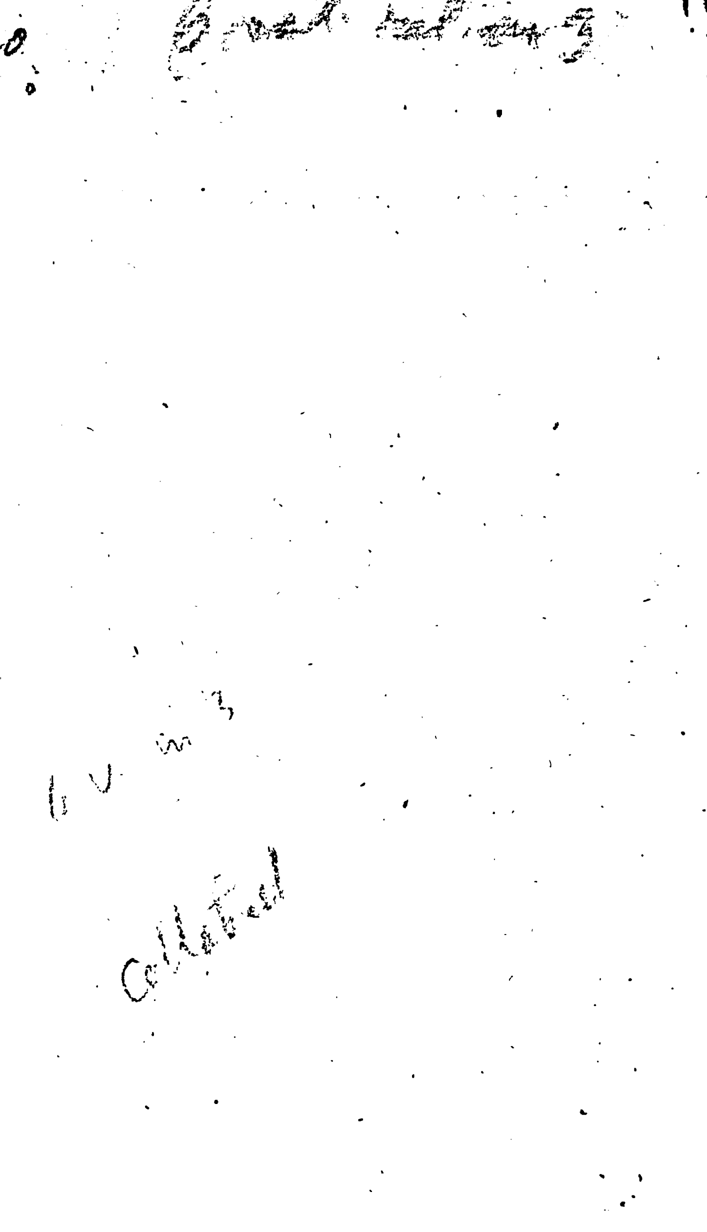

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





Roger Senhouse

Estimés les 6. Volumes brochés. 6.#
Reliures des 6. Vmes en 3. . . 3.#

LE NOUVEAU PARIS.

Louis-Charles-Henry

Lemarchant = Charmont.

Sous-Officier au 7.ème Régiment de Cavalerie.

LE

NOUVEAU PARIS,

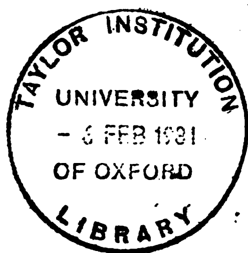
PAR LE CIT. MERCIER.

TOME PREMIER.

A BRUNSWICK,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.



AVANT-PROPOS.

J'AVOIS terminé, vers la fin de 1788, le *Tableau de Paris*, que j'avois commencé en 1781, et qui composoit douze volumes. Je comptois avoir tout dit, du moins tout ce que je savois sur cette ville qui fixe éternellement les regards du monde entier; et je comptois bien n'y pas revenir, lorsqu'une révolution dont le souvenir ne périra jamais, et influera sur les destinées futures de l'espèce humaine, vint bouleverser les moeurs d'un peuple paisible, changer ses habitudes, ses loix, ses usages, sa police, son gouvernement, ses autels; et lui inspirer tour-à-tour le courage le plus héroïque et la férocité la plus lâche. Qu'il fut grand! qu'il fut abject! qu'il fut impétueux! qu'il fut patient! Il faut admettre nécessairement dans cette ville deux peuples distincts; l'un

s'élançant généreusement vers la liberté, prompt à tout oser, invincible, généreux ; ce fut le peuple du 14 juillet et du 10 août : l'autre, souple, avide et cruel, prompt à s'emparer des victoires des républicains, à se les attribuer, à se donner pour les patriotes les plus purs, les plus clairvoyans et les plus décidés, lorsqu'ils n'étoient qu'ambitieux de pouvoirs et de richesses. Les valeureux républicains furent assujétis par ces sycophantes, qui, cachés dans toutes les occasions périlleuses, se montroient lorsqu'il falloit précipiter le peuple dans le crime et commander à des bourreaux. Aussi les braves guerriers, les fonctionnaires laborieux, les probes, les bons citoyens, ont été trompés, abusés par des démagogues, qui n'ont pris le langage de la liberté que pour la rendre odieuse et exécrable ; et dans leur affreux succès, ils ne seroient qu'horribles aux yeux de la postérité ; mais qu'on juge combien ils étoient coupables ; car la

plupart n'ont obéi qu'aux suggestions et aux guinées du gouvernement anglais.

C'est lui qui, du premier jour de la révolution, a commandé la contre-révolution, a poussé dans les extrêmes les vertus des uns et les vices des autres; et peu lui importoit que le sang de Louis XVI ou celui de Robespierre coulât sur l'échafaud ou ailleurs; c'étoient deux Français; et tout Français, qu'il fût émigré, qu'il fût républicain, étoit l'objet de sa haine traîtresse et implacable.

Le plus grand des miracles, c'est que cette superbe ville soit encore debout. Le plan d'attaque qui devoit avoir lieu à Versailles contre l'assemblée nationale et contre Paris, est un des plus épouvantables projets qui ayent été conçus dans le cabinet d'un roi parjure et d'une cour dépravée. La ville eût été saccagée, livrée au pillage, réduite au tiers de ses habitans. Le despotisme

ensanglanté planeroit encore sur ses ruines ; la bravoure des Parisiens, leur union, et une faveur inespérée de la fortune, firent pâlirent cette cour et ce roi homicides.

Il attache à son chapeau cette *cocarde nationale*, le signal de la victoire et de la régénération ; mais avec le dessein secret de la déchirer bientôt, à l'aide de tous les rois voisins, auxquels il auroit livré le pourtour de la France, pourvu qu'il eût pu conserver dans l'intérieur ses valets, ses chiens de meute, sa noblesse et son parlement.

La contre-révolution a commencé, et sous ses auspices, depuis le jour où il retourna à Versailles, en portant la cocarde tricolore, qu'il avoit baisée devant tout le peuple, à une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville. Tout ce qui s'est fait depuis, s'est fait en haine de la révolution et de la prise de la Bastille.

Paris est devenu le théâtre où tous les acteurs des différens gouvernemens

se sont rendus, pour consommer l'œuvre de leur hypocrisie. Chaque jour en dévoila quelque partie; et il n'y a que l'histoire qui puisse dénombrer sous combien de masques les traîtres de toute espèce et de tout rang, ont plus ou moins trompé ou fatigué la position des républicains. Les faire déchirer de leurs propres mains, voilà tout le secret des puissances coalisées.

Le piége étoit grossier, mais les passions étoient extrêmes, mais les intérêts étoient singulièrement diversifiés. L'impétuosité naturelle aux Français servit leurs ennemis, et une sorte d'inconstance les promena dans des idées contraires, et les dirigea quelquefois, à leur insu, vers un but opposé.

L'orgueil des meneurs les opposa l'un à l'autre, et les échafauds même furent abattus par ceux qui les avoient dressés, non par amour de l'humanité, mais par l'ardente jalousie du pouvoir tyrannique. Comment les républicains

sont-ils sortis triomphans de ces monceaux de cadavres, et dont les bouches muettes disent encore : Tout ce qui a voulu la république, tout ce qui l'a soufferte, a été jugulé, après avoir été calomnié ?

Le 13 vendémiaire, qui n'étoit que la répétition du 31 mai, devoit voir la ruine du parti républicain. Nouveau miracle qui le sauva ! Jamais les Parisiens ne furent plus abusés que dans cette journée fameuse ; ils expièrent cruellement leur erreur. Mais ce fut la victoire du parti républicain qui influença le 18 fructidor. Paris resta calme, attendit ; et les conjurés royalistes furent écrasés sans retour. Paris fut sauvé encore ce jour-là de l'horrible contre-révolution, dont les suites seroient incalculables : il ne paroît plus disposé à suivre les étendards des séditieux ; il porte ses regards sur ces braves armées qui défendent la patrie, et il sent enfin que la patrie n'est pas toute

entière dans son enceinte ; il se livre aux fêtes, aux plaisirs et aux arts ; il a trop souffert peut-être pour chérir le mot *république*, mais il est républicain à son insu ; et l'instinct qui le porte tôt ou tard vers la grandeur, les fêtes vraiment nationales, où il se complaît de temps en temps, la renommée de nos armées, et cette haine de l'Europe, qui n'est qu'une admiration déguisée pour tant d'actes éclatans, tout le conduit insensiblement à oublier le mot de *roi*, de *monarchie* et de *grands seigneurs*. Le goût des plaisirs et des jouissances que l'on ne trouve que dans son sein, achèvera d'éteindre ce ferment contre-révolutionnaire que l'étranger voudroit alimenter. Il a beaucoup perdu de son or, et le Parisien sent qu'il seroit si facile au gouvernement de renouveler un 18 fructidor, qu'il ne se mettra point dans le cas d'en faire l'expérience. Il s'est montré ce jour-là, le gouvernement, avec l'ap-

pareil de la puissance ; et chacun a dit : Le voilà, il ne nous est plus permis de ne pas le reconnoître ; le voilà, le gouvernement ; respectons-le !

Tout ce qui paroît hasardeux et qui ne l'est pourtant pas, est presque toujours sage : c'est qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif ; et le chef-d'œuvre de la prudence est de connoître et de prendre ce moment. La prudence même nous ordonne alors de ne consulter que la fortune. Les plus grands dangers qui pourroient s'offrir, ont leur charme, pour peu qu'on apperçoive un immense avantage dans la perspective du succès ; mais de médiocres dangers n'ont que des horreurs, quand le combat ne vaut pas la peine d'être entrepris.

Les grandes affaires politiques ont un point de maturité qu'il faut attendre, et qu'il est dangereux de prévenir ; mais lorsque ce point de maturité se fait sentir, qui considère les suites avec

trop de scrupule, n'est pas fait pour le gouvernement.

Votre plus dangereux ennemi, dans ces importantes crises, est souvent celui dont l'alliance vous seroit le plus utile. Quelle habileté ne faut-il pas alors, pour savoir vaincre et se passer de lui?

Ne point faire à l'ennemi de plus grand mal que celui qu'il paroît craindre; réussir autant par les fautes d'un parti opposé, que par la sagesse d'un autre : c'est véritablement gouverner; c'est faire en politique les ouvrages merveilleux de ces machines de physique que le peuple croit être le fruit d'un travail compliqué, et qui ne sont que le produit d'un mécanisme ingénieux, mais très-simple.

Il s'est montré, le gouvernement; et à la physionomie la plus terrible, il a fait succéder un visage doux et clément; il a concilié l'admiration et les suffrages. Voulez-vous mettre une force de plus de votre côté? mettez-y

la modération et l'humanité, c'est ce qui touche tous les hommes; car les punitions sont faites pour améliorer et non pour détruire : ce qui dans un autre temps seroit rigueur, ne paroît plus que justice.

Il s'est montré, le gouvernement, après tant d'années d'anarchie ; et le sage et le politique, et le foible et l'ignorant, et l'ami de son pays et l'ami de ses plaisirs, et tout ce qui chérit la gloire ou le repos, répétera avec joie dans le fond de son cœur : Il y a un gouvernement; et pour me servir d'une formule commune : *C'est ce qu'il falloit démontrer à l'Angleterre et même à la France.*

Celui-là seroit bien pénétrant qui verroit les véritables causes des révolutions. C'est tout simplement la maturité des choses et des événemens. On y fait entrer beaucoup d'élémens moraux et raisonnés; mais c'est une action purement physique qui détermine toujours la crise.

Notre république agitée, tourmentée, déchirée dans son origine par des tyrannies triumvirales, décemvirales, dictatoriales, est bien robuste, puisqu'elle a résisté à tous les efforts de l'anarchie. Je ne crains plus pour elle que les *infiniment petits* ; j'entends cette multitude de petites autorités, qui, trop multipliées, transforment les réglemens en loix augustes, et de simples bureaux de prévoyance en des chambres inquisitoriales. La république est environnée de trop de vers rongeurs; et sous prétexte d'affermir l'ordre public, l'individu libre est piqué par un trop grand nombre d'insectes. Des loix grandes, majestueuses, et peu de réglemens, qui deviennent des loix aussi désastreuses que les premières sont utiles!

Au reste le mot *liberté*, fortement prononcé et voulu, a toujours fait le peuple libre. Il ne tient qu'aux Français, et sur-tout au Parisien, de vouloir

formellement l'indépendance et la prospérité. Qu'il fasse pour la liberté, ce qu'il a tenté de faire pour la contre-révolution ; qu'il n'écoute pas la voix de celui qui se dit *l'ami du peuple*, mais de celui qui l'est en effet.

Il seroit difficile de déterminer aujourd'hui quelle est l'opinion dominante. L'opinon individuelle a son opiniâtreté propre. Il n'y a plus d'opinion publique, vu les déchiremens de la société ; mais l'opinion la moins nombreuse, celle des gens sensés qui reconnoissent la nécessité d'un gouvernement fort, peu à peu devient la dominante. On est trop long-temps parvenu à empêcher les hommes de s'entendre, en changeant la signification des mots. Le Parisien craint l'abus des mots, et il laisse aller les choses. D'ailleurs, presque toute moralité étant attaquée, on attend que le systême du législateur soit complet ; et la peur de décheoir et d'être plus mal, aide à remonter vers le mieux.

Dans une crise nouvelle, les bons citoyens seroient la proie des méchans; les sages seroient aux ordres des fous; les gens probes et éclairés seroient la dupe des fripons et des ignorans; on ne veut point repasser par de pareilles épreuves. On a vu dans la démocratie, la popularité bien menaçante pour la liberté publique. On craint la popularité et la démocratie, en ce qu'elles sont bien voisines de l'ochlocratie.

Comment certains hommes ont-ils pu penser qu'on remontoit le fleuve des événemens? Plus la chute du trône avoit été éclatante, plus il étoit impossible de le relever. Le principal espoir des royalistes fut dans ces énergumènes qui, sans choix, sans prudence, sans mesure, précipitoient le char de la révolution, au lieu de le conduire; en écartoient les mains habiles, pour y substituer l'ivresse et la frénésie. C'est en prenant le titre de patriote par excellence, qu'ils parurent aux royalistes

se rapprocher le plus de leurs vues secrètes.

Bientôt en effet ils se donnèrent la main; et ce n'est pas sans raison qu'on a dit : *que la cocarde blanche s'attachoit d'elle-même au bonnet rouge.* Voilà pourquoi tant de crimes furent commis au nom même de la révolution, et que tant de témoins restèrent impassibles.

Ainsi que la boue de Paris est une boue toute particulière à cause des parties hétérogènes qui s'y mêlent, la canaille d'une grande ville, qui n'y est point née, et qui abonde de toutes parts, est une canaille qui n'a point de nom. C'est sur elle que les factieux ont appuyé leurs projets; et Danton, le mauvais génie de la France, la fit fermenter; et depuis lui, les chefs de parti se sont servis de cette horde infernale d'où sortirent les Hébert, les Chaumette, les Ronsin, et les membres atroces de la rébelle commune de Paris. Ce

fut cette populace qui environna constamment les échafauds, et qui, jamais lasse du spectacle, fatiguoit jusqu'aux auteurs de ces sanglantes tragédies. Elle fit l'horrible commentaire de cette phrase de Montaigne, et la mit dans une pleine évidence : « *La populace par tous les pays, déchiquette les cadavres, et s'en met jusqu'aux coudes* ».

Mais, dira-t-on, l'aristocratie n'a-t-elle pas eu ses chouans, ses horribles chouans? Oui, d'accord; mais les bourreaux que l'aristocratie achetoit, étoient les mêmes qui s'étoient déjà vendus aux robespierristes. L'aristocratie n'a fondé ses fureurs décuples que sur cette populace, le fléau de tous les gouvernemens, et l'instrument féroce de tous les partis.

Les temps des révolutions produisent beaucoup d'actions fortes, et peu de grands hommes. La concurrence des talens empêcha leur éclat; et il n'y eut point de géant dans toutes ces grandes commotions politiques. Tout se fit au

nom de tous; et ceux qui s'élevèrent un peu, furent tour-à-tour brisés dans le choc impétueux des événemens.

Des hommes ineptes avoient dit qu'*en révolution il ne faut jamais regarder derrière soi*. Cette maxime est très-fausse. Les révolutions se conduisent et s'achèvent par ceux qui mesurent et comparent ce qui est fait, et ce qui reste à faire; et les vertus morales deviennent d'autant plus nécessaires qu'on en a perdu toute idée, et que les dénominations injurieuses, c'est-à-dire, les paroles dépourvues de sens, sont des arrêts de mort qui portent sur les citoyens les plus jaloux de la liberté et du bonheur de leur pays.

Ce sont toutes ces phrases insignifiantes, et même celles qui étoient les plus inintelligibles qui ont été le ciment des prisons et des échafauds. Les chefs de parti ont osé s'en servir avec un succès qui atteste que dans une nation éclairée, le plus grand nombre d'indi-

vidus ne l'est pas encore, et que les calamités particulières deviennent un pur spectacle pour ceux qui n'en sont pas atteints dans le moment.

Sans doute pour peindre tant de contrastes, il faudroit un historien comme Tacite, ou un poète comme Shakspeare. S'il apparoissoit de mon vivant, ce Tacite, ce Shakspeare, je lui dirois : Fais ton idiôme, car tu as à peindre ce qui ne s'est jamais vu, l'homme touchant dans le même moment les extrêmes, les deux termes de la férocité et de la grandeur humaine. Si en traçant tant de scènes barbares, ton style est féroce, il n'en sera que plus vrai, que plus pittoresque : secoue le joug de la syntaxe, s'il le faut, pour te faire mieux entendre : oblige-nous à te traduire : impose-nous, non le plaisir, mais la peine de te lire.

Je ne crois pas en effet que notre langue puisse marcher encore long-temps sans sortir de la gêne où une timidité

gratuite la captive au milieu de tant de spectacles nouveaux et non moins étonnans. Si le style demeure esclave, ils ne seront point transmis à l'admiration ou à l'horreur de la postérité.

Eh quoi ! l'ambitieuse tourbe démagogique, au milieu de la tempête révolutionnaire, ne s'est-elle pas créé un langage fait pour tromper et séduire la multitude ? J'ai entendu crier à mon oreille : « Que les Français périssent, » pourvu que la liberté triomphe » ! J'en ai entendu un autre s'écrier dans une section, et je l'atteste : « Oui, je pren- » drois ma tête par les cheveux, je la » couperois, et l'offrant au despote, je » lui dirois : *Tyran, voici l'action d'un* » *homme libre* » ! Ce sublime de l'extravagance étoit composé pour les classes populacières ; il a été entendu, il a réussi ; et nous, nous ne ferions pas une langue pour transmettre à nos derniers neveux ces incroyables phénomènes moraux et politiques, qui ont

frappé d'une longue surprise et nos regards et notre entendement ?

On a parlé bien diversement dans le monde, de mon *Tableau de Paris*. J'ai eu du plaisir à l'écrire ; j'ai cherché la vérité en tout ; voilà toute ma réponse. Qu'il me soit permis, puisque j'ai essuyé tant de critiques injustes, et que j'ai été en butte à tant de satires, pour avoir voulu faire un ouvrage agréable et utile, qu'il me soit permis d'opposer le jugement d'un écrivain qui a pris mon livre et ma personne en amitié, qui a été le traducteur de l'ouvrage, et le bon conseiller de l'auteur, et qui m'a témoigné ce zèle qui encourage l'écrivain et le console des injustices de ses contemporains. Voici la traduction du morceau allemand du citoyen Cramer (1).

(1) Le passage ci-dessus se trouve dans un livre de Charles-Frédéric Cramer, intitulé : *Menschliches Leben*, &c. vol. III, p. 163 (ou *Vie humaine*, &c.), écrit en 1791, long-temps avant que ce citoyen, alors professeur de litté-

Je n'effacerai point les louanges, parce que ma carrière littéraire n'est pas finie, et que je les relirai pour m'élever jusqu'à elles.

« Si Dalembert, quoiqu'étranger, a » été honoré en Allemagne, au milieu » du bocage sacré de la reconnoissance » et de l'amitié, d'un monument simple » mais durable, pour l'écrit intitulé : » *Sur les hommes de lettres et les* » *grands*, j'ose dire que Mercier, par » les chapitres que je viens de trans-

---

rature grecque et orientale à l'université de Kiel en Holstein, connût l'auteur du Tableau, ou qu'il devinât que la singularité de son étoile et son républicanisme le pourroient fixer un jour parmi nous à Paris. Plusieurs allusions de ce passage qu'il avoit fait précéder par les chapitres de mon *Tableau : Apologie des gens de lettres ; Belles-Lettres ; Trente écrivains en France, pas davantage*, se rapportent à des matières précédemment traitées dans son livre ; ce que je trouve nécessaire de faire remarquer pour que l'on ne les regarde pas comme déplacées, ou étrangères au sujet.

» crire, en a bien mérité un pareil. Sou-
» haitez-vous de connoître mon juge-
» ment à l'égard de son Tableau, diffé-
» rât-il même de celui de plusieurs
» d'entre vous : le voici. (J'use du droit
» que me donnent ma qualité de mem-
» bre de votre société, et le code de nos
» loix, sous l'article, *sur les monu-
» mens*. Et se trouvât-il parmi nous des
» individus, qui, usant d'une justice
» rigoureuse, me condamnassent, ou
» dont la sentence vînt à démolir le
» monument érigé par ma main : eh
» bien ! il faudroit m'y soumettre ;
» mais sachez que j'en pleurerois à
» chaudes larmes.)

» S'il arrivoit que dans cet âge d'or
» que nous voyons en songe, les scien-
» ces et les arts devinssent plus chers
» aux rois que le sang ; et que par ha-
» sard l'Alceste mourante leur donnât
» plus de joie dans la tristesse, quoi-
» qu'aujourd'hui l'illumination en-
» chanteresse d'une flotte qu'on fait

» sauter en l'air, ne nous accorde de
» douleur dans leur joie.

» Si à cette glorieuse et lointaine épo-
» que, un roi des deux Siciles, convoi-
» tant de nouveaux sujets d'opéra pour
» le théâtre de St.-Carlo à Naples, tirés
» des opéras perdus de Sophocle, ou
» du poète Accius, tombât sur l'idée
» d'employer quelques millions de se-
» quins de ces sommes énormes que
» coûte dans ses états la chasse au cerf,
» et dans d'autres celle des hommes,
» pour creuser ce trésor de littérature
» ancienne qui dort dans les rouleaux
» collés de vieux parchemins, qui for-
» ment la bibliothèque non encore exa-
» minée d'Herculanum et de Portici;

» (Supposé toutefois qu'alors ces
» rouleaux existassent encore, ne fus-
» sent point dévorés par l'infatigable
» dent du temps; et que leur déploie-
» ment inventé par Mazochi, ne fût
» point un art perdu.)

» S'il arrivoit, dis-je, qu'à la satis-

» faction indicible de tous les profes-
» seurs d'humanités et de belles-lettres
» répandus sur la surface du globe, on
» parvînt à rétablir les cent et vingt
» drames lyriques de Sophocle; qu'on
» trouvât dans la même fouille les hym-
» nes d'Alcée; qu'on restituât les Dé-
» cades perdues de Tite-Live, et les
» comédies de Ménandre; qu'on les li-
» vrât à l'impression, et qu'on les ren-
» dît par cette régénération au public
» lettré, et (ajouterai-je) qu'au milieu
» d'autres volumes dont aucun in-folio
» érudit *de libris veterum deperditis*,
» ne vous dit un mot, l'on rencontrât
» par exemple, un ouvrage de 12 vo-
» lumes, d'un Mercier latin qui nous
» peignît l'ancienne Rome, la reine des
» cités, au temps de l'immortel Au-
» guste, et des plus immortels Cicé-
» ron, Horace et Virgile, avec toutes
» ses moeurs locales, ses habitudes
» temporelles, ses institutions mo-
» rales, ses ridicules, ses vices, ses

» vertus, ses folies, ses usages, etc. etc.

» Un ouvrage écrit avec un esprit » d'observation la plus réfléchie, la » plus suivie; un ouvrage inspiré par » un ardent amour de la plus pure phi» lanthropie, fouettant les vices de son » siècle tantôt avec une vigueur caus» tique, tantôt avec finesse; un ouvrage » assaisonné par les graces de l'esprit, » démasquant avec le coup d'oeil le plus » pénétrant mille préjugés en fait de » littérature, de politique et de mo» rale; un livre écrit enfin (et ce mot » embrasse tout!) SOUS LE REGARD DE » LA SAINTE HUMANITÉ.

» Si, je le répète, l'on trouvoit un » tel livre parmi les trésors dépérissant » des deux villes exhumées, mes amis, » mes amis, pensez-vous bien quel » sort l'attendroit en Europe, et de » proche en proche, dans les autres » parties du monde?

» Quel sort? le plus brillant de tous! » La trompette de la renommée en son-

» neroit

» neroit pendant six mois. Les Villoison
» et les Brunks de la terre accour-
» roient, la poitrine haletante de plai-
» sir, et en déchiffreroient le manus-
» crit ; tous les Heyne et les Bentleys
» en feroient le commentaire ; nos
» Voss (1) l'expliqueroient avec l'exac-
» titude opiniâtre d'une érudition alle-
» mande ; et, traducteurs versés non-
» seulement dans la langue de l'auteur,
» mais dans la leur propre encore, ils
» le traduiroient. Les Didot, les Unger,
» les Baskerville l'imprimeroient ; les
» Strange, les Wille, l'enrichiroient
» de figures en taille-douce et de culs-
» de-lampe. On trouveroit des abonnés

(1) Célèbre poète allemand, traducteur (en hexamètres) de l'Iliade, de l'Odyssée ; des Bucoliques, des Géorgiques, de l'Enéïde de Virgile ; des Métamorphoses d'Ovide, des Idylles de Moschus, Bion et Théocrite, &c. Les compatriotes le placent parmi les premiers critiques et littérateurs qu'a produits ce pays fertile en Hellénistes.

» sans nombre; et dans tous les pays
» vous en verriez naître des éditions de
» toute forme, imprimées, non pas sur
» papier noir, gâté et commun, mais
» sur du raisin vélin et jésus. Ces édi-
» tions seroient publiées avec une
» pompe qu'égaleroient à peine celle
» du catalogue d'Oxford, le nouveau
» testament cophte de Woide, et la des-
» cription de la Turquie par d'Ohsson.
» Bref, vous entendriez retentir dans
» les quatre coins de l'Europe un tel
» cri d'admiration, de joie et de sur-
» prise, que peut-être pour quelque
» temps les savans en oublieroient l'Ilia-
» de sanglante du chantre de l'Ionie, et
» son Odyssée qui fourmille de tant
» d'erreurs en fait de géographie.....

» Mais aujourd'hui que nous som-
» mes possesseurs de ce livre, que l'au-
» teur est vivant, qu'on peut le voir,
» tandis que Théophraste est mort, ce
» livre ayant le malheur de n'être pas
» ancien, le petit-maître en littératu-

» re, le folliculaire, le fat, l'important
» qui ne savent pas le lire, prendront
» un ton puérilement dédaigneux ; et
» le dénigrement dans leur bouche,
» leur tenant lieu de tout examen,
» ils, &c. &c. »

Mille témoignages de reconnoissance au citoyen Cramer !

Mais tandis que j'écrivois, et que l'on imprimoit, le tableau changeoit déjà de face ; le luxe sortoit plus brillant que jamais de ses décombres fumantes. La culture des beaux-arts reprenoit tout son lustre, et les lettres, quoiq u'on en dise, n'ont souffert qu'une éclipse passagère. Les spectacles ont repris leur pompe, et les modes sont encore ce qu'on idolâtre le plus.

De toutes les parties du corps social on a vu paroître de nouveaux opulens, et avec eux l'or et les richessses : de sorte qu'au premier coup-d'œil on diroit que les grands maux ont été réparés ; mais ils ne le sont pas.

Comme Paris est une ville essentiellement commerçante, essentiellement industrieuse, essentiellement aubergiste, on diroit que pour elle le malheur qui n'est plus, n'a jamais existé.

Une brillante superficie déguise les plaintes et voile les murmures. Le luxe est comme une liqueur spiritueuse qui enivre les esprits; et je ne sais quelle mobilité dans les opinions fait que l'on s'attache à une sorte d'épicurisme qui laisse aller les choses en ne se souciant plus que du moment actuel.

Le moment présent fait donc déjà un étonnant et parfait contraste avec celui de la servitude, de la terreur, du déchirement des familles, du sang et des pleurs.

Si tous les événemens désastreux ne sont pas oubliés au milieu de nos fêtes et de nos plaisirs, ils sont couverts d'un rideau, ou que l'on craint de soulever, ou que l'on soulève rarement.

Puisse le *Nouveau Paris* jouir du

même succès que l'ancien *Tableau de Paris!* Mais les touches, hélas! sont bien différentes, vu que le modèle et le peintre ont été frappés par le temps et les circonstances les plus orageuses.

Malgré leur influence funeste et sur l'auteur et sur son livre, il y a un sentiment qui le console, qui le dédommagera des critiques injustes qu'il a essuyées, et qu'il essuiera peut-être encore, et qui promet à ses écrits non l'immortalité qu'il n'ambitionne pas, mais l'estime des gens de bien qu'il ambitionne beaucoup : c'est le sentiment d'avoir été depuis le premier instant de sa carrière littéraire, le héraut, l'ami et le collaborateur de la grande régénération, entreprise pour la félicité publique, qui déjà se voit réalisée en France, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Egypte; et d'avoir été en même temps l'adversaire de ceux qui l'ont criminalisée à leur profit et par un sordide intérêt. Non, les travaux, le courage,

la constance des Français, leurs calamités, ne seront point en pure perte. La postérité sera heureuse de nos souffrances. C'est ce sentiment qui depuis la première ligne de son *Rêve, s'il en fut jamais*, jusqu'à la dernière ligne de son *Nouveau Paris*, a soutenu, a encouragé, fortifié l'auteur, et qui ne lui a pas fait abandonner la plume jusques dans la nuit des cachots; qui enfin vient de lui dicter une épitaphe qu'il grave d'avance sur son tombeau, et qu'il souhaite devenir applicable à tous ses contemporains :

Hommes de tous pays, enviez mon destin;
Né sujet, je suis mort libre et républicain!

10 frimaire an VII.

LE NOUVEAU PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Vues préliminaires.

Je ne marche plus dans Paris que sur ce qui me rappelle ce qui n'est plus. Bien m'a pris de faire mon tableau en douze volumes; car s'il n'étoit pas fait, le modèle est tellement effacé, qu'il ressemble au portrait décoloré d'un aïeul mort à l'hôpital, et relégué dans un galetas. Personne ne s'est avisé, avant moi, de faire le tableau d'une cité immense, et de peindre ses moeurs et ses usages dans le plus petit détail; mais quel changement !

Un poète grec a dit il y a deux mille ans :

> Quand le discord règne dans la cité,
> Le plus méchant tient lieu d'autorité.

Quand ce n'est pas le plus méchant, hélas! c'est le plus sot. Trente à quarante scélérats, encore plus ineptes que

barbares, sont venus décomposer tout ce que le génie et le courage avoient formé de grand et de solennel. Ces trente à quarante scélérats sont les chefs montagnards. C'est ce que je démontrerai dans la suite de cet écrit. La justice divine et humaine les a châtiés et punis les uns par les autres ; mais il ne faut pas que leurs abominables maximes soient confondues avec celles de la révolution. Car, pour peu que l'on ne distingue plus les époques, les temps et les lieux, on ne tarde pas à confondre les personnages ; et voilà pourquoi il sera peut-être impossible de bien connoître et de bien juger cette mémorable révolution qui a eu tant de faces diverses.

On pourroit dire du nouveau Paris ce que Strabon disoit de la Grèce : c'est dans tous ses points un pays extraordinaire et tragique.

Comment peindre tant de faits et d'événemens? Je dirai ce que j'ai vu.

Porté sur tous les flots orageux, n'ayant pas perdu un coup de vent, mon œil a distingué dans la tempête quelques accidens particuliers. Non, tous les vents rugissans, déchaînés sous le sceptre d'Éole, luttant entr'eux et bouleversant les lieux qu'ils parcourent, ne sont qu'une image imparfaite et infidelle de ces combats des passions humaines où les philosophes ont été vaincus et terrassés, tandis que tout ce qu'il y avoit de plus vil et de plus méprisable en fait de style et de raisonnement, a dicté des loix impures à cette tourbe, à cette populace de la nation, qui les a prises pour des arrêts célestes.

Chaos épouvantable formé par les écrivains de la révolution, masse énorme de feuilles périodiques, de brochures et de livres, dépôt obscur et volumineux de discours contradictoires, débordement d'invectives et de sarcasmes, amas confus où la calomnie s'est noyée elle-même, dossier effroyable du plus

opiniâtre et du plus sanglant des procès, cesse d'accabler mes esprits, tu ferois reculer jusqu'à un Tacite. Je ne veux point t'ouvrir, je ne veux point te consulter; je ne veux plus rien lire, je n'en crois que moi; eh! que pourroit-il sortir de cette cuve où bouillonnent encore les vagues écumeuses?

Tous, les jouets ou les victimes des opinions qui passoient sur nos têtes, est-ce à nous d'instruire la génération présente, et de travailler pour la génération future? Il viendra, l'historien qui, avec de nouveaux documens, ayant pleine connoissance des actes hostiles et perfides des cabinets étrangers, dira jusqu'à quel point tous les scélérats, et même les hommes de bien, ont été des marionnettes, des pantins obéissans, et qui ne soupçonnoient pas le fil qui les faisoit mouvoir. L'infernale politique des rois coalisés a mis tant d'art dans ses suggestions, a su mettre tellement à profit les idées et les passions de chaque

que homme, que les plus purs et les plus probes ont cherché long-temps où étoient la vérité et la justice, et qu'à travers les déguisemens du mensonge, ils se sont trouvés entourés d'illusions éternelles.

Dans les révolutions, on apprend à connoître les hommes en six mois, mieux qu'on ne feroit en vingt ans dans le cours ordinaire des choses. C'est alors que tous les grands et petits intérêts qu'on cachoit avec tant de soin, se montrent bien à découvert. C'est-là sur-tout que chacun se place sans maître de cérémonie, et qu'on voit bien sa juste mesure, même à travers les calomnies et les libelles dont on s'efforce de le noircir, à mesure qu'il s'élève sur son voisin ; mais ce n'est pas si aisé de former le jugement sur les effervescences populaires ; elles peuvent naître d'elles-mêmes, aussi bien qu'être suscitées par les différens partis.

Paris est une ville unique où l'on

trouve ce qu'on veut, en fait de personnages de toute espèce et de toute couleur. En moins de vingt-quatre heures un familier de l'ancienne police vous ramassera trois cents hommes qu'il distribuera autour d'un édifice, et qu'il fera vociférer sur tel ou tel ton. On sait que dans le temps de la Fronde, le cardinal de Retz et les autres chefs se faisoient tirer des coups de carabine sur leur voiture, afin d'avoir un prétexte pour animer les gens de leur parti contre la reine et le cardinal. De même, la cour, voulant savoir si elle pouvoit compter sur le régiment des Gardes Françaises, fit piller la manufacture de Réveillon, afin d'avoir un prétexte plausible pour faire entrer des troupes. Le régiment des Gardes fit feu sur les pillards, et les massacra ; ce fut comme la répétition de la sanglante tragédie que l'on devoit jouer quelques jours après : mais la cour tomba dans ses propres piéges. Ce sang versé fit faire des

réflexions aux soldats ; ils furent instruits, caressés, débauchés ; ils eurent horreur de ce qu'ils avoient fait, et frémirent à l'idée de tuer leurs concitoyens. Un d'eux qu'on vouloit détacher du parti de la cour, écoutoit silencieusement, plongé dans la plus profonde réflexion ; on lui demanda de se décider ; il répondit : « Pas encore ; je consulte l'ombre du colonel Biron ».

Le fougueux Charles IX tiroit lui-même sur les malheureux qui fuyoient. Pendant ces jours de sang il se promenoit dans la ville accompagné de sa cour ; il admiroit les traces du massacre, imprimées sur toutes les murailles ; il alla aux fourches patibulaires voir le corps de l'amiral. Dieux puissans ! au pouvoir de quel prince vous soumettez quelquefois les plus grands empires ! Les frères de Louis XVI avoient fait le tour de la capitale pour bien voir le plan du siége, par où entreroient les troupes, et se frottoient les

mains de joie. Les perfides ! s'ils avoient pu établir une disette universelle d'argent et de subsistances, ils l'eussent fait avec alégresse ; mais ce fut leur plan homicide, cette grande conspiration chaque jour renforcée, qui donna à la commune de Paris ce mouvement irrésistible qui a décidé la révolution.

Rien de plus réel, de mieux prouvé, de plus constant que la conspiration de la cour, et à compter de ce jour il ne peut y avoir de paix entre des royalistes et des républicains ; et quand le nombre des républicains seroit plus circonscrit que jamais, les républicains n'en seront pas moins vainqueurs.

CHAPITRE II.

Explosion.

C'EST Paris qui a fait la révolution, et c'est Paris qui l'a gâtée ; je dois l'envisager sous ce double rapport.

De toutes les révolutions, la nôtre fut la plus juste, la plus légitime, la plus impérieusement commandée par toutes les circonstances. Il falloit tuer la cour de Versailles, pour qu'elle ne nous tuât point.

La révolution s'est faite parce qu'elle devoit se faire, parce que la capitale étoit menacée par les satellites de la cour. L'immense population de la grande cité a réagi, et bien à temps; ce fut le coup de queue de la baleine qui renverse l'esquif du harponeur.

Paris alloit être livré à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut; tout étoit trahison, perfidie du côté de la cour. On n'avoit voulu les états-généraux que pour rétablir les finances, payer les dettes qu'elle avoit occasionnées, et recommencer le lendemain sur de nouveaux frais. On s'étoit servi de Necker; et celui-ci, quoique placé bien près du mouvement, n'en pressentit point l'explosion. C'est qu'elle

n'auroit pas eu lieu, si la cour n'eût pas médité et préparé les projets les plus sanguinaires et les plus féroces. La détermination prise le 11 juillet nous sauva. La cour n'avoit pas su calculer que tous les argentiers et les créanciers du royaume n'avoient confiance qu'au ministre Necker, qui, mis en parallèle avec Calonne le déprédateur, jouissoit d'une grande estime. Les capitalistes tremblèrent pour leurs coffres. La rue Vivienne paya une partie du régiment des Gardes Françaises. La peur qui étoit bien fondée se propagea, tout s'arma en un instant, parce que chacun trembloit; les troupes de la cour qui devoient tout exterminer, furent lentes à entrer. Le prince Lambesc avoit daigné avertir la veille les Parisiens, en donnant aux Tuileries un coup de sabre à un vieillard, qu'on alloit leur distribuer des milliers de coups de sabre. Ce bon patriote mérite toute notre reconnoissance. Un boulet de canon cou-

pa à propos la chaîne qui retenoit en l'air le pont levé de la bastille. C'est ce boulet de canon qui renversa le monarque et la monarchie. Je ris de pitié quand je vois une multitude d'écrivains vouloir assigner les causes de la révolution, en chercher les auteurs, et ignorer qu'en politique c'est un jour qui en enfante un autre; que chaque jour est, ou peut être, une révolution nouvelle, ainsi que dans un tremblement de terre chaque commotion a une direction particulière, horizontale, verticale, diagonale, souvent opposée. Un combat étoit engagé entre la cour et le peuple de Paris; mais de là à ce qui en est résulté, il y a eu une série d'événemens qui tous font, pour ainsi dire, de chacun d'eux une révolution particulière.

La manie de parler, la rage d'écrire ont enfanté une foule de pamphlets, où Marat et Robespierre, quoique décidés révolutionnaires, ne se ressemblent pas

plus que Mallet du Pan et Rivarol dans leurs idées contre-révolutionnaires.

Le papier se laisse écrire. On pourroit croire un jour que tout ce qui a été écrit, n'est qu'un roman sépulcral; mais la mobilité, la singularité, le terrible, et le comique des événemens, tout prouve qu'ils sont nés les uns des autres, qu'ils n'ont point eu la même origine, la même boussole, la même direction, qu'ils ont été imprévus, subits, qu'ils ont étonné l'observateur le plus fin, le plus exercé. Le ferment qui fit lever cette pâte immense, est d'une espèce encore inconnue; les lamentations éternelles de l'un prouvent qu'il n'a connu ni la veille ni le lendemain, et les déclamations de l'autre annoncent son ignorance en ce qu'il n'a jamais vu les engrenures.

Il est donc impossible de déterminer les causes de ce phénomène politique. Ce grand volcan au[illegible]t pu dormir encore long-temps; il s'est embrasé, il

s'est éteint, il s'est rallumé. Les écrivains ont voulu que les laves coulassent d'un côté plutôt que d'un autre ; ces laves ont emporté le journaliste et sa plume.

Sans doute le parti étranger a joué un très-grand rôle parmi nous. Le ministère britannique n'a pas voulu qu'on reprochât aux seuls Anglais d'avoir coupé la tête à leur roi. Après avoir fait signer à ce monarque inepte et fallacieux le traité de Pilnitz, le ministère britannique a voulu que la mort de Louis XVI fût le signal du déchirement et du démembrement de la France continentale et de ses colonies. Il en fut tout autrement. Ce fut l'échafaud dressé qui écarta à jamais le trône, et qui rendit tous les Français comme solidaires de la sentence qui avoit été prononcée ; audace, justice ou cruauté, la nation entière fut liée dès cet instant à une république. Ce fut la haine, l'animosité du cabinet britannique ; ce fut

l'accueil qu'il accorda à tous les rebelles et aux traîtres déchaînés contre leur patrie; ce furent les guinées qui, en alimentant successivement toutes les factions, leur donnèrent cette force et cette énergie qui finirent par aboutir à un seul point, la destruction de toutes les formes monarchiques, le renversement de ce qui avoit été.

C'est en voulant détruire sans ressource le crédit et la dernière espérance des républicains, que Pitt a ébranlé la banque anglaise; son or est chez nous.

Pitt a ouvert la bouche d'un Mallet du Pan et d'un Rivarol; il en est sorti les imputations les plus absurdes, les calomnies les plus risiblement audacieuses, les raisonnemens les plus faux et les plus contradictoires. Ce genre d'exterminations a fait douter si Pitt étoit un homme à talens; sa haine trop ardente, trop aveugle, lui a fait immoler l'humanité entière à son gouver-

nement ; il étoit donc impossible que la France ne déployât pas alors toute son énergie. Brissot le sentit, et vit qu'il falloit aller au-devant de ces attentats voilés, étonner Pitt, et soulever la nation entière contre son ennemi éternel.

Brissot écrivit le premier contre les compagnies d'assurance, et contre l'agiotage en général. Il attaqua ce détestable jeu de la hausse et de la baisse. Il dénonça le comité autrichien, et fit publiquement l'aveu qu'il avoit été quelque temps trompé par lui. Son rapport sur les hostilités du roi d'Angleterre et du stathouder des Provinces-Unies, et sur la nécessité de déclarer que la république française est en guerre avec eux, est un monument historique. Il vit pleuvoir sur lui une foule de libelles, qui disoient aussi que les brigands anarchistes surent le distinguer comme étant leur ennemi. Ce déchaînement contre l'homme simple et ferme.... Allons ; c'est assez qu'il avoit déjà dit

des vérités qui lui survivront, des vérités qui faisoient pâlir d'effroi les désorganisateurs, les provocateurs à l'assassinat, à la dissolution de la convention nationale; et c'est son généreux défenseur qui a été abandonné par elle. Il parloit des mesures qui pouvoient affermir l'indépendance du corps législatif dans quelque ville que ce fût, et l'on créa la fable du fédéralisme pour étouffer sa voix et celle des véritables amis de la liberté de la France. C'est avec des mots chimériques qu'on les a traînés sur les échafauds, et la Francc entière n'a pas su reconnoître les vertueux députés, de ceux qui ne se distinguoient que par des hurlemens et des vociférations en chorus. La fatale députation de Paris lança une foule de misérables stipendiés pour assiéger le sénat, et son avilissement fut celui de la nation.

Il répandit son sang sous la hache des bourreaux, celui qui avoit écrit la

Théorie des Loix criminelles, ouvrage rempli de connoissances, où la chaleur de l'humanité se fait sentir, où l'on découvre une foule de vues utiles. C'est en relevant les doctes erreurs des jurisconsultes, qu'il y trace un plan fort raisonnable de procédures criminelles. Cet ouvrage étoit fait pour hâter les progrès de la raison et amener la réforme de nos abominables loix criminelles. Hélas! devoit-on penser que l'on verroit naître un tribunal plus odieux, plus inconcevable que tous les tribunaux de sang qui ont couvert le monde? Ce contraste de l'auteur et de ses juges, qu'il n'avoit pas même apperçu en idée dans tout le cours de son ouvrage, rend le livre plus curieux et plus intéressant. Tous les écrits de Brissot portent l'empreinte d'une ame pure, et l'on ne doit pas s'étonner s'il fut lié d'amitié avec Roland, cet homme intègre, qui fut calomnié comme lui. Son épouse, cette femme extraordinaire, qui partageoit

les travaux de son époux, et qui soutenoit ses vertus, donna à Brissot ces marques touchantes d'estime et d'amitié qu'on aimoit à recueillir auprès d'elle.

Ce fut la perfidie astucieuse et profonde du cabinet britannique, trompé dans sa fureur, qui fit agir si soudainement Brissot, et a fait dépasser à la république ses anciennes frontières.

La révolution auroit pu s'arrêter le 18 juillet, après que Louis XVI eut pris et baisé la cocarde nationale sur le balcon de l'hôtel de ville; mais Pitt et ses complices avoient besoin de toutes les horreurs délirantes dont la France a été le théâtre. Il fit recommencer la révolution; il paya tous les hommes pervers qui tenoient le sabre ou la plume; il envoya de tous côtés ses émissaires; il commanda à Paris la journée du 10 mars, du 31 mai, du 3 octobre 1793. Cette dernière sur-tout lui fut chère en

ce qu'elle décidoit la perte des plus zélés et des plus purs républicains, des girondins ; en ce qu'elle menaçoit la tête de soixante-treize représentans du peuple vraiment courageux, qui dénonçoient au département les erreurs de leurs collègues et les trames impies de l'étranger. Pitt se réjouissoit de voir la convention caresser ses complices, et punir ses ennemis. Il jeta des monceaux de bitume dans le foyer brûlant, fit encore les soulèvemens successifs de germinal et prairial an 3, et n'ayant que des demi-succès, il tenta l'audacieuse et désespérée conspiration de vendémiaire : mais le canon tua ce jour-là les royalistes ; peu lui importoit, pourvu que le sang français coulât.

Après avoir abusé les rois de l'Europe et trompé les émigrés, il osa envoyer au corps législatif ces rebelles, ces hommes sans pudeur, ces royalistes déhontés qui obligèrent la main du gouvernement à trancher subitement dans le vif,

dans les deux conseils, et jusques dans le sein même du directoire.

Immortelle journée du 18 fructidor! c'est ta clémence qui a montré ton pouvoir, et tu devois être le dernier jour de la révolution.

Mais non! la cour de Vienne perpétuellement trompée, menace encore la république, et ajoute foi à la possibilité d'un horrible bouleversement. Il falloit bien compter sur l'aveuglement de l'Europe, sur son ignorance quant à ses véritables intérêts.

Tous ces efforts contre la France mettent à nu la foiblesse d'un gouvernement ennemi. Il se trouve isolé; ce n'est plus qu'une puissance du troisième ordre; sa position géographique a surpris une sorte d'admiration qui va cesser. Les infidèles ministres d'un peuple qu'on a rendu insolent, et qu'on a élevé dans l'arrogance, entendent de loin le bruit de cette tempête que l'indignation a soulevée contre eux. Voici le terme

de leur charlatanisme, voici le moment où le pied du Français débarquant sur leurs côtes va ordonner l'abaissement de leur usurpation, et rendre à toute société politique ses droits violés. En châtiant ces insulaires, le repos du monde est assuré, et la liberté visitera des peuples nés pour elle.

CHAPITRE III.

Erreur capitale.

NOTRE ancien gouvernement étoit despotique, avilissant : nous l'avons renversé dans l'accès d'un généreux enthousiasme ; mais nous avons confondu ce qu'il falloit détruire avec ce qu'il eût fallu conserver, ce qui tenoit au despotisme avec ce qui pouvoit s'allier à toutes les formes de gouvernement : on a voulu faire de nous des hommes entièrement nouveaux, et l'on n'en a presque fait que des sauvages. A force de créer et de détruire, de s'écarter des idées reçues, on n'a plus su sur quelles bases se fixer. Pour proscrire la superstition, on anéantit tout sentiment religieux ; ce n'étoit point là régénérer la terre : au milieu de ce désordre, de cette anarchie morale, tâchons de serrer un fil qui puisse nous

guider. Le but de ces terribles innovateurs étoit de substituer l'amour de la patrie à tout le reste : sans doute l'amour de la patrie doit être la base des vertus républicaines ; mais pour aimer sa patrie, il faut y trouver le bonheur. Cet amour de la patrie, qui doit enflammer le républicain, ce n'est pas seulement cet instinct qui attache l'homme au sol qui l'a vu naître, qui lui rend cher l'arbre qui abritoit la cabane où fut placé son berceau. Le républicain embrasse dans ses affections tous les hommes qui l'environnent : tous ses concitoyens lui sont chers ; il leur est lié par une espèce de consanguinité patriotique.

En conscience, nous ne pouvions, dans ce renouvellement de choses, embrasser et chérir la noblesse française ; c'étoit, en quelque sorte, des castes orgueilleuses comme les bonzes, les gymnosophistes de l'Inde, plus occupées à différer du vulgaire qu'à lui être utiles.

La noblesse dut voir que le monde est condamné à de perpétuelles convulsions. Les empires s'écroulent, les peuples disparoissent. Des barbares sortent des forêts, subjuguent les nations amollies par le luxe, les arts et la jouissance : les erreurs des folies, des violences composent dans tous les siècles et dans tous les pays l'histoire de l'espèce humaine. A entendre tous les cris douloureux jetés contre la révolution, on eût dit que le Parisien n'avoit jamais lu l'histoire, ou qu'il s'étoit cru un être privilégié, à jamais exempt de ces calamités anciennes qui ne devoient plus figurer que sur des pages muettes ; c'est ainsi qu'on lit des livres de médecine en pleine santé, et que l'on s'étonne, qu'on s'afflige, qu'on gémit de la maladie qui vient nous frapper, comme si elle ne devoit appartenir qu'aux autres. L'enfant qui bat la table contre laquelle il s'est blessé n'est qu'une foible image de la déraison parisienne, accusant toute la nature,

tous les hommes, tous les événemens des maux politiques dont sa ville fut le centre. Le Parisien n'avoit pu imaginer ce qui étoit arrivé; il crut que c'étoit un fléau unique, uniquement créé, arrangé, préparé contre lui, et le langage de sa douleur donna dans de tels excès, qu'il en devint plaisant et comique, car c'étoit un mélange incroyable, et tout ce que l'esprit et la sottise pouvoient rassembler de plus neuf.

On se mit à dépouiller l'histoire ancienne et moderne; et tout ce qui pouvoit avoir trait aux événemens du jour fut saisi comme prédiction, prophétie. Tous les livres qui portoient pour titre, *Révolution*, furent achetés, enlevés; des éditions qui pourrissoient dans les magasins du libraire, virent le jour, et l'on n'entendoit plus que des voix qui demandoient à tous les bouquinistes; Donnez-moi l'histoire d'une révolution!

Ainsi l'on peut savoir quelle sera la

destinée de tel livre, lorsqu'après avoir été oublié et dédaigné pendant plus de cent cinquante ans, il vient à être lu, recherché, et à obtenir les honneurs de la reliure dans une bibliothèque. Aux ventes, l'on entendoit toutes ces paroles : A moi les Révolutions romaines, celles d'Italie, de Suède. Des libraires, pour vendre des bouquins, firent de faux titres, et, sur la simple étiquette, on donnoit son argent. Toutes ces lectures ne firent ni du noble ni du roturier un être patient ; ils prétendirent qu'ils auroient dû être inaccessibles à ces coups du sort, et ils chargèrent d'imprécations tout ce qui n'avoit pas su prévoir ou empêcher la chute de leurs priviléges. L'abbé Maury, leur avocat, et qui, par son imprudente et excessive confiance en un vain ramage de paroles, leur avoit fait plus de mal que de bien, fut enveloppé dans la disgrace de leur réprobation ; ils ne s'intéressèrent ni à lui, ni à son frère lorsqu'il périt sur

un échafaud. Tout ce que le genre déclamateur a de singulier, de curieux, tant en véhémence qu'en extravagance, passa dans les conversations et dans les brochures, et produisit une cataracte bruyante de phrases inutiles. Le style de Mallet du Pan fit tapage avec celui de Durosoy (1) et de Barruel-Beauvert, et tout ce son enflé, continu, monotone, tomba dans les abîmes de l'oubli et de la dérision.

C'est pour avoir mis presque tous les personnages de la révolution sur la même ligne ; c'est pour n'avoir point su distinguer Condorcet de Marat, et Brissot de Robespierre, que le journalisme effronté a recueilli tout le mépris qu'il méritoit ; c'est en niant la vertu des représentans fidèles, qu'on a enhardi le montagnard féroce, et cet être au-dessous même du médiocre, tant du

(1) Guillotiné au 25 août, il dit que le plus beau jour d'un royaliste étoit de mourir le jour de la fête de Saint-Louis.

côté des talens et des moyens, que du côté des vertus patriotiques et des qualités personnelles, cet homme sans couleur et sans physionomie, ce nain appelé Robespierre, qui aveugloit les gueux et les sans-culottes. Les invectives grossières versées sur le parti de la Gironde, cet acharnement contre des hommes irréprochables, ces dénominations absurdes d'*hommes du marais changés en crapauds*, ont fait les Collot-d'Herbois, les Carrier, les Lebon et autres de cette espèce. Les ennemis de la révolution crurent tout gagner en chargeant d'injures les brissotins, les girondins, les rolandins ; ce sont eux qui ont dressé les échafauds, parce que la convention nationale, opprimée et avilie pendant deux années entières à la suite d'une démarche plus imprudente encore qu'insolente, n'a pu ressaisir sa considération qu'après avoir été horriblement mutilée. Le Parisien a payé cher le mépris qu'il osa manifester

fester contre des hommes intègres et vertueux : la nation entière fut trompée par lui, par tous ces pamphlets infâmes qu'il accueilloit et qu'il répandoit. Le parti de la montagne, qui étoit loin alors de subjuguer toute la France et de la tromper, prit un ascendant, parce que l'erreur la plus déplorable avoit outragé tous les représentans qui avoient des lumières, de la raison et de la philosophie. Si le peuple avoit eu le bon esprit de reconnoître les députés qui joignoient la fermeté à la prudence et le courage à la sagesse, qui, pénétrés de leur devoir sacré, s'étoient réunis pour abattre la double faction, il n'auroit pas ouvert une voie large aux anarchistes, aux terroristes, aux buveurs de sang : il n'auroit pas été puni de sa longue et inconcevable méprise. Mais falloit-il marcher contre la convention nationale ? Il étoit toujours tout prêt. Qui le croiroit ? A la suite de tous ces écrits virulens, qui ôtoient à chaque

représentant du peuple ou son mérite ou sa vertu, c'étoit alors la mode de *courir sus* aux députés, de les menacer. Je puis attester qu'on regardoit comme un jeu l'assassinat d'un représentant, que la langue ou la plume les perçoit incessamment, et que dans aucun temps et chez aucun peuple, l'opinion ne fut plus erronée, plus malheureuse, plus destructive de ce lien qui devoit unir la représentation nationale à la cité qu'elle habitoit. Voilà l'origine de tout le sang versé : à force d'injurier tout ce qui étoit probe, honnête et courageux, nul n'eut plus de droit à l'estime publique ; le plus vertueux devint le plus foible, et les scélérats et les voleurs s'emparèrent de l'autorité. Tu le voulus, Parisien, tu le voulus ; relis ta nomination, et juge-toi toi-même.

CHAPITRE IV.

Avilissement du Monarque.

On peut dire qu'en 1788 il y avoit cinq à six rois en France. La reine étoit un roi, le gros Monsieur étoit un roi, tous se disputoient l'autorité du roi dans la nomination aux charges, aux places, aux emplois, aux bénéfices, aux traitemens. Tous ces gens-là s'embarrassoient fort peu du roi et de la royauté. On pouvoit en juger par leur conduite et leurs procédés, et surtout par leurs propos. Je puis attester que Louis XVI étoit l'objet éternel de leurs railleries et de leur mépris. Les sarcasmes, le mensonge et la calomnie sont des traits qu'ils manioient avec une adresse qui leur étoit particulière; et certainement ils ont pu se vanter que, sous aucun règne, on ne porta jamais le talent de l'épigramme contre la per-

sonne du prince à un plus haut degré de perfection.

Lorsqu'elle eut bien avili l'idole, cette poignée de ci-devant privilégiés bien sots, bien fripons et bien arrogans pour la plupart, s'imagina ou voulut faire croire que toutes les puissances de l'Europe devoient s'armer pour défendre leurs places, leurs charges, leurs bénéfices, leurs traitemens et toutes leurs belles gratifications. Ils furent ébahis de ce que la France ne vouloit plus être leur dupe.

Le gros Monsieur s'étoit mis à la tête d'une bande qui portoit je ne sais plus quel cordon ; et tout ce qui n'étoit pas de cette bande, devoit être regardé comme les plus vils faquins de l'univers.

Cette haute noblesse méprisoit ouvertement le roi, et songeoit à ressusciter l'antique gouvernement féodal. Louis XVI en fut averti, et c'est ce qui le fit pencher vers le parti populaire,

et ce qui le détermina à la convocation des états-généraux. Nous fûmes alors tellement enchevêtrés, qu'amis et ennemis de la révolution, chacun se trouvá dans l'impuissance de reculer d'un pas sans le plus grand danger.

Tous ces importans privilégiés avoient leur empire à part; ils furent depuis appelés aristocrates, et par-tout ils étoient en guerre ouverte et contre le peuple et contre le souverain dont ils se moquoient, qu'ils tourmentoient, qu'ils remontroient et qu'ils menaçoient même, quand tout n'alloit pas à leur fantaisie. Ils avoient même projeté d'enlever le roi et de le faire prisonnier; et ils se tuèrent de dire qu'il étoit prisonnier. Enfin lorsque les décrets de l'assemblée nationale rendirent le roi seul puissant, ils publièrent dans leur libelle qu'on avoit détruit et avili son autorité. Ces aristocrates sans pudeur n'eurent jamais d'autre roi, ni d'autre patrie, que leur intérêt, leur orgueil, et leur vanité.

La grande faute de l'assemblée nationale fut d'avoir voulu concilier des choses inconciliables. La couronne et la charrue gagnoient le plus à la constitution française. Les aristocrates dans leur fureur s'en prirent à toutes les couronnes, et voulurent les rendre responsables de l'insurrection générale de la France, tandis qu'il est notoire qu'elle n'a jamais été contre le roi personnellement.

Les ennemis de la révolution ne se plaignoient de l'indiscipline des troupes de ligne, que parce qu'ils n'étoient pas venus à bout de les employer à leurs desseins, et de faire éclater la guerre civile d'un bout du royaume à l'autre.

CHAPITRE V.

Le cardinal de Loménie.

Cet archevêque qu'on annonçoit comme une sorte de libérateur, vint

s'emparer de la scène. Pour prix de ses promesses magnifiques, il fallut le décorer du titre de principal ministre : tout son ministère fut employé à ruiner sa réputation, et à revêtir son inutilité de toutes les plus grosses abbayes qu'il put attraper.

Il avoit voulu ajuster l'impôt du timbre à son plan; mais n'ayant point su gagner le parlement qui refusa d'enregistrer, il déploya toutes les ressources de son génie en faisant assiéger le palais par les Gardes-Françaises et par les Gardes-Suisses. On enleva, par ordre du roi, un membre du parlement au milieu de la chambre des pairs. Certes la révolution pouvoit arriver ce jour-là, mais les Parisiens en masse s'embarrassoient peu du parlement; ils ne se soulevèrent, comme je le prouverai dans la suite, que parce qu'à l'instant de l'audacieuse et absurde manoeuvre du 11 juillet et du 12 suivant, les uns tremblèrent pour leur argent, et les

autres pour leur vie ; j'étois de ces derniers, et je puis attester que je ne respirois plus que pour ma défense personnelle contre les troupes de la cour. Si Versailles n'eût pas menacé Paris de la manière la plus évidemment hostile, Paris seroit encore tranquille. Mais jusques aux poètes et aux écrivains, tout prit les armes alors, parce que l'étrange caracole du prince Lambesc, que je ne cesserai d'appeler un bon patriote, acheva de jeter la consternation de toutes parts, et bientôt il n'y eut qu'un cri immense dans tous les quartiers, et ce cri appeloit la vengeance.

Je suis donc fondé à dire qu'il ne faut point chercher les causes de la révolution dans des faits éloignés. Ce fut la vue des canons et tout cet appareil de guerre, ce fut un coup de sabre sur la tête chauve d'un vieillard, ce fut l'heureuse impertinence du prince de pénétrer dans les Tuileries un jour de

dimanche, et de les violer à la tête de sa troupe à cheval, qui fut comme le signal du désespoir, et qui électrisa toutes les têtes au point qu'une pareille commotion étonna jusqu'à ceux qu'elle emporta. Une pareille insurrection ne s'arrange point, ne se combine point : elle peut arriver chez le peuple le plus paisible. Le Parisien ne songeoit point à dévorer Versailles, c'est Versailles qui a forcé Paris à le dévorer.

CHAPITRE VI.

Siége du Palais.

Qu'ils furent beaux les premiers jours de la révolution ! d'Artois, Condé avoient fui. Ils avoient marché la tête haute, et jusqu'à protéger ouvertement les trames contre la sûreté du peuple de Paris. Si les projets de massacre n'avoient pas réussi à leur gré, ce n'étoit pas leur faute : ils avoient bien fait ce

qu'ils pouvoient, et de concert. L'assemblée nationale avoit failli sauter à Versailles. Ils prirent la fuite dès qu'ils virent deux têtes en piques, et Condé refugié à Chantilly, ayant demandé si le bourgeois s'étoit mêlé de l'affaire, lorsqu'on lui dit que oui, décampa à travers les champs, et sans suivre aucune route. Les princes, les nobles n'avoient pas assez de jambes pour fuir le réverbère ; ils abandonnèrent le roi, comme dans une déroute on crie : Sauve qui peut !

Les courtisans, le conseil, le clergé et les parlemens, avoient formé une si forte ligue contre Turgot, qu'ils forcèrent le roi à le renvoyer ; et le jour de la disgrace de ce ministre, le roi traversant la galerie fut applaudi avec enthousiasme : c'est le plus bel éloge qu'on ait jamais fait de Turgot. On auroit cru voir une coalition de malfaiteurs qui se réjouissoient du licenciement des maréchaussées. Leur joie parut

si indécente à l'ambassadeur de Naples, qu'il ne put s'empêcher de dire à son voisin : Il me semble voir un grand seigneur qui renvoie son intendant honnête homme, et ses insolens valets qui viennent s'en réjouir en présence de leur maître, parce que cet honnête intendant les tenoit en bride.

Ils opérèrent la disgrace des Malesherbes, des Necker; et ce fut sous le ministère du second que la souveraineté des princes commença à prendre l'ascendant qui les a perdus. Leur coterie étoit conduite par une association d'intrigans subalternes qu'on appelle dans le style moderne des faiseurs. Deux ouvriers de cette espèce qui ne méritent seulement pas d'être nommés, furent détachés pour travailler, comme ils le disent, par le directeur-général; ils étoient appuyés par ce vieillard de Pont-Chartrain, et par les charges ou places qu'ils occupoient auprès des princes. Le directeur-général se contenta

d'abord de leur opposer une superbe conscience et un profond mépris; mais excédé d'intrigues et de contrariétés, il prit le parti de la retraite. Il auroit pu leur dire en partant de Marly: « Vous ne voulez donc pas permettre » qu'on vous réforme? je vous prédis » qu'en moins de dix ans vous vous » ferez détruire ». La retraite du directeur-général fut l'époque de leur ruine; au reste il ne faut pas leur reprocher ce tort, ils en ont fait une assez rude pénitence, et il en revient à la France une assez abondante moisson.

Ils firent assiéger le palais parce qu'ils avoient un mépris profond pour la robe. A ce siége du palais la plupart des officiers aux Gardes avoient cependant leurs parens ou leurs amis au parlement; mais tout aveugloit ces nobles, en ce qu'ils s'imaginoient que le roi n'étoit que le *primus inter pares*. Ils me l'ont dit à moi-même, et d'après ce beau raisonnement ils le regardoient comme leur

caissier ou leur trésorier. C'est sous ce point de vue que les uns blâmoient et que les autres approuvoient la tenue des états-généraux ; les uns craignant de ne plus assez puiser au coffre royal, les autres se flattant qu'il se rempliroit. Leur courte vue et leur insolence servirent la nation, qui les surprit dans leur désunion, et les écrasa.

Ce qui n'étoit pas de la haute noblesse se rappeloit ce qui se passa aux états de 1614. Un député de la noblesse du haut Limosin donna des coups de bâton au lieutenant d'Uzerche, député du tiers-état du bas Limosin. Ladite chambre en fit des plaintes au roi, qui renvoya cette affaire au parlement, et comme tous les officiers s'estimoient intéressés à cette injure, le parlement condamna le gentilhomme, par contumace, à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté en effigie. Et comme si à la face des états chacun se plaisoit à faire plus d'insolences, et à montrer plus de mépris des

lois, Rochefort donna des coups de bâton à Marsillac, sous prétexte qu'il avoit médit de M. le Prince, et déclaré sa mauvaise volonté pour la reine, et dit plusieurs particularités de ses desseins contre elle. Saint-Géram et quelques autres offrirent à la reine de donner des coups de bâton à Rochefort; mais M. de Bullion l'en détourna, et se chargea de poursuivre l'affaire pour la reine. Nonobstant tout ce que fit M. le Prince, M. Bullion, poursuivant l'affaire pour la reine, eut un décret de prise-de-corps. Il est à noter que M. le Prince avoit présenté au parlement sa requête, par laquelle il avouoit la violence faite par Rochefort, prétendant que les princes du sang peuvent faire impunément de telles violences : mais depuis ayant eu avis que tant s'en falloit que son aveu pût garantir Rochefort, et que le parlement eût procédé contre lui pour l'aveu qu'il en avoit fait, étant vrai que les princes du sang ne

peuvent user de telles violences, sans être repris par la justice, il retira sa requête. Plaisante requête qui renferme la prétention des princes du sang, de pouvoir faire donner des coups de bâton à des gens de qualité.

Après la tenue, ils firent comme ils avoient fait quand M. le Prince et son parti demandèrent les états. Ce ne fut que pour dresser un piége à la reine, espérant d'y faire naître beaucoup de difficultés et de divisions qui mettroient le royaume en combustion ; mais lorsqu'ils virent qu'ils conspiroient tous au bien de l'état, ils se tournèrent alors vers le parlement, et essayèrent d'y produire l'effet qu'ils n'avoient pu aux états. Ils semèrent dans ce corps de la jalousie contre le gouvernement, les persuadant qu'on les méprisoit, en ne leur donnant pas la part que l'on devoit dans les grandes affaires que l'on traitoit alors. On promit de les aider à maintenir leur autorité. Ces inductions à

des personnes qui d'elles-mêmes n'ont pas peu d'opinion de l'estime qu'on doit faire d'eux, eurent assez de pouvoir pour faire que le 24 de mars, quatre jours après que les députés des états furent congédiés, le parlement assembla toutes les chambres. On arrêta que, sous le bon plaisir du roi, les princes, ducs, pairs et officiers de la couronne seroient invités à se trouver en ladite cour pour aviser sur les propositions qui seroient faites pour le service du roi, le soulagement de ses sujets, et le bien de son état.

Cet arrêt fut incontinent cassé par un arrêt du conseil : le roi fit venir les présidens, leur fit une réprimande, qu'ils devoient, comme son premier parlement, employer l'autorité qu'ils tenoient du roi à faire valoir la sienne, non à la déprimer en sa présence, et qu'il leur défendoit de délibérer davantage sur ce sujet.

Ils ne laissèrent pas de le faire. Le

lendemain ils arrêtèrent que de tout temps le parlement prend part aux affaires d'état, et que les rois sont même accoutumés à lui envoyer les traités de paix pour lui en demander avis.

Enfin, après quatre ou cinq arrêts rendus et cassés, l'affaire en demeura là : l'opiniâtreté du parlement l'emporta sur la volonté du roi.

N'est-ce point là, à quelque différence près, l'histoire de 1788 et 1789 ?

CHAPITRE VII.

Caisse d'escompte.

La caisse d'escompte a le droit de réclamer sa place parmi les principales causes qui ont amené la révolution ; jamais Versailles n'auroit pu, ni osé se livrer aux dissipations de toute espèce dont la folie a éclaté dans toute l'Europe, sans la facilité qu'on trouvoit à faire des emprunts ; et jamais on n'au-

roit eu cette facilité sans le secours de la caisse d'escompte.

C'est elle qui a produit cette génération mixte d'agioteurs, princes, courtisans, magistrats, militaires, financiers, notaires, courtiers. Cette grande quantité de numéraire fictif qui fut versé dans la capitale, fit imaginer à cette jeunesse imprudente et irréfléchie qui environnoit le trône, qu'elle étoit à la tête d'une nation inépuisable et à jamais asservie. Elle ne songea qu'à se bien réjouir, se croyant absolue et ne voulant être régie par rien. Elle présuma qu'elle pouvoit se passer même de dignité, cette vertu magique des cours.

La reine commença par faire main-basse sur toutes ces vieilles étiquettes, qui contrarioient ses goûts et ses plaisirs; elle ne savoit pas que c'étoit-là le palladium du logis.

La retraite ou la disgrace des Malesherbes, des Turgot et des Necker, annonça dès-lors à la nation qu'il lui se-

roit plus aisé de détruire Versailles, que de le réformer.

Ce qu'on appeloit les jeunes seigneurs, il ne se trouvoit pas un petit coin de la domination française qui ne fût souillé de leur débauche scandaleuse ; et quant à leur propre réputation, ils y avoient mis si bon ordre par leur licence, qu'en vérité il ne restoit pas même la plus petite prétention à la calomnie.

CHAPITRE VIII.

Les quatre tourbillons.

Une de ces grandes erreurs consacrées par l'irréflexion, et par l'ascendant que les mots ont toujours eu sur les choses, c'est d'avoir regardé la France comme une des plus anciennes monarchies du monde. La France a été constamment gouvernée par l'aristocratie la plus ancienne, la plus adroite et la plus entreprenante qui fut jamais.

Les grands, le haut clergé et la magistrature étant tout, et la nation n'étant rien, la noblesse partageoit la nation en trois classes ; celle des hauts vilains, des riches vilains et des pauvres vilains.

On s'étonne de ce qui se passe aujourd'hui ; mais la démence et la durée de l'ancien régime est une chose encore bien plus étonnante.

Il faudroit marier la plume de Juvénal à celle de Molière pour exprimer ce que cette arrogance des grands avoit d'odieux et de ridicule. Elle fut telle qu'il faudra à la France plus de mille ans de constitution et de liberté pour se laver de la honte d'avoir été si longtemps opprimée et injuriée par des hommes pareils.

Oui, ce qui doit le plus étonner celui qui connoît l'histoire de France, c'est que cette révolution, qui changea la face de la France et qui doit occuper toute l'Europe, se soit opérée au mo-

ment où l'aristocratie sembloit avoir perfectionné son système d'insolence.

Les encyclopédistes et les économistes avoient bien des opinions qui appeloient de grandes réformes. Mais si la noblesse ne s'étoit pas divisée, si le parlement n'avoit pas mis plusieurs fois le feu à la maison de son voisin, le clergé ; si la haute noblesse n'avoit pas triomphé de la petite avec la plus imprudente politique, jamais on n'auroit pu ébranler ce colosse exempt d'impôts et de toutes les charges de l'état. Les parlemens étoient le foyer de l'aristocratie française, et celle-ci, ne sachant pas distinguer le vrai courage d'avec l'orgueil et la fierté féodale, humilia tellement la robe, que celle-ci ne s'opposa plus à la convocation des états-généraux.

Ce fut vers le temps de la destruction des parlemens que se firent les mariages des trois princes de la famille royale. Ils furent traités en souverains, et cer-

tainement ils n'eurent rien à envier à aucune tête couronnée de l'Europe, tant pour leur maison que pour leur suite.

Il s'agissoit d'un mariage entre la maison d'Orléans et la famille royale: celle-ci trouva que d'Orléans n'étoit pas assez noble, et le traita à-peu-près comme il traitoit lui-même un simple gentilhomme. Ces folies tournèrent au profit de la nation, qui s'émancipa au milieu des singulières querelles de la cour.

Cette cour, partagée en quatre, formoit quatre tourbillons, qui depuis ont entraîné tous les ministres et toutes les affaires; de là quatre conseils, où l'on s'étoit habitué à regarder le roi comme le titulaire du royaume qui leur appartenoit en propre. La France n'étoit qu'un héritage.

CHAPITRE IX.

Clubs.

On peut trouver dans l'établissement des journaux, des sociétés littéraires, de ces clubs, où l'on parloit avec beaucoup de liberté, et sur-tout dans les loges de francs-maçons, où l'on s'exerçoit à l'art de parler, où l'on obtenoit la parole à peu près dans les mêmes formes usitées dans le corps législatif; on peut, dis-je, reconnoître les différens foyers de cet esprit insurrecteur, dont l'explosion ne pouvoit guère tarder. La non-maturité eût pu nuire à l'effet.

Les femmes, qui d'abord admirent tout ce qui est grand, contemplèrent la révolution comme un spectacle; mais comme elles aiment toutes le luxe, l'ostentation et les richesses, elles s'affligèrent quand elles virent disparoître

les deux épaulettes de leurs amans, le cordon bleu, la mitre, la robe parlementaire, la croix de saint Louis, et jusqu'à la canne à corbin du contrôleur des finances. Elles virent qu'il y avoit quelque chose de sévère et de sérieux dans la révolution, et dès ce moment elles se tournèrent contre elle.

Les femmes des robins furent celles qui montrèrent le plus de dépit, et qui accusoient hautement leurs époux d'imbécillité ; mais quand le parlement de Paris auroit entrepris d'assujétir le monarque à choisir pour modèle la composition des états assemblés en 1614, le vœu national, les lumières du siècle se seroient élevés contre cette forme. L'empire de l'opinion publique et sa force croissante étoient alors vraiment incalculables. L'esprit français, si long-temps monarchisé, se trouva tout-à-coup disposé à l'établissement de toutes les théories politiques et de tous les systêmes de législation. Je puis dire,

dire, sans orgueil comme sans modestie, que la lecture de mon ouvrage intitulé, *l'An 2440*, comme étant à la portée de tous les lecteurs, avoit dit assez clairement que les plus grands changemens étoient possibles, et qu'il ne falloit plus lutter avec des vieilleries contre toute la vigueur des principes de la justice éternelle.

L'opinion gouverne le monde, et toutes les plumes dirigeoient l'opinion vers la réforme des abus, et il y avoit tant d'abus en France, qu'ils auroient suffi, non à tuer un royaume, mais un monde.

Nous autres écrivains, nous voulions délibérer par tête; mais il vint des gens qui dirent : *Voulez-vous délibérer par bras?*

CHAPITRE X.

Il n'y avoit qu'à.....

On n'entend que ce mot lorsqu'on parle de la révolution : il n'y avoit qu'à faire ceci ; il n'y avoit qu'à faire cela ; il n'y avoit qu'à prendre un tel ; il n'y avoit qu'à marcher tel jour et telle heure : tous grands et merveilleux prophètes après l'événement, tous rétrogradant vers le passé, et ne pouvant pas dire ce qui arrivera demain ; tous se répandant en déclamations inutiles, haranguant une cataracte bruyante, et s'imaginant que leur voix va surprendre les flots écumeux.

Comment un journaliste peut-il se relire lui-même sans rougir de ce qu'il a écrit ? Que de faux apperçus ! que de jugemens fautifs ! que d'ignorance de la chaîne qui lie tous les événemens de ce monde ! Il n'y avoit qu'à..., il n'y avoit

qu'à.... Lorsque j'entends ces mots, je détourne mon attention, et je laisse le parleur enfiler ses vaines syllabes.

D'autres disent : Oh ! si j'avois été à la place de.... j'aurois fait sauter tous ces gouvernans en théorie. Ils peuvent être satisfaits ; les uns ont été arrêtés, les autres n'ont eu que le temps de fuir. Personne ne veut avoir manqué de sagacité, et chacun se plaint des coups qu'il a reçus.

On eût dit que cette révolution étoit l'ouvrage de quelque homme d'un génie extraordinaire, d'une tête vaste, à physionomie antique, enfin de quelque esprit au-delà des limites ordinaires : point du tout. Nous avons été tous ce que Marivaux, qui en étoit, appeloit les grands médiocres ; et voilà pourquoi peut-être la chose a mieux été. Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse que celle d'un homme de génie. Du moins nos fautes ont été réparables, et la machine ne s'est pas écroulée entre nos mains ;

tour-à-tour battus et battans, nous n'avons eu ni chef ni dictateur, et dans la mêlée sanglante les scélérats ont péri avec quelques gens de bien. Après une bataille, on enterre les morts.

CHAPITRE XL.

Niches.

Avant la révolution, Monsieur, frère du roi, malgré le poids énorme de son individu, faisoit de l'esprit, et tenoit bureau d'esprit. Là se préparoient maintes épigrammes, maintes niches contre les pauvres Parisiens. On cherchoit à les mystifier ; on leur annonçoit dans le *Journal de Paris* les choses du monde les plus ridicules, et c'étoit-là l'ouvrage de la coterie. Ils envoyoient Beaumarchais à Saint-Lazare se faire fouetter à cinquante-cinq ans ; ils vivoient de bons mots, ils s'extasioient de leur bon goût et de leur esprit.

Cette coterie déplut aux gens de lettres, qui, blessés par le caractère méchamment caustique du gros prince, réagirent contre lui dans l'opinion publique. Il fut peint comme un mauvais auteur, président d'un aréopage littéraire, où il n'étoit que le prête-nom de tout ce qui s'y disoit.

Le gros prince se mêla aussi de conspiration, et joua un rôle dans l'affaire du marquis de Favras, d'autant plus mal-adroit et d'autant plus lâche, qu'il se démasqua pour tout œil exercé, et qu'il fut cause de la pendaison du marquis, qui poussa la complaisance jusqu'au point de taire le nom du prince; dernier acte de courtisan que tous les courtisans trouvèrent sublime. Le gros prince prit la fuite au départ du roi pour Varennes, et tour-à-tour régent du royaume et monarque *in partibus*, il fut appelé le gros régent et le roi de Véronne.

Les contre-révolutionnaires l'appel-

lent Louis XVIII. Sa nullité est si bien prononcée, que les républicains eux-mêmes lui donnent ce titre par dérision.

Sa conduite ne fut pas tout-à-fait indifférente aux progrès de la révolution. On eût dit qu'il prêtoit la main à toutes les sottises de la cour pour en recueillir le fruit; mais on devina ses intentions, et il tomba dans un mépris tel, qu'il ne peut se métamorphoser en oubli.

CHAPITRE XII.

Renvoi de M. Necker.

Le livre des grands événemens par les petites causes n'est pas encore seulement commencé, et c'est parce que je l'ai long-temps médité, que je ne vais pas chercher bien loin ce qui a engendré un fait quelconque, lorsque le jour d'hier est quelquefois son véritable générateur.

Les ordres privilégiés qui avoient bien voulu, par condescendance, n'employer que la mauvaise foi, la ruse, et quelques petites menées pour répandre dans les provinces la division, la disette, et même la famine, et opérer la dissolution de l'assemblée nationale, voyant qu'elle se familiarisoit jusqu'à vouloir établir les droits de l'homme, résolurent d'associer le plaisir de la vengeance avec l'orgueil de l'empire, [illegible]n imposer tout-à-la-fois à la capitale et de braver l'armée entière. Ils traitèrent de bourgeois six cents pauvres députés presque écrasés sous le poids de la calamité nationale ; et tout étonnés que le tiers-état ne fût point disposé à endurer les humiliations qu'on lui avoit fait tant de fois essuyer dans les assemblées des règnes antérieurs, ils décrétèrent dans leur comité secret que le ministre des finances seroit chassé avec éclat ; qu'on se rendroit maître de Paris et de cette bourgeoisie

assemblée ; que s'il s'y trouvoit des mutins, ils seroient dispersés, n'importe comment ; enfin que les mots d'états-généraux, d'assemblée nationale seroient désormais effacés de tous les dictionnaires français. Vingt-cinq à trente mille hommes à cheval et à pied eurent ordre de se rendre aux environs de Paris et de Versailles ; mais étoit-on bien sûr des militaires qui raisonnoient le commandement, et qui s'indignoient qu'on ne voulût faire d'eux que des instrumens de servitude ? il fut dit qu'on feroit une répétition de cette sanglante tragédie. On souleva les ouvriers d'une manufacture au fauxbourg Saint-Antoine ; on y fit mettre le feu, afin d'avoir occasion de faire marcher les Gardes Françaises et les Gardes Suisses contre les prétendus révoltés, et de paroître protéger les propriétés et les maisons contre les incendiaires. La répétition se fit à merveille ; on fit feu, on en blessa autant qu'on en voulut,

et l'incendie des barrières fut aussi ordonné pour servir de prétexte à la formidable introduction des troupes.

Cependant les grands enfans étoient si appliqués à tromper, qu'ils ne s'apperçurent pas qu'ils se trompoient eux-mêmes. Ils n'eurent pas la patience, dans toute cette belle entreprise, d'attendre l'arrivée de toutes les troupes. Ils précipitèrent le renvoi de M. Necker le samedi au soir du 11 juillet. Il eut [illegible]re de sortir du royaume sous vingt-[illegible]tre heures et à petit bruit.

C'étoit donner le signal de la banqueroute, et à la suite de la séance royale et de la cour plénière c'étoit rallier tous les esprits à l'insurrection. L'armée des agioteurs se rassembla au Palais-Royal; l'on vit un homme monter sur une table, animé de cette audace du moment, de cette audace qui fait tout, tirer deux pistolets de ses poches, haranguer le peuple, lui crier: « Nôtre » ruine est prononcée; voyez ce qui se

» passe aux Champs-Élysées : les trou-
» pes s'emparent de tout l'espace qui se
» trouve entre l'étoile de Chaillot et les
» Tuileries ; elles s'y rangent en ba-
» taille. Nous avons assez délibéré, dé-
» libérons par bras ; nous sommes les
» plus nombreux, et nous serons les
» plus forts : armons-nous ; que tous
» nos citoyens s'arment, partons ». Et ils sortirent en foule. Il avoit détaché un rameau de l'arbre qui l'ombrageoit ; ce rameau se transforma en une cocarde vèrte ; chaque boutonnière d'habit eut un ruban verd ; c'étoit la couleur de l'espérance. Mais bientôt on fit la réflexion que les couleurs d'Artois étoient vertes ; on prit les couleurs des armes de la ville de Paris : delà, la cocarde tricolore, qui fera le tour du monde, à raison des obstacles qu'on lui opposera.

On sonne le tocsin ; on dépouille les boutiques des armuriers et des fourbisseurs ; on cherche par-tout des armes ; on établit des ateliers ; on organise des

districts. Le marteau résonne, étend ou courbe le fer; tous les instrumens de cuisine sont emmanchés; une foule innombrable se porte aux Invalides, y prend tous les fusils, et au grand étonnement des militaires, ne commet point de désordre : on traversa des caves pleines de vins, sans y toucher; on ne vou-[illegible]loit que des armes; on traînoit les canons [illegible]u plus gros calibre, et ils marchèrent [illegible]me par enchantement. Des canon-[illegible] experts auroient demandé deux [illegible] pour opérer ce qui fut fait en trois heures.

Tandis que M. Necker s'éloignoit tranquillement dans sa chaise de poste, et que son renvoi avoit décidé le plus grand soulèvement et le plus rapide dont l'histoire fasse mention, quelle nuit du lundi au mardi! Des patrouilles qui se succédoient et se croisoient de quinze en quinze pas! Une multitude agitée par la crainte, l'incertitude et l'indignation! Un murmure vague ac-

compagné de coups qu'on frappoit sans objet déterminé sur les portes et les boutiques ! Ce son triste, monotone et continu de toutes les cloches d'une immense capitale ! Ce tocsin, au milieu des ténèbres, sembloit appeler la colère et la vengeance d'un grand peuple pour briser un trône.... Quelle nuit !.... et vous tous, princes, ministres et administrateurs des empires, qui n'avez pa entendu ce tocsin, attendez-vo l'entendre sonner au premier at contre la liberté.

Eh ! ce tocsin de la capitale se fit entendre d'un bout de l'empire à l'autre. Une puissance invisible frappoit partout sur cette terre d'oppression, et partout l'on voyoit sortir de son sein des hommes tout armés.

Et à quoi tenoit ce grand mouvement ! le dirai-je ? à une divinité qu'on appelle la peur ! La cour avoit épouvanté la capitale par un appareil de guerre : il en naquit cette journée mé-

morable, qui fut toute grande, toute sublime, et la plus majestueuse dont parlera l'histoire.

CHAPITRE XIII.

Club des Jacobins.

COMMENT en un plomb vil l'or pur s'est-il changé! Les sociétés populaires, les clubs patriotiques, les amis de la constitution nous furent d'un besoin indispensable dans les premières années de notre changement politique ; ces sociétés, en réunissant la masse du peuple, pouvoient seules combattre avec avantage les préjugés et les erreurs, hâter les progrès des lumières, disséminer les grandes vérités, établir les principes, répandre les vertus civiques, en inspirer l'amour, implanter le patriotisme dans tous les cœurs, et former enfin cet esprit public, qui devoit seul enfanter l'unité d'opinion, comme l'u-

nité d'action. Voilà les grands travaux qu'ont glorieusement entrepris les jacobins ! A quel degré de bonheur ne nous eussent-ils pas fait depuis long-temps parvenir, s'ils eussent continué à se montrer tels qu'ils furent dans leur origine, ou dans les deux ou trois premières années qui la suivirent. Le malheureux génie des factions en avoit autrement ordonné : déjà il plane sur la France, il se glisse au milieu des clubs patriotiques, il souffle son esprit de vertige et de fureur à tous les membres. Les jacobins subsistent toujours ; mais dès l'instant de la création de la république ces hommes ne ressemblent pas plus aux patriotes de 89, 90 et 91, que les Français d'aujourd'hui, tout républicains qu'ils sont de nom, ne ressemblent soit aux Spartiates, soit aux Romains, dans les beaux jours de leur vertu et de leur gloire.

Pour nous instruire des causes d'un changement si déplorable, écoutons un

sage député : « Les sociétés populaires,
» dit-il dans un de ses rapports, étoient,
» à leur naissance, les temples de la
» liberté et de l'égalité. Les citoyens et
» les représentans du peuple s'y ren-
» doient pour méditer ensemble la perte
» de la tyrannie, la chute des rois, les
» grands moyens de consolider la li-
» berté. Dans ces sociétés on voyoit le
» peuple uni à ses mandataires, les
» éclairer et les juger. Mais depuis que
» ces mêmes assemblées se sont remplies
» d'êtres artificieux, qui viennent bri-
» guer à grands cris leur élévation à la
» législature, au ministère, au géné-
» ralat ; depuis qu'il y a dans ces clubs
» beaucoup trop de fonctionnaires pu-
» blics, et trop peu de citoyens, le peu-
» ple y est nul ; ce n'est plus lui qui
» juge le gouvernement, ce sont les
» fonctionnaires coalisés qui, réunis-
» sant leur influence, font taire le peu-
» ple, l'épouvantent, le séparent de ses
» législateurs, bien qu'ils doivent tou-

» jours être inséparables, et corrompent
» l'opinion dont ils s'emparent, et par
» laquelle ils imposent silence jusqu'au
» gouvernement, en se rendant eux-
» mêmes, fonctionnaires publics, les
» dénonciateurs de la liberté qu'ils ou-
» tragent, qu'ils perdent et qu'ils assas-
» sinent ».

Les vérités lumineuses que renferme ce passage, doivent d'autant moins paroître suspectes au lecteur impartial, qu'elles sont dites par un des plus ardens sectateurs des clubs; et c'est principalement aux jacobins de Paris, que ces grandes vérités peuvent s'appliquer. En effet, dès que les Danton, les Marat, les Robespierre, les Collot, les Billaud, les Couthon, les Dumas, et beaucoup d'autres individus, dont les noms nous échappent, dominèrent dans la société, dès que tous les députés marqués, les ministres, les magistrats du peuple, ses juges, et d'autres fonctionnaires publics en furent membres, on s'occupa bien

moins du gouvernement que des gouverneurs ; et on ne s'occupa de ces derniers que pour leur faire la cour, les flagorner, et en arracher soit à force de bassesses, soit à force d'importunités, les emplois les plus lucratifs. Dès-lors la société leur fut toute dévouée, et ses membres qui naguère encore, les jugeoient avec tant de fierté, ne furent plus que leurs vils prôneurs, leurs esclaves, les aveugles instrumens de leurs ambitieuses et détestables passions.

Telle est, en abrégé, l'histoire de ces jacobins, dont nous avons été observateurs impartials depuis leur origine jusqu'à leur chute.

Dans leurs différentes époques, ils font tantôt le bien, tantôt le mal ; ici ils forment l'esprit public, là ils le font dégénérer en un fanatisme démagogique, et déshonorent par leurs excès la liberté qu'ils ont si puissamment servie par leurs travaux.

Envisagée dans ses membres, la société offre, à sa naissance, une réunion d'hommes faits pour nous étonner par la hardiesse de leur génie. Divisés de sentimens, ces apôtres de la liberté se séparent ; ils sont remplacés par des hommes foibles, bornés, ignorans, que leur défaut de lumières entraîne dans l'idolâtrie de tous les intrigans qui les subjuguent.

Considérée dans ses chefs de file ou meneurs, elle n'est plus qu'un rassemblement de factieux, fauteurs, complices et victimes des Robespierre et autres grands conpables.

Une des plus grandes fautes de la *constituante*, est de n'avoir pas eu la prévoyance et le courage de fermer tous les clubs, et principalement celui de Paris, au moment de l'acceptation de la constitution par le peuple ; s'il étoit impossible de les supprimer alors, ces clubs si redoutables, il falloit au moins les circonscrire dans de si étroites li-

mites qu'ils ne pussent jamais rivaliser avec les autorités constitutionnelles et troubler la tranquillité. Etoit-il prudent de laisser élever dans l'état autel contre autel ? C'est en conservant l'échafaudage de l'édifice, que l'ennemi de la liberté s'est emparé du vulgaire des jacobins et en a fait des stipendiés ; on pourroit les comparer à des soldats subitement licenciés et sans paye. Aussi n'a-t-il pas existé un seul complot contre la république qui n'ait eu depuis son principal foyer à Paris. C'est au nom des loix qu'on a voulu détruire toutes les loix ; ils ont pris tous les masques ; vous les retrouverez dans toutes les assemblées primaires : n'ont-ils pas envahi les sections pour en faire des arênes de contre-révolution et d'anarchie ? Ne croyez pas que le canon de vendémiaire ait adouci leur rage ; partout ils ont formé de nouveaux complots, ils ont préparé à Condé l'entrée des départemens du Doubs et du Jura.

Pervertir l'esprit public, provoquer les massacres, proscrire les chants inoculateurs de la liberté, si redoutables à nos ennemis : voilà l'ouvrage de ces jacobins dégénérés et stipendiés par le royalisme.

CHAPITRE XIV.

Travaux du Champ-de-Mars.

On ne vit peut-être chez aucun peuple cet étonnant et à jamais mémorable exemple de fraternité ; je n'y pense jamais sans admiration : c'est-là que j'ai vu cent cinquante mille citoyens de toutes les classes, de tout âge et de tout sexe, formant le plus superbe tableau de concorde, de travail, de mouvement et d'alégresse, qui ait jamais été exposé : oh ! quels sont les monstres qui ont effacé ces couleurs si riantes ? quels hommes que ces bons et braves citoyens de Paris, qui surent transformer huit

jours de travail en des jours de fête la plus touchante, la plus opinée et la plus neuve qui fût jamais ! C'est un genre de spectacle si original, qu'il est impossible que les hommes les plus blasés n'en soient pas remués. Dans un espace immense rempli de citoyens vraiment actifs, et qui dévoroient le travail, s'offroient tout à-la-fois les scènes les plus variées. Ici ils s'attendrissoient à la vue de leur général, qui venoit prendre part au travail de ses concitoyens : là c'étoient des acclamations et des cris de joie à l'arrivée de la maison du roi : plus bas c'étoit une musique militaire qui annonçoit les Suisses, ces enfans de la liberté, qui venoient partager la fête avec leurs anciens amis et alliés. A côté des garçons jardiniers, distingués par des fleurs et des laitues attachées à leurs instrumeus, étoient les élèves de peinture, qu'annonçoit une bannière représentant la France. A leur suite venoit l'espoir des races futures,

les rejetons de nos législateurs, qui passoient gaîment des exercices du collége au travail du Champ-de-Mars. A travers un groupe de moines, de femmes, d'abbés et de charbonniers, j'apperçus le brave capitaine Kersaint avec une physionomie toute radieuse de liberté, poussant la brouette avec la même gaîté qu'il montoit *la Belle-Poule*, ou qu'il iroit combattre les ennemis de la patrie.

Le résultat d'une aussi belle et aussi étonnante fraternité mérite d'être transmis à la postérité la plus reculée. Lorsque les fédérés furent arrivés, on vit la plus solennelle des fédérations, le plus beau triomphe des peuples, un jour enfin d'alliance, d'étonnement, d'admiration et d'attendrissement.

Dans ce jour solennel ce fut comme une expérience d'électricité. Tout ce qui touchoit à la chaîne dut se ressentir de la commotion; elle fut grande, elle fut universelle, elle fut telle enfin que

son souvenir est propre à rallier tous les Français, si les ennemis du dehors, jaloux de notre liberté, venoient nous assaillir. Ce seroit encore un moment de crise heureuse, un effort national qui reconstruiroit subitement l'édifice de la liberté.

On ne sauroit trop le répéter ; jamais la cour des rois n'a offert un spectacle aussi majestueux ; et puisque Louis XVI a été infidèle à cet auguste serment, et qu'il a pu oublier qu'il l'avoit prêté à la face du ciel et devant un peuple généreux, il ne sauroit être plaint des maux qu'il a fait tomber sur sa tête par le plus détestable des parjures.

Hé ! qu'avoit-il de si beau dans son Versailles, dans cette espèce de forteresse où les courtisans et associés, fauteurs de l'esclavage le retenoient comme prisonnier ? Jamais ils ne le perdoient de vue : sans cesse ils l'obsédoient, et le tout pour lui faire signer tout ce qui pouvoit servir leur ambition ou accroî-

tre leur intérêt avec l'asservissement de la nation. Louis XVI s'est détrôné lui-même, et par sa fuite honteuse, vingt millions d'habitans qu'on appeloit francs par une sorte de dérision, d'esclaves qu'ils étoient, se sont trouvés libres comme par une espèce de prestige.

Il est impossible de donner une description de ces travaux, qui ne soit beaucoup au-dessous de la réalité. Tous les citoyens de tous les âges ont brigué l'honneur de préparer de leurs mains le lieu où ils vont jurer de défendre la constitution et de vivre ou mourir libres. La multitude du monde, la vivacité des mouvemens, la bigarrure des habits, tout concouroit à la variété pittoresque de ce spectacle. Ici ce sont les charbonniers, là les perruquiers, les forts de la halle, les porteurs d'eau; les colporteurs n'ont pas voulu demeurer oisifs; les invalides ont prouvé que leurs bras étoient encore aussi vigoureux

reux

reux que leur ame étoit courageuse. On a vu même des femmes parées des ornemens de leur sexe en oublier la foiblesse, et voiturer des brouettes.

Les étrangers qui arrivoient par Versailles disoient, les yeux baignés de pleurs : *Quels hommes que ces Parisiens !* Il falloit voir cette vaste fourmillière de citoyens occupés aux plus rudes travaux ; il falloir voir la longue chaîne qu'ils formoient, attelés à des charrettes surchargées. Des pierres énormes cèdent à leurs efforts ; il semble qu'ils entraîneroient des montagnes : il n'est point de corporation qui ne veuille contribuer à élever l'autel de la patrie. Une musique militaire les précède. Tous les individus se tiennent quatre à quatre, portant avec gaîté la pelle et la pioche ; leur cri de ralliement est ce refrain immortel d'une chanson nouvelle, qu'on appelle le *carillon national ;* tous chantent à-la-fois : *Ah ça ira ! ça ira ! ça ira !* Oui, pardieu ! *ça ira !* répètent

tous ceux qui les entendent. Les habitans des villages, même éloignés, accoururent ayant à leur tête leur maire avec son écharpe, et la pelle sur l'épaule.

Mais ce qui surprend le plus, c'est l'ordre qui règne parmi un si grand nombre de citoyens de toute condition. Pas un propos injurieux, pas la plus légère querelle. On comptoit dans le Champ-de-Mars plus de deux cent cinquante mille hommes, et pas une sentinelle.

Un grand nombre de députés pour la fédération vinrent aussi travailler ; différens membres de l'assemblée nationale les accompagnoient : on distinguoit parmi eux le père Gérard, qui, comme un ancien romain, passe de la charrue au sénat, et du sénat à la charrue. On a vu MM. Sieyes et Beauharnois, attachés à une charrette ; on a remarqué qu'ils tiroient plus à gauche qu'à droite. L'abbé Maury auroit tiré à droite.

Le 9, les charbonniers traînoient derrière eux leur bannière; un d'entre eux, en manteau court, en rabat, et enchaîné, étoit l'aristocratie personnifiée par ce J. F. Maury. Les colléges et les pensions ont pris part à ces travaux. Un pensionnaire de Vincennes, échauffé par un travail opiniâtre, s'écria: « Je ne » puis encore que donner ma sueur à » ma patrie, quand viendra l'heureux » moment où je verserai mon sang pour » elle » ?

Les bouchers avoient sur leur flamme un large couteau, et on lisoit dessous: *Tremblez, aristocrates, voici les garçons bouchers!* D'énormes monceaux disparoissoient sous leurs bras nerveux; des ouvriers de la Bastille ont amené dans des charrettes tous les instrumens qui ont servi à renverser l'horrible forteresse. Les imprimeurs sont accourus mettre la main à l'œuvre patriotique: il étoit écrit sur leur drapeau: *Imprimerie, premier drapeau de la liberté!*

Plusieurs communautés de moines se rendirent aussi au cirque de la fédération ; un jeune ecclésiastique, bien frisé, bien ambré, bien lustré, sembloit regarder cette belle scène en pitié.... ; *A la brouette ! à la brouette !* cria-t-on autour de lui ; il en prend une nonchalamment. Un vigoureux patriote, qui, pour faire plus d'ouvrage, avoit sur le dos une hotte remplie de terre, et rouloit une brouette, passe près de lui, et lui dit : *Laissez, laissez-là cet instrument que vous profanez.* Il quitte sa brouette, s'empare de celle de M. l'abbé, va vider la terre hors du Champ-de-Mars pour qu'elle ne le souille pas, revient, reprend son fardeau et continue son ouvrage.

On a vu toute une famille travaillant au même endroit ; le père piochoit, la mère chargeoit la brouette, et leurs enfans la rouloient tour-à-tour, tandis que le plus jeune, âgé de quatre ans, porté dans les bras de son aïeul, qui en

avoit quatre-vingt-treize, bégayoit en riant : *Ah, ça ira! ça ira!*

Une chose vraiment remarquable dans cette foule immense de gens inconnus les uns aux autres, c'est l'extrême confiance qui régnoit parmi eux : un jeune homme arrive, ôte son habit, jette dessus ses deux montres, prend une pioche et va travailler au loin ; on lui crie : *Et vos deux montres? — On ne se défie point de ses frères*, répondit-il en s'éloignant ; et ce dépôt fut religieusement respecté.

On a remarqué un honnête citoyen, suivi d'une brouette chargée d'un tonneau de vin ; il tenoit des verres, et offroit à boire gratuitement aux travailleurs. *Mes frères*, disoit-il, *ne buvez point, si vous n'avez pas soif, pour ne point épuiser si-tôt le tonneau*; et on ne voyoit en effet se présenter à cette buvette, que des hommes épuisés de fatigue, et dont l'altération n'étoit point équivoque. Le roi vint jouir de

ce spectacle nouveau ; soudain, la pelle et la pioche sur l'épaule, les citoyens lui formèrent une garde d'honneur.

CHAPITRE XV.

Discours du Roi aux Etats-généraux.

Le roi entre, il se couvre, toute la noblesse met sur sa tête son chapeau à plumet ; ce que voyant les roturiers, ils mettent aussi leurs chapeaux sans plumet, et l'enfoncent avec une sorte de colère. Le roi, qui apperçoit tout cela, ôte son chapeau, et l'on vit tous les chapeaux à plumet disparoître successivement. Cette espèce de parade égaya la majesté du local et des circonstances : je m'amusai beaucoup de l'histoire des chapeaux. Au reste, les chapeaux et les bonnets ont toujours joué un grand rôle dans l'histoire de ce monde.

Le 5 mai 1789 fut le jour de l'ouver-

ture des états-généraux. « Réunissons-
» nous, messieurs, le roi le permet;
» payons les dettes ». Tel fut en substance le discours de Necker. La fougueuse révolution des esprits, la mobile succession des événemens, tout commandoit de renoncer aux vieilles mesures de la politique ; mais on avoit la prétention de nous mesurer une dose de liberté partielle : il y eut peu de majesté, parce qu'on voulut donner des bornes à ce qui n'en reçoit point, à une nation.

La cour sembloit vouloir dire aux états-généraux : Vous ferez un peu de bien au peuple, mais à condition que vous arrangiez préalablement nos affaires.

Le parti étoit bien pris de faire naître des contestations dans l'assemblée. Le voeu des communes étoit pour une seule chambre nationale, et la cour espéroit que l'accroissement des difficultés amèneroit la dissolution des états-généraux.

Qu'est-ce que ces phrases illusoires : le roi fait le généreux sacrifice d'une portion de son autorité ? Une nation est libre; une nation devient la régulatrice de son propre bonheur, lorsqu'elle rentre dans ses droits. Tous les actes inconsidérés d'autorité préparèrent notre liberté. Le sol et le climat sont restés les mêmes, tout le reste est changé ; ce qui prouve que ce n'est pas une circonstance particulière qui, dans les grands mouvemens détermine la pente des esprits. Il en fallut plusieurs, pour ne pas dire une multitude.

La réunion des ordres fut célébrée par trois jours d'illumination.

CHAPITRE XVI.

Arbres de Liberté.

C'est un superbe végétal qu'un arbre ; dans les beaux jours de la révolution, les arbres de liberté cheminoient

de tous les bois voisins, déplaçoient les pavés, prenoient racine au pied des maisons, et marioient leur verte chevelure aux balcons des différens étages qu'ils ombrageoient.

Les signes de cette liberté naissante étoient salués par nos regards attendris. Quel plus riant spectacle que ce mélange d'édifices et de cimes vertes et ondoyantes! Cette coutume, si favorable à la salubrité de l'air, fut constamment chère à ces patriotes, qui opérèrent l'affranchissement des Français, et qui, justement irrités des parjures d'un roi et des crimes d'une cour altérée de sang, voulurent immortaliser ces grandes époques, en métamorphosant nos cités en aspects champêtres. Ces travaux furent des amusemens; ils décorèrent la grande ville: bientôt l'esprit royaliste, l'esprit contre-révolutionnaire laissèrent dessécher ces monumens naturels de notre courage. Un feuillage jaune sembloit dire: l'esprit

républicain est malade, et n'a plus ses belles et vives couleurs que sur les frontières, où triomphent nos armées. Comment la sécheresse a-t-elle succédé à cette sève de vie? On les a outragés, ces signes verdoyans de la plus mâle bravoure; on les a relégués aux champs, et la scie téméraire ou avaricieuse a coupé ces troncs robustes qui étoient l'image si fidelle d'une régénération prompte et vigoureuse : mais le génie de la liberté est comme la morale; elle est attaquée, mais indestructible. Un généreux repentir fit replanter de nouveau tous ces arbres qui ont été abattus ou qui ont péri naturellement. La présence de Bonaparte fit reverdir tous ces feuillages, et sembla leur prêter un nouveau lustre. De nouvelles branches aux rameaux verds s'élancèrent jusqu'aux toits; ainsi que le printemps rajeunit la nature, le grand nom du vainqueur d'Italie redonna à la grande cité ce beau vêtement verd qui annonce

la circulation végétale et la résurrection de l'esprit républicain.

CHAPITRE XVII.

Jésus.

Oui! le bon temps pour les voleurs, qu'une révolution! Beaucoup de méchans deviennent riches, et beaucoup de gens de bien restent pauvres; mais nous autres gens de bien, nous ne voudrions pourtant pas changer notre vertu contre leur richesse; car la vertu est pour toujours, et les richesses changent tous les jours de maître.

Qui l'eût dit, que notre seigneur Jésus-Christ s'appelleroit le *sans-culotte Jésus;* qu'il n'auroit pas d'autre surnom dans les journaux, dans les tribunaux, aux jacobins; que ce seroit-là, non un sarcasme, mais un véritable titre d'honneur qui lui seroit accordé?

Il se fit donc un changement pro-

digieux dans les idées du peuple : la permission de tout dire créa un esprit particulier, qui, joint à beaucoup d'ignorance, n'en étoit que plus piquant. Des facéties accompagnèrent ces mouvemens tumultueux, et ce grand drame fut une véritable tragi-comédie.

Mais il semble que le mal que l'on fait à autrui soit comme un ressort élastique, qui revient déchirer la main qui l'a courbé. Plus la pression a été violente, plus le coup est terrible. Ainsi les maux et les injustices ont leurs représailles; la cruauté produit la cruauté, et la montagne, en se coupant en deux, s'est fait, à peu de chose près, une justice mutuelle.

CHAPITRE XVIII.

Massacres de Septembre.

Les générations futures se refuseront à croire que ces forfaits exécrables ont pu avoir lieu chez un peuple civilisé, en présence du corps législatif, sous les yeux et par la volonté des dépositaires des loix, dans une ville peuplée de huit cent mille habitans, restés immobiles et frappés de stupeur à l'aspect d'une poignée de scélérats soudoyés pour commettre des crimes.

Le nombre des assassins n'excédoit pas trois cents; encore faut-il y comprendre les quidams qui, dans l'intérieur du guichet, s'étoient constitués les juges des détenus.

Les promoteurs de l'anarchie, les agitateurs du peuple, en un mot les partisans du crime, ne cessent de nous dire qu'une grande conspiration devoit

éclater à Paris dans les premiers jours de septembre. Personne, hélas ! ne leur conteste cette vérité, que l'événement a justifiée d'une manière aussi atroce que cruelle ; mais pour connoître les conspirateurs, et de quelle nature étoit leur conspiration, il faut remonter à la source.

En établissant une chaîne de faits, il ne faudra point une pénétration surnaturelle pour se convaincre que ces massacres sont l'ouvrage de cette faction dévorante, qui est parvenue à la domination par le vol et l'assassinat.

Quelle que soit l'horreur que m'inspirent ces journées de sang et d'opprobre, je les rappellerai sans cesse aux Parisiens, jusqu'à ce qu'ils aient eu le courage d'en demander vengeance.

La situation de la ville paroissant exiger une surveillance plus active et plus étendue, le conseil général de la

commune créa un comité de douze commissaires.

Les partisans des massacres ne diront pas sans doute que les diamans et les bijoux, &c. des personnes arrêtées étoient suspects. Cependant on s'emparoit avec soin des personnes et des choses. Ce seul fait suffit, ce me semble, pour donner la clef des massacres. Quand on demande aux anarchistes pourquoi le comité de surveillance faisoit enlever les propriétés avec les personnes, ils ne savent que répondre.

Les dépôts faits au comité de surveillance provenoient d'effets enlevés aux Tuileries et chez les personnes arrêtées, telles que Laporte et Septeuil, ainsi que beaucoup d'autres qui avoient abandonné leurs maisons et leurs richesses, à l'époque des visites domiciliaires qui ont précédé les massacres.

Les magasins des dépôts étoient les salles même des bureaux du comité de surveillance; c'étoit notoirement dans

ce bureau où étoient déposés les malles, boîtes, cartons, &c. &c. Il y avoit en outre dans cette salle une ou deux grandes armoires qui étoient remplies d'objets précieux. Seulement on avoit placé dans une chambre haute quelques objets peu dignes de l'attention des hommes de proie, tels que pistolets, sabres, fusils, cannes à sabres, &c.

Ce fut dans cette caverne que furent préparés les massacres de septembre; ce fut dans cet abominable repaire que fut prononcé l'arrêt de mort de huit mille français, détenus la plupart sans aucun motif légitime, sans dénonciation, sans aucune trace de délit, uniquement par la volonté et l'arbitraire des voleurs du comité de surveillance.

Quelques jours avant les massacres, des membres du comité, effrayés de cette violation des principes, touchés du spectacle affreux d'une multitude de citoyens enfermés à la mairie, qui réclamoient contre leur arrestation, et

demandoient à grands cris qu'on leur en fît connoître les motifs, ces commissaires, dis-je, voulurent consacrer le jour et la nuit à les interroger, pour remettre en liberté ceux qui étoient détenus sans grief, et envoyer en prison ceux qui étoient dans le cas d'être traduits devant les tribunaux.

Le 2 septembre, on apprend que la ville de Verdun est prise par les Prussiens, qui, ajoutent les colporteurs de cette nouvelle, s'y sont introduits par la trahison des Verdunois, après une résistance simulée de leur part; aussitôt on tire le canon d'alarme, la générale bat et le tocsin sonne. Des municipaux à cheval courent sur les places publiques, confirment cette nouvelle, font des proclamations, pour exciter les citoyens à marcher contre l'ennemi.

Au premier coup du tocsin, chacun se demandoit, avec raison, pourquoi au moindre danger on se complaisoit à

jeter ainsi l'alarme dans Paris, et à frapper de terreur tous ses habitans; loin d'entretenir dans leur ame cette mâle énergie, qui convient à des guerriers et assure le gain des batailles, n'étoit-ce pas en effet un moyen puissant d'énerver leur courage? Mais ceux qui ne connoissoient pas le secret des conjurés, furent bientôt instruits par leur propre expérience. O jour de deuil et d'opprobre! C'étoit à ce signal que devoient se réunir les assassins qui se portèrent aux prisons; c'étoit le prélude du plus affreux carnage.

Les brigands, distribués par bandes, se portent aux prisons; aux unes ils fracturent les portes, aux autres ils se font livrer les geoliers et s'emparent des victimes, que le comité de surveillance y avoit amoncelées pendant quinze jours.

Ces assassins armés de sabres et d'instrumens meurtriers, les bras retroussés jusqu'aux coudes, ayant à la main des

listes de proscription dressées quelques jours auparavant, appeloient nominativement chaque prisonnier.

Des membres du conseil général, revêtus de l'écharpe tricolore, et d'autres particuliers, s'établissoient au guichet dans l'intérieur de la prison ; là étoit une table couverte de bouteilles et de verres ; autour étoient groupés les prétendus juges et quelques-uns des exécuteurs de leurs sentences de mort. Au milieu de la table étoit déposé le registre d'écrou.

Les assassins alloient d'une chambre à l'autre, appeloient chaque prisonnier à tour de rôle, puis le conduisoient devant le tribunal de sang, qui lui faisoit ordinairement cette question : qui êtes-vous ? Aussi-tôt après que le prisonnier avoit décliné son nom, les cannibales en écharpe inspectoient le registre, et après quelques interpellations aussi vagues qu'insignifiantes, ils le remettoient entre les mains des satellites

de leurs cruautés, qui le conduisoient à la porte de la prison, où étoient d'autres assassins qui le massacroient avec une férocité dont on chercheroit en vain des exemples chez les peuples les plus barbares.

A la prison de l'Abbaye ils étoient convenus entr'eux, que toutes les fois que l'on conduiroit un prisonnier hors du guichet en prononçant ce mot : *à la Force*, ce seroit l'équivalent d'une sentence de mort. Ceux qui remplissoient à la Force le même emploi, c'est-à-dire, le métier de bourreaux, étoient convenus de même qu'en prononçant le mot : *à l'Abbaye*, cela voudroit dire qu'il falloit donner la mort au prisonnier qui étoit condamné. Ceux qui étoient absous par le sanglant tribunal, étoient mis en liberté et conduits à quelque distance de la prison, au milieu des cris de vive la nation !

L'assemblée législative députa plusieurs de ses membres, qu'elle chargea

de rappeler à la loi les brigands qui s'en écartoient d'une manière aussi atroce : mais que pouvoit le langage de la raison et de la morale sur des assassins altérés de sang, et la plupart plongés dans la plus crapuleuse ivresse ? Cette mesure étoit insuffisante ; toute harangue devenoit vaine, attendu que, pour dompter des tigres, il falloit de la force armée, il falloit que l'assemblée sortît toute entière, et qu'elle vînt former autour de chaque prison un rempart inexpugnable. Ils repoussèrent par des menaces tous les avis et les conseils de paix qui leur étoient portés. L'abbé Fauchet, évêque du Calvados, membre de la députation, fut menacé, injurié, et peu s'en est fallu que de la ménace on n'en vînt aux coups ; il vit l'instant où les assassins alloient le comprendre au nombre de leurs victimes. Il se retira, et vint rendre compte à l'assemblée, qui étoit elle-même dans la stupeur et l'avilissement, menacée d'une

dissolution totale par l'infâme Robespierre, qui exerçoit une tyrannie sans bornes dans Paris.

Voyez l'accusation du député Louvet contre Robespierre, publiée dans les premiers temps de la convention; la conduite que ce faux patriote a tenue à l'égard de l'assemblée législative, y est montrée au grand jour. On voit un conspirateur audacieux, qui vouloit asseoir la dictature sur les débris de représentation nationale; cependant Robespierre ne cessoit de parler de ses vertus civiques, de son désintéressement; ce misérable quitta la place d'accusateur public au tribunal criminel de Paris, pour vivre, disoit-il, dans la retraite; il avoit imprimé qu'il n'étoit point intrigant, qu'il ne vouloit aucune place, qu'il n'en accepteroit aucune, et tout-à-coup il fut se nicher dans le conseil général de la commune et de-là au capitole.

Les prêtres, renfermés dans l'église

des Carmes, furent tous massacrés à l'exception d'un seul; on les faisoit sortir les uns après les autres, et souvent deux ensemble; d'abord les assassins les tuèrent à coups de fusils; mais sur l'observation d'une multitude de femmes, qui étoient là présentes, que cette manière étoit trop bruyante, on se servit de sabres et de baïonnettes. Ces malheureuses victimes se prosternoient au milieu de la cour, et se recueilloient un instant, abandonnées de la nature entière, sans appui, sans autre consolation que le témoignage de leur conscience; ils élevoient les yeux et les mains vers le ciel, et sembloient conjurer l'Être suprême de pardonner à leurs assassins.

Vous, partisans de ces massacres, conjurés féroces, qui n'avez cessé de tromper la multitude crédule, direz-vous qu'il étoit impossible d'arrêter les bras des assassins? Direz-vous qu'il n'étoit point en votre puissance de les

réprimer ? Vous avez dit au département, par l'organe imposteur de vos commissaires, que vous n'aviez pu arrêter la colère du peuple. Malheureux ! vous prostituez le nom du peuple ; vous ne l'invoquez que pour le déshonorer et couvrir vos turpitudes et vos crimes ! étoit-ce donc le peuple qui commettoit ces forfaits exécrables ? Non, il gémissoit en silence ; c'est vous, administrateurs féroces, qui, d'intelligence avec le conseil général de la commune et le ministre Danton, avez tout fait préparer, tout fait exécuter. C'est vous qui avez fait commettre tous ces crimes par un petit nombre d'affidés, afin de vous enrichir des dépouilles sanglantes de vos nombreuses victimes ; c'est vous qui avez fait de Paris le coupe-gorge du riche et préparé la misère du peuple, en brisant tous les liens sociaux, en tarissant tous les canaux de la circulation, en détruisant la confiance publique si nécessaire, si indis-

pensable

pensable à la prospérité commune et au bonheur de tous.

S'il n'étoit pas prouvé qu'à vous seuls appartient l'opprobre des premiers jours de septembre, je vous rappellerois deux faits que vous ne pouvez nier. Je vous rappellerois ce paiement de 850 liv. fait par ordre du conseil général au marchand de vin qui fournissoit vos assassins à la Force, pendant leur horrible exécution; je vous rappellerois le comité de surveillance, louant, la veille du massacre, les voitures qu'il destinoit et qui ont servi à conduire à la carrière de Charenton les cadavres de septembre.

Si la garde nationale eût été requise, si on l'eût commandée au nom de la loi, que des chefs perfides et sanguinaires s'appliquoient à paralyser, combien elle eût été forte et courageuse! elle se seroit levée toute entière: mais, cette garde nationale, dont la masse est restée pure au milieu de tous les genres

de corruption et de brigandage, n'a-t-elle pas craint qu'on ne l'accusât d'avoir agi sans réquisition? n'a-t-elle pas craint, qu'en voulant punir le crime, on ne l'accusât elle-même de s'être rendue criminelle? Retenue par ces motifs, elle est restée immobile.

J'ai vu la place du théâtre français couverte de soldats que le tocsin avoit rassemblés; je les ai vus prêts à marcher, et tout-à-coup se disperser, parce qu'on étoit venu traîtreusement leur annoncer que ce n'étoit qu'une fausse alerte; que ce n'étoit rien. Ce n'étoit rien, grands dieux! Déjà la cour des Carmes et celle de l'Abbaye étoient inondées de sang, et se remplissoient de cadavres; ce n'étoit rien!

J'ai vu trois cents hommes armés, faisant l'exercice dans le jardin du Luxembourg, à deux cents pas des prêtres que l'on massacroit dans la cour des Carmes: direz-vous qu'ils seroient restés immobiles, si on leur eût donné

l'ordre de marcher contre les assassins ?

Aux portes de l'Abbaye et des autres prisons étoient des épouses éplorées redemandant à grands cris leurs époux, qu'une fin tragique venoit de séparer d'elles ; d'autres avoient la douleur de les voir massacrer à leurs pieds.

Le même carnage, les mêmes atrocités se répétoient en même temps dans les prisons et dans tous les endroits où gémissoient les victimes du pouvoir arbitraire : par-tout on exerçoit des cruautés, toujours accompagnées de particularités plus ou moins douloureusement remarquables.

Au séminaire de Saint-Firmin, les prêtres que l'on y retenoit en chartre privée, attendoient paisiblement, comme les autres prêtres détenus aux Carmes, que la municipalité de Paris leur indiquât le jour de leur départ, et leur délivrât des passe-ports pour sortir de France, selon les termes d'un décret

tout récent, qui leur faisoit cette injonction, en leur accordant trois livres par jour pendant leur voyage. Il est incontestable, qu'il n'a tenu qu'aux autorités du jour que ce décret eût son exécution avant les massacres; mais les prêtres détenus étoient désignés et réservés pour ce jour. Ils furent mutilés et déchirés par lambeaux. A Saint-Firmin ils trouvèrent plaisant d'en précipiter quelques-uns du dernier étage sur le pavé.

A l'hôpital général de la Salpêtrière, ces monstres ont égorgé treize femmes, après en avoir violé plusieurs.

A Bicêtre, le concierge voyant arriver ce ramas d'assassins, voulut se mettre en devoir de les bien recevoir: il avoit braqué deux pièces de canon, et dans l'instant où il alloit y mettre le feu, il reçut un coup mortel; les assassins vainqueurs ne laissèrent la vie à aucun des prisonniers.

A la prison du Châtelet, même car-

nage, même férocité; rien n'échappoit à la rage de ces cannibales; tout ce qui étoit prisonnier leur parut digne du même traitement.

A la Force, ils y restèrent pendant cinq jours. Madame la ci-devant princesse de Lamballe y étoit détenue : son sincère attachement à l'épouse de Louis XVI étoit tout son crime aux yeux de la multitude. Au milieu de nos agitations elle n'avoit joué aucun rôle; rien ne pouvoit la rendre suspecte aux yeux du peuple, dont elle n'étoit connue que par des actes multipliés de bienfaisance. Les écrivains les plus féroces, les déclamateurs les plus fougueux ne l'avoient jamais signalée dans leurs feuilles.

Le trois septembre, on l'appelle au greffe de la Force; elle comparoît devant le sanglant tribunal composé de quelques particuliers. A l'aspect effrayant des bourreaux couverts de sang,

il falloit un courage surnaturel pour ne pas succomber.

Plusieurs voix s'élèvent du milieu des spectateurs, et demandent grace pour madame de Lamballe. Un instant indécis, les assassins s'arrêtent; mais, bientôt après elle est frappée de plusieurs coups, elle tombe baignée dans son sang et expire.

Aussi-tôt on lui coupe la tête et les mamelles, son corps est ouvert, on lui arrache le coeur, sa tête est ensuite portée au bout d'une pique, et promenée dans Paris; à quelque distance on traînoit son corps.

Les tigres qui venoient de la déchirer ainsi, se sont donné le plaisir barbare d'aller au Temple, montrer sa tête et son coeur à Louis XVI et à sa famille.

Tout ce que la férocité peut produire de plus horrible et de plus froidement cruel, fut exercé sur madame de Lamballe.

Il est un fait que la pudeur laisse

à peine d'expressions pour le décrire; mais je dois dire la vérité toute entière, et ne me permettre aucune omission. Lorsque madame de Lamballe fut mutilée de cent manières différentes, lorsque les assassins se furent partagé les morceaux sanglans de son corps, l'un de ces monstres lui coupa la partie virginale et s'en fit des moustaches, en présence des spectateurs saisis d'horreur et d'épouvante.

Je n'ai plus la force d'écrire. Ce que je puis attester, c'est que les ames sensibles de la convention firent, pendant près de trois mois, les plus grands efforts pour la recherche et la poursuite de ces abominables assassins, et que cette motion fut constamment rejetée par les montagnards; et c'est pour échapper aux loix vengeresses, que dans la crainte des plus justes châtimens ils sont entrés dans la conspiration du 31 mai, s'imaginant qu'il suffiroit de

tuer les humains, pour effacer la trace de leurs crimes.

Quand on songe que c'est sous cette constellation sanglante que commencèrent les travaux de la convention nationale, on doit honorer le courage de ceux qui acceptèrent ce fardeau. La très-grande majorité ne vouloit marcher que dans les sentiers de la justice et de la vertu. La révolution étoit décidée, le trône étoit abattu, une petite minorité dure, arrogante, inepte et féroce voulut révolutionner encore; et le dieu Marat fut mis en avant, et l'apôtre Robespierre, avec ses mains sèches et arides et des mouvemens convulsifs, se cramponna à la tribune, parla de ses vertus, et les partisans d'une démagogie forcenée prirent insolemment le titre de républicains, et firent passer les vrais républicains, les fondateurs de la république, les écrivains purs et généreux pour des fédéralistes; mot qu'ils inventèrent. A la seule vue de

ces hommes nouveaux qui ôtoient à la révolution son caractère sacré, je publiai une lettre prophétique où j'annonçois tout à-la-fois leur horrible triomphe et leur chute éclatante. L'homme exagéré, l'insensé, le sophiste barbare firent taire le philosophe et l'homme d'état; et il faut avouer que le cabinet britannique sut bien choisir ses personnages.

CHAPITRE XIX.

Vingt-un Septembre 1792.

Qu'on se reporte à l'instant où la convention ouvrit sa session. L'assemblée législative venoit de renverser le trône; mais étonnée, étourdie en quelque sorte du grand coup qu'elle venoit de porter, elle ne se sent plus en état de soutenir les destinées de l'Empire; elle laisse à d'autres mains le pénible soin de profiter de la victoire, elle se

retire environnée d'honorables ruines. Elle a renversé l'édifice de la monarchie, mais elle n'ose y rien substituer. Dans la personne d'un monarque, elle attaque tous les rois de l'univers; mais cet effort sublime épuise son énergie; elle présente à la France la royauté abattue, mais elle n'a point le courage de prononcer le nom de république.

La convention signala, par cet acte courageux, l'ouverture de sa session; eh! dans quel temps? Lorsque nous étions sans armées; lorsque nos villes frontières étoient confiées à des royalistes, et par conséquent à des traîtres; lorsque le peuple, attaché à d'anciens préjugés, ne voyoit qu'avec un sentiment d'effroi la chute de sa monarchie, si long-temps l'objet de son culte et de son affection; lorsque les légions de la Prusse inondoient les plaines de la Champagne, et pouvoient sans obstacle traverser la France; lorsque tout enfin sembloit assurer que l'ennemi alloit

sous peu effacer dans le sang de ses auteurs le décret hardi qui transformoit en république un pays envahi, et à demi subjugé par les satellites des rois.

Il falloit défendre notre territoire, créer une armée, élever l'esprit public. Il falloit, sans finances, avec du papier, combattre ceux qui possédoient les trésors du Mexique. Il falloit opposer des milices naissantes, indisciplinées, aux phalanges les plus guerrières de l'Europe ; des généraux d'un jour, créés la veille de la bataille, aux plus habiles tacticiens : ces grandes créations furent l'ouvrage d'un moment. La voix du danger se fait entendre ; huit cent mille hommes quittent leurs foyers, s'arment, volent aux combats ; de nombreux ateliers s'élèvent dans toutes les places ; on fabrique le salpêtre, on prépare la foudre, on repousse l'ennemi au-delà de nos frontières ; le Français arbore l'étendard de la victoire sur le territoire étranger.

Jamais on n'opéra d'aussi grandes choses avec de si foibles moyens ; jamais un état ne se trouva dans des circonstances aussi difficiles. Divisée dans l'intérieur, attaquée par l'Europe entière, déchirée par le fanatisme et les factions, la convention nationale a triomphé de tous ces obstacles réunis ; elle a forcé l'Anglais à fuir de nos ports dont la perfidie l'avoit rendu maître. Elle a réparé les effets de cette trahison qui, en nous repoussant de la Flandre, ouvroit à nos ennemis les portes de la république, et nous faisoit perdre les fruits de la plus belle des campagnes, et de la victoire la plus signalée. Nos armées triomphantes pénètrent de nouveau dans la Belgique, et le Batave voit bientôt après, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, des héros qui savoient braver l'intempérie des saisons, et triompher de la nature elle-même. Les Grecs, ce peuple que les amis de la liberté aiment toujours à citer, parce qu'il nous

offre les plus grands exemples, se rappeloient, dans l'espace de plusieurs siècles, trois à quatre triomphes éclatans; les batailles de Salamine, de Platée, de Marathon retraçoient à l'esprit les magnanimes efforts dont rendent capable l'amour de la patrie, et l'enthousiasme de l'indépendance. Mais les Français en ont plus fait en trois années, que ce peuple justement célèbre n'en a fait en trois siècles. Le Rhin et l'Escaut ont été, presque dans le même moment, le théâtre de leur valeur. Les Grecs avoient à combattre les nations efféminées de l'Asie, des hommes énervés par la douceur du climat et les délices de la vie; et nous, nous avons vaincu ces guerriers du nord, fortifiés par les exercices, les travaux et la discipline la plus sévère.

Quand la renommée publioit partout nos triomphes, que pouvoit penser l'univers de ce gouvernement, qui avoit créé une armée de héros, qui organisoit la victoire en vingt lieux différens?

Ne se figuroit-on pas une assemblée d'hommes unis des mêmes sentimens, embrasés du plus ardent patriotisme, étrangers à toute faction et à tout intérêt particulier? une assemblée dont on eût pu dire ce que le ministre de Pyrrhus disoit du sénat de Rome: Eh bien! ces hommes qui faisoient trembler l'Europe, qui imprimoient au-dehors l'idée de la grandeur, offroient à leurs concitoyens le tableau des plus petites passions: de loin, c'étoit l'éclat de l'olympe et la majesté des dieux; de près, c'étoit le triste spectacle de quelques vertus impuissantes, des petits combats de l'amour-propre, et des efforts honteux de la haine et de la vengeance. On se rappelle quelle fut la surprise des ambassadeurs que Théodore II envoya à Attila: d'après la terreur que son nom imprimoit, ils s'attendoient à voir ce monarque environné de tout le faste de la grandeur asiatique; ils virent, au contraire, un homme de

petite stature, et dont l'extérieur n'annonçoit rien d'élevé : « Eh quoi ! s'é-
» crièrent-ils, c'est donc là ce vainqueur
» des nations ! c'est lui qu'on redoute,
» qu'on admire, et qui remplit le monde
» du bruit de son nom » ! Un étranger, en voyant notre assemblée nationale, eût conçu le même étonnement. Elle a offert dans l'espace de trois années, tour-à-tour, le spectacle de la plus honteuse lâcheté, et du plus courageux dévouement. Tantôt elle nous retraça le sénat de Tibère et de Domitien, et dans d'autres temps nous lui vîmes déployer le grand caractère, la fermeté héroïque du sénat de Rome, lors du sac des Gaulois. Elle eut dans son sein des hommes dignes de l'exécration de tous les siècles, et d'autres, dont Athènes et Sparte se fussent honorées dans leurs plus beaux jours. Elle fut partagée en deux factions ; l'une composée d'hommes énergiques, violens, qui vouloient la liberté à quelque prix que ce fût. Les

mesures les plus terribles ne les effrayoient pas ; ils eussent immolé, sans remords, les deux tiers de la génération, s'ils avoient cru ce sacrifice utile. Convaincus de la perversité du cœur humain, ils se persuadoient que leurs concitoyens n'étoient point capables de faire au bien public le sacrifice, non-seulement de la moindre partie de leur fortune, mais même des distinctions de l'orgueil et des illusions de la vanité. L'expérience n'a que trop confirmé leurs soupçons ; elle ne nous a que trop appris que la défiance est le commencement de la sagesse. Ces révolutionnaires ardens et impétueux méprisoient comme pusillanimes les douces et humaines conceptions de la philosophie. Ils pensoient que pour établir un ordre de choses nouveau, il falloit proscrire ou frapper impitoyablement tout ce qui tenoit à l'ancien. L'autre parti avoit à sa tête des hommes qui avoient puisé dans l'étude des sciences, dans la

pratique des lettres, ces inclinations paisibles, précieuses dans les temps ordinaires, mais peu propres à soutenir ou à maîtriser les orages révolutionnaires : ils auguroient aussi trop favorablement de leur siècle ; ils pensoient que nos malheurs sont moins le résultat de notre dépravation que l'effet de nos erreurs, et que, pour faire aimer le bien aux hommes, il s'agissoit seulement de le leur montrer.

Il existe un intervalle immense entre l'étude des livres et le commerce de la vie. Le philosophe, dans sa retraite, se crée un monde imaginaire, qui ne ressemble pas plus au monde réel que l'élysée ne ressemble au tartare. Ceux dont nous parlons, vouloient le gouvernement républicain, mais ils avoient en horreur les moyens de leurs adversaires ; ils le vouloient avec le moins de calamités possibles ; ils ne croyoient pas qu'il fallût immoler des victimes humaines sur l'autel de la liberté ; ils

avoient donné au peuple la première impulsion, mais ils pensoient qu'il étoit facile de le diriger et de l'arrêter à son gré. Ils ne pensoient pas qu'il est bien plus aisé d'exalter les passions, que d'y mettre un frein, de provoquer les insurrections, que de rétablir le calme, et que l'on ne dit pas à une grande nation, après avoir employé tous les moyens pour l'irriter, comme l'éternel dit aux flots de la mer : vous viendrez jusqu'ici, et vous n'irez pas plus loin. — *Usque huc venies, et non procedes amplius.* — S'ils avoient pu maîtriser les événemens, le passage du despotime à la liberté n'eût été marqué ni par ce triste éclat de la foudre, ni par le spectacle des dévastations. Ils eussent pu, en terminant la carrière révolutionnaire, s'applaudir comme Périclès, en terminant celle de sa vie, de n'avoir fait porter le deuil à personne. Mais ils ne purent ni arrêter l'effusion du sang, ni sauver leurs propres têtes.

Entre ces deux partis se trouvoit une

foule d'êtres sans énergie, sans caractère, toujours prêts à se ranger sous la bannière du parti triomphant. Le sang couloit-il comme l'eau des torrens ? ils gémissoient en secret, mais c'est tout ce qu'ils étoient capables de faire. On eût immolé à leurs yeux leurs fils, leurs pères, leurs frères, ils se seroient tenus cachés de crainte que leurs larmes trahissant leur douleur, n'eussent éveillé les soupçons de la tyrannie. Quelques autres, ambitieux et féroces, ne voyoient dans la révolution que des moyens de fortune ou de célébrité. La réputation a des charmes qui séduisent tous les hommes ; mais beaucoup s'en font une bien fausse idée. Ils veulent à toute force qu'on parle d'eux. Ils veulent acheter la renommée à quelque prix que ce soit. Ne pouvant devenir illustres, ils tâchent de se rendre fameux. Les annales du monde nous transmettent également les noms des destructeurs des empires, et ceux de leurs fondateurs. On se souvient

de Gengiskan comme de Romulus. On y vit aussi des fous qui avoient pris à tâche de violer toutes les règles de la décence, et dont le cynisme extravagant n'eût dû exciter que la pitié, s'il n'eût pas été un masque hypocrite. Mais un nouveau Socrate eût facilement distingué ces Antisthènes au travers des trous de leurs manteaux. Ils eurent cependant des sectateurs. Le mépris de toute convenance, la grossiéreté dans le langage et les manières, devinrent sous leurs auspices les caractères du patriotisme. La politesse, l'urbanité, les égards furent proscrits comme des restes d'esclavage ; dans peu de temps, nous ne l'aurions pas cédé en barbarie aux Caffres ou aux Nègres de Guinée. Au milieu de ces philosophes patriotés, et de ces républicains sanguinaires, de ces petits ambitieux, et de ces cyniques extravagans, s'éleva un homme qui, avec l'ame la plus étroite, les moyens les plus bornés, parvint à exercer le plus

affreux et le plus inconcevable despotisme. Il n'eut ni ces avantages extérieurs qui captivent le vulgaire, ni ces qualités brillantes qui commandent même l'admiration du sage : avec le petit manége de l'hypocrisie, avec ces petits artifices qu'un grand caractère dédaigne, il devint l'idole de cette multitude incapable de discerner la vertu et d'estimer le vrai mérite. Le sentiment de sa médiocrité le rendoit l'ennemi de tout ce qu'il y avoit d'élevé. Le génie, le talent, les connoissances étoient aux yeux de ce nouvel Omar des titres de proscripion ; c'est sous sa domination farouche que nous vîmes périr la plupart de ces hommes qui honoroient leur pays, et que l'étranger nous eût enviés. Le rôle que ce tribun a joué parmi nous, sera pour la France un sujet éternel d'opprobre. Le joug est bien moins honteux quand ceux qui nous l'imposent, ont sur nous une supériorité à laquelle il paroît en quelque sorte impos-

sible de résister. On croyoit qu'il falloit de grandes qualités pour opérer même de grands crimes. Les fléaux des nations se présentent toujours à nos yeux sous des traits imposans. Cependant dans le monde moral comme dans le physique, les qualités malfaisantes ne sont pas toujours l'apanage de la force. Le serpent qui rampe sous l'herbe est plus dangereux que le lion qui déploye une terrible majesté. Nous aurions bien des reproches à faire à la nature, si les talens supérieurs accompagnoient toujours ou même souvent la perversité.

Cet homme, à qui la postérité assignera le rang qu'il doit tenir, mais qu'elle ne placera certainement jamais parmi ceux dont les vices éclatans excitent à-la-fois l'horreur et l'admiration, fit complètement l'épreuve de notre excessive lâcheté. Pendant près de deux années tout céda à ses desirs atroces, et il eût étendu bien plus long-temps son odieuse domination, s'il n'eût mal-

adroitement désigné les victimes avant de les frapper. Il périt : la crainte fit ce que le patriotisme auroit dû faire. Il périt, et il ne reste rien de lui que le souvenir de ses crimes et de l'humiliation dont il a couvert son pays.

Il ne nous reste de Robéspierre aucun trait qu'on puisse citer. Tout décéloit en lui un caractère pusillanime, une ame sombre et défiante, des conceptions barbares et des projets insensés. On n'oubliera point qu'il eut la manie de vouloir créer une religion nouvelle et d'en exercer le ridicule sacerdoce. Cette scène burlesque qu'il nous peint comme le plus beau jour de sa vie, ne lui laissa pas long-temps d'agréables souvenirs. Il prouva en mourant la justesse du mot de Cromwel, on vit plus de monde entourer son échafaud que l'on n'en avoit vu à l'autel où il s'érigea en pontife de l'Être suprême. Ce n'étoit point assez d'avoir abattu ce tyran farouche, il falloit vaincre la fac-

tion qu'il s'étoit attachée ; il falloit contenir cette multitude à laquelle il distribuoit des spectacles et des basses flatteries ; il falloit lui ravir le pouvoir qu'elle avoit exercé sous son tribun. Les moyens qu'on employa ne furent pas, comme l'expérience l'a prouvé, calculés sur les règles d'une bien saine politique. Pour écraser la démagogie, on donna un funeste ascendant aux ennemis de la république. Ceux qui ont défendu la convention dans les journées de prairial, croyoient travailler pour le rétablissement du trône. Ils songeoient à écraser le peuple, en attendant qu'ils pussent écraser la convention elle-même.

On vit bientôt une jeunesse lâche, efféminée, déserter les frontières pour venir opprimer, assassiner les patriotes, les plus anciens amis de la liberté. Ces vils sybarites, à qui le seul nom de république imprimoit la terreur, effaçoient, proscrivoient par tout les signes et les emblêmes de l'indépendance. Aux

chants

chants de la victoire, on substituoit les cris atroces de la vengeance. Par-tout on demandoit des victimes; on vouloit faire un hécatombe de tous les républicains.

Tel étoit du moins le voeu horrible qu'on ne craignoit pas de faire entendre dans les spectacles, dans les places publiques. Dans tout le midi, on commettoit les plus affreux massacres. On sentoit bien qu'après avoir immolé tous les patriotes, le rétablissement du trône devenoit bién facile. Enfin on crut le moment arrivé, et la conspiration du 13 vendémiaire démasqua cette faction qu'on avoit trop ménagée, et dans les mains de laquelle on avoit mis indiscrètement des armes. La convention termina sa carrière par la plus importante des victoires. Elle créa la liberté en ouvrant sa session; elle ne se retira qu'après l'avoir sauvée. Voilà ce qu'elle pourra opposer à ses ennemis et à ses détracteurs. La prévention, l'animosité

pourront aveugler les contemporains; mais la postérité lui rendra justice. On sentira qu'il n'étoit pas possible de faire une révolution qui heurtoit tant de passions, tant de préjugés, sans secousses. Ce n'est point la froide sagesse qui préside au milieu des orages politiques, mais l'enthousiasme, les passions fortes, le fanatisme même. Le philosophe s'afflige en silence des calamités humaines du fond de sa retraite; il indique les moyens d'y remédier: mais les dominateurs, ces hommes avides de titres ou de richesses, ne se dépouillent pas, à la voix du sage, des biens ou des distinctions qu'ils ont usurpés. Ce n'est point assez qu'il y ait des philanthropes qui écrivent; il faut des hommes ardens qui soient capables d'agir. Les intérêts privés prennent souvent, il est vrai, la place de l'intérêt public; mais par-tout où il y aura des hommes, on remarquera dans leurs ouvrages l'empreinte de la foiblesse de leur nature, et nous

ne devons pas espérer que le monde soit jamais gouverné par des intelligences célestes.

Notre révolution a sans doute entraîné de bien grands malheurs; mais le passé n'est plus en notre pouvoir; travaillons pour l'avenir, en mettant nos fautes à profit. L'adversité doit être pour les nations, comme pour les particuliers, une source féconde d'instruction. Nous avons passé par toutes les épreuves; nous avons offert le spectacle de tous les excès, de tous les genres de folie. Mais ces scènes affligeantes ont été compensées par les traits les plus propres à honorer l'espèce humaine.

Aucun peuple ne porta plus loin l'enthousiasme de la liberté, ne donna plus de preuves de courage, de dévouement: nous aurions opéré les plus grandes choses, si l'on avoit su tirer tout le parti possible de notre caractère impétueux, sensible, passionné. Quoique mal dirigés, nous avons résisté à l'Eu-

rope entière ; nous avons terrassé toutes les factions, malgré l'inconstance et la légéreté qu'on nous reprochoit, nous nous sommes montrés fermes et opiniâtres dans la défense de nos droits. Il est temps maintenant de nous arrêter ; de plus longs orages nous feroient perdre le fruit de nos travaux. Il est temps d'offrir à l'Europe le spectacle d'une grande république créée au milieu des tempêtes, qui a déployé dès sa naissance la plus grande vigueur, et qui peut se promettre les plus hautes destinées.

CHAPITRE XX.

Bonnet rouge.

Étendard de perfection jacobinique! ce ridicule ajustement fut adopté par une espèce d'imbécille représentant du peuple, qui le tint constamment sur sa tête. Il essaya de parler un jour à la tribune, sans ôter son bonnet ; le côté

droit se fâcha : il prit son bonnet rouge et le plaça sur le buste de Marat ; ce trait d'esprit lui avoit été soufflé à l'oreille.

Les égorgeurs, qui, après avoir assassiné sous le nom de patriotes en 1793, avoient continué leurs crimes après thermidor sous la bannière du royalisme, avoient voulu en faire la coiffure française ; on vouloit bien du bonnet, signe de la liberté, mais non de sa couleur rouge, emblême du sang. Le bonnet fut hissé dans tous les spectacles ; il couvroit toutes les têtes dans les comités révolutionnaires. Ce fut sous ce bonnet rouge que fut composée l'extravagante constitution de 1793. C'étoit le signal de l'anarchie, c'étoit le casque de Henriot, c'étoit le diadême de Chaumette ; le parti montagnard, sans trop l'admettre, sans trop le rejeter, aimoit à voir que ses bourreaux s'en parassent, comme d'un ornement qui n'annonçoit rien de gai.

Les femmes révolutionnaires, dési-

gnées sous le nom de furies de guillotine, parcoururent tout Paris coiffées de ce bonnet, et présentèrent une adresse pour offrir de monter la garde, de faire le service du canon, pendant que leurs maris iroient combattre les ennemis de la république. Cette extravagance fut applaudie avec enthousiasme par tous les porteurs de bonnets rouges.

Chabot, cet odieux capucin qui arriva un jour à la convention dans le sale costume des sans-culottes, la poitrine débraillée, les jambes nues, en sabots, tenoit honteusement le bonnet rouge à la main. Mais ce fut sous ses auspices que la commune osa demander que la loi martiale fût abrogée, pour faire place à un systême d'assassinat qui devoit moissonner, sans aucune distinction, le pauvre, le riche, tous ceux qui desiroient vivre d'après des principes de justice et de vertu, et réaliser le projet des deux cent cinquante mille têtes coupées du fameux Marat.

On fit de ce bonnet rouge une espèce de drapeau contre les fédéralistes. Le fédéralisme avoit été une fable imaginée pour faire retomber sur la tête des députés détenus la responsabilité de tous les malheurs dont à chaque instant on apportoit les nouvelles à la convention. On vit une multitude de sections et de communes des environs de Paris défiler dans le sein de la convention, tambour battant, et criant : *vivent les sans-culottes ! vive le bonnet rouge !* Ce fut à la suite de ces vociférations que le parti montagnard décréta que tous les députés arrêtés seroient transférés dans une maison nationale. Ils n'en sortirent que pour aller à la mort.

On vit un membre du conseil général révolutionnaire coucher avec le bonnet rouge, et insulter à qui ne le portoit pas ; il se nommoit Jacques Roux, prêtre apostat, qui se chargea de conduire Louis XVI au supplice, à sa place du bourreau, qui se contenta d'attendre

sa victime à l'échafaud. Il étoit encore plus féroce et plus incendiaire que ses collègues, tellement qu'il les effrayoit eux-mêmes. Il déshonora le bonnet rouge; peu-à-peu les plus forcenés rougirent de cet emblême: il ne disparut point entièrement; mais on le mit aux trois couleurs. On le voit encore tel dans plusieurs spectacles.

CHAPITRE XXI.

Le Comité central de l'Évêché.

Si l'on pouvoit douter un instant de la part active que les étrangers ont eue dans nos affaires, en soudoyant plusieurs chefs des jacobins, et en poussant les autres aux crimes, il ne faudroit que jeter les yeux sur le comité central de l'Evêché, qui se trouve formé tout-à-coup comme par enchantement, qui se dit investi des pouvoirs illimités de toutes les sections de Paris, qui déclare

cette ville en insurrection, et arrête que les barrières seront fermées.

La plupart des membres qui composoient ce comité, n'étoient pas français : on y remarquoit ce Gusman espagnol, dont j'ai tiré tant d'aveux lors de ma captivité, et qui s'intéressoit à mon sort, au point qu'il vouloit me sauver en me séparant de mes collègues ; ce que je refusai constamment.

Le suisse Pâche, le belge Dubuisson, le neufchâtellois Marat, l'ex-capucin Chabot, beau-frère de deux autrichiens, voilà ceux qui nommèrent Henriot commandant provisoire de la force armée, et qui donnèrent 40 sols par jour aux sans-culottes qui resteroient sous les armes. Ils peuploient aussi les tribunes de leurs insolens agens. Ils déchaînèrent l'anarchie qui alloit les dévorer ; et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'en frappant ces coups, en dissolvant la réunion conventionnelle, ils vouloient que cette dissolution eût

l'air de venir de la convention elle-même.

Le tocsin étoit dans la main de ce comité. Barrère le flatta de ses vils mensonges; Robespierre le regardoit comme son piédestal, et nous, hommes probes et éclairés, nous avions beau dire à la convention et à la montagne : c'est à vos têtes qu'on en veut ; ne voyez-vous pas le féroce Henriot? il réflète les complots du cabinet britannique; il tient à la main la mèche allumée qui va embraser le canon qui fait face au Palais national. Hérault de Séchelles est un traître, un perfide qui s'entend avec lui. Les jacobins aveuglés par la haine et la férocité de leur caractère, aimèrent mieux le despotisme de Henriot, le chapeau sur la tête, et l'insolence sur le front, que les vertus de Vergniaud, de Gensonné, de Barbaroux, de Brissot; et le servile instrument des cruautés de Robespierre, Couthon, fit de tous les montagnards, les complaisans satellites

d'un Henriot qui crioit que le peuple souverain étoit debout. Ce fut donc la montagne qui approuva la conduite de la commune, et qui, humiliée elle-même par la plus insolente audace, sanctionna la violence de quelques obscurs démagogues, et prépara ce déluge de maux dont la France va être inondée.

Où étoit donc cette vertu républicaine, qui sembloit ne consister qu'à égorger ses collègues républicains, à créer les mots de fédéralisme et de fédéralistes, à les faire répéter par les tricoteuses, sœurs des furies de guillotine, à propager ces expressions magiques et sanguinaires, dont les scélérats, qui s'en servoient, n'étoient pas les dupes; ils auroient poussé sous la hache de la tyrannie décemvirale, jusqu'au dernier député prisonnier? Et qu'on ne dise point que la journée du 9 thermidor a sauvé ces députés républicains. Les soixante-treize députés, qui seuls avoient fait leur devoir et protesté contre l'anar-

chie, languirent encore dans les prisons pendant près de quatre mois. Et les Parisiens, qui haïssoient tout ce qui tenoit à la république, n'osèrent les délivrer ; il fallut que la convention entière, placée sous le joug de la honte et de l'infamie, les rappelât dans son sein, pour ainsi dire, malgré elle.

Ton poignard, ô Tallien ! tu le réservois à ton bourreau ; mais tu n'as pas su t'en armer pour les vrais républicains ; tu as sauvé ta tête, et tu n'en voulois point sauver d'autres. Que t'importoient après cela les députés probes qui gémissoient dans les cachots ?

Après cette indifférence coupable, où le parti républicain fut constamment attaqué ou menacé, qu'on ne s'étonne plus des journées de *prairial*, de *germinal*, de *vendémiaire* ; elles n'auroient point eu lieu, si le parti victorieux, le 10 août, eût obéi à ce que lui commandoient également la justice et l'amour de la république ; mais le

froid et dur égoïsme assimula les représentans hors du glaive, à ces lâches qui, sauvés d'un péril commun, abandonnent leurs proches, parce qu'il leur en coûteroit un léger effort pour terrasser quelques brigands.

Tallien ! tu te levas ainsi qu'un grabataire poltron se lève enfin quand le feu prend à la paillasse de son lit ; tu représentas un comédien dans la *tragédie* qui finit le règne de Robespierre, mais tu n'en fus pas l'auteur ; et la tyrannie décemvirale, les montagnards tentèrent même alors de la renouer. Voilà la vérité.

CHAPITRE XXII.

La Semaine mémorable.

On appelle ainsi ce court espace de temps qui fut marqué par des événemens tels qu'on n'en vit jamais chez aucun peuple ni dans aucun pays. La dé-

tention de onze Gardes-Françaises qui, par le refus patriotique qu'ils avoient fait de tirer sur le peuple, avoient encouru la disgrace de la cour, porta le peuple à s'armer. Les officiers du régiment des Gardes avoient frémi de rage, lorsqu'ils virent ces braves soldats poser les armes. Le peuple reconnoissant força la prison de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et tous les prisonniers furent élargis. On porta le buste du duc d'Orléans; et l'on ne conçoit pas aujourd'hui, ni quel étoit le plan, ni quel étoit le but de ce prince; il faut qu'il n'en ait eu aucun, ou bien on doit le considérer comme le mannequin le plus automate qui ait figuré dans aucune histoire. Après avoir été le jouet du cabinet britannique, il le fut de tous les factieux. On eût dit qu'il falloit le violenter et le porter assis sur le trône, afin qu'il fût dit qu'il y étoit monté malgré lui. Le blasement de son corps influoit sans doute sur son esprit, puisqu'il se

montra tout-à-la-fois si crédule et si insouciant ; il laissoit agir sous son nom une faction dont il n'étoit peut-être pas, et qui, changeant elle-même de principes et de vues, et sur-tout divisée entr'elle, ne manqua point de faire couper la tête à un chef aussi inhabile, qui, par avarice, avoit dépensé des trésors, et avoit regardé le diadême comme une métairie que l'on achète à prix d'argent.

Le dimanche 12 juillet, les courtisans marchoient tête levée dans la galerie de Versailles ; ils sourioient d'alégresse à la seule idée de la prochaine destruction de la capitale ; le dimanche suivant ils étoient humiliés, se parloient bas. Le roi avoit pris la cocarde nationale, étoit venu à Paris, avoit passé sous la voûte d'acier, c'est-à-dire, sous trente mille piques ou épées croisées dans une longueur de huit cents pas. Les courtisans étoient ébahis de ous ces événemens rapides, et si l'on

eût gardé le roi à Paris, démoli et rasé le château de Versailles, ainsi que je l'avois proposé, jamais un espoir coupable ne seroit rentré dans tant de cœurs effrayés, qui se remirent peu à peu de leur épouvante, et qui regardèrent la révolution comme un torrent qui avoit déjà cessé de couler.

Le château de Versailles resté debout, donna de l'audace à tous les esclaves de cour et alimenta leur perfidie; et comme les peuples tiennent sur-tout aux signes, et aux signes apparens, si le domicile des rois eût été détruit, ainsi que l'ordonnoit la prévoyante politique, le monarque et sa cour se seroient dit: Que l'acte insurrectionnel étoit sérieux et décisif, et ils auroient pris leur parti, et tout le sang qui a coulé seroit resté dans les veines des généreux Français.

Ma voix fut rejetée, parce qu'on dit que je ne faisois cette motion que pour accomplir une sorte de prophétie que j'avois faite sur le château de Versail-

les, lorsque je peignis dans un rêve l'ombre de Louis XIV arrosant des pleurs du repentir une dernière colonne à moitié brisée de son orgueilleux et coûteux monument.

J'oserai dire que la vue de ce palais a nourri constamment l'espoir des puissances coalisées, en apprenant qu'il étoit soigneusement entretenu et presque dans son ancienne splendeur. Les princes étoient parvenus à faire croire à la multitude, que le roi n'étoit qu'absent et à la chasse.

Il auroit fallu frapper l'esprit des peuples par cette grande destruction, disperser au loin les matériaux de ce superbe palais, en bâtir une petite ville; et de même que l'oiseau de proie, qui après avoir perdu son nid, ne trouve plus rien à empoigner dans ses serres redoutables, la cour du tyran auroit dit : Nous sommes tout-à-fait vaincus. Versailles n'est plus !

La religion elle-même, qui n'a plus

de temple, erre vagabonde et désolée : qu'eût-ce été de la royauté, lorsqu'arrachée de sa base, isolée, circonscrite, elle eût été forcée de prendre racine sur un pavé qui n'étoit plus de marbre et sous des voûtes qui n'annonçoient plus ni éclat ni magnificence?

Le château de Versailles étoit le vêtement d'un grand roi, d'un roi superbe et puissant; il ne devoit plus y avoir de roi puissant et superbe ; il falloit donc, dans ces circonstances uniques, écouter la voix du rêveur pénétré du profond sentiment du danger réel qu'il y avoit à laisser subsister un château, centre de toutes les opérations politiques, et dont le nom réveilloit de près, comme de loin, des idées entièrement discordantes avec un ordre de choses si nouveau, et qui devenoient nécessairement impérieuses ou nulles.

Ce fut la fougue impétueuse du peuple qui détermina tous ces grands mouvemens ; parmi les blessés on compta

beaucoup de septuagénaires et des enfans de douze ans. En deux jours de tems la ville avoit pris tout l'appareil d'une immense ville de guerre. On ne faisoit que toucher aux murailles, et elles tomboient. De gros canons furent enlevés aux Invalides comme par enchantement, et sans l'avoir appris, chacun savoit faire l'exercice et manier les armes.

CHAPITRE XXIII.

Garde nationale.

Cette création fut un prodige, ce qui prouve que les hommes font toujours plus par leur volonté que par leur intelligence, et que dans les grandes révolutions, ce n'est pas l'esprit qui vaut, c'est le caractère.

Tous les rois de France l'un après l'autre auroient entrepris l'étonnante création de cette garde nationale, que

non-seulement ils auroient échoué dans leur projet, mais qu'ils y auroient tous péri.

On vit l'élan d'un grand peuple, qui désormais ne vouloit plus être gouverné par un pouvoir arbitraire. L'ancien régime fut aboli dès ce jour-là, et il parut manifeste à tout homme fait pour réfléchir que la royauté ne pouvoit plus s'amalgamer avec une douzaine de capitales subitement enflammées du feu sacré de la liberté, et prêtes à répandre leur sang pour repousser et écraser à jamais l'insupportable oppression qui les avoit fait gémir tant de siècles.

Ce courage préludoit aux victoires qui, en Allemagne, et sur-tout en Italie ont décidé que la grande nation étoit faite pour se gouverner elle-même. Supposez Henri IV, Louis XIV et Charlemagne : l'explosion une fois faite, il n'appartenoit plus à leur valeur ou à leur génie d'en arrêter la force et la majesté.

L'autorité royale avoit été véritablement avilie par l'histoire du collier. Mais ici le monarque fut vaincu, comme si l'on eût arrêté Charles IX prêt à faire feu sur ses sujets. Tout Parisien vit l'arquebuse bandée à Versailles. Le cri général (il faut l'avoir entendu) demandoit le renversement du trône ; il étoit impossible au plus poltron de ne pas satisfaire à ce cri terrible ; tout marcha jusqu'au poëte, et il s'agissoit en ce jour de renoncer au roi, ainsi que dans les révolutions religieuses une partie de l'Europe renonça au pape.

Si ce fut avec l'établissement des armées permanentes que commença la servitude, on sentit qu'il falloit recréer les milices bourgeoises pour que les princes ne vinssent plus à triompher par la force. Mais ce qui est inconcevable, c'est que la garde nationale fut l'ouvrage d'un clin-d'œil ; il n'y eut ni plan, ni projet, ni détermination. On cria : Tout Parisien est soldat, et la

France répéta : Tout Français prendra les armes.

L'ennemi de la liberté corrompit bientôt cette institution avec des uniformes, des bonnets et des épaulettes ; on établit, comme dans les régimens, de ces distinctions toujours chères à ces stipendiés qui volent sous le commandement d'un seul pour se battre contre la patrie. On voulut séparer la garde nationale de la nation même, et le projet de la Fayette sembloit être de la soumettre immédiatement à un commandant dévoué tacitement au roi. Mais tout roi est l'éternel ennemi de la liberté du peuple, et la garde nationale n'étoit armée que pour la défense de la souveraineté nationale.

Ces ornemens extérieurs inspirèrent beaucoup de fierté et donnèrent de la morgue à quelques sots individus ; mais ils lièrent le bourgeois riche à la classe des pauvres, et l'orgueil le plus ridicule

servit à son insu, l'esprit d'un peuple libre.

Le lion est terrible et poltron tout à la fois : s'il manque sa proie en s'élançant, il s'éloigne honteux, il n'attaque jamais en face : il ressemble au despote. Louis XVI fut comme le lion.

CHAPITRE XXIV.

Sécurité.

TANDIS que les Prussiens étoient en Champagne, et lorsque Dumouriez ne se promettoit pas moins de pénétrer jusqu'à Paris, et que son dessein étoit de disperser la convention ; qui ne croiroit pas que l'alarme la plus profonde fût alors dans tous les esprits ? Point du tout ; les spectacles, les restaurateurs également pleins, n'offroient que des nouvellistes tranquilles. Toutes les menaces orgueilleuses des ennemis, nous ne les entendions pas ; leurs espérances

meurtrières, nous étions loin d'en avoir la moindre idée.

La capitale, soit par sa masse, soit par un sentiment de sa force, s'est toujours crue inattaquable, à l'abri de tous les revers des combats, et faite pour en imposer à ses ennemis. On rioit, pour ainsi dire, du plan de défense comme absolument inutile, vu qu'on n'oseroit jamais attaquer la grande ville.

Ce stoïcisme fut un des plus grands remparts de la liberté. Etoit-il l'effet de l'ignorance, ou d'avoir perdu dans un calme de plus de cent cinquante années toute image de guerre?

Jamais le peuple ne fut profondément intimidé, ni par le repas des Gardes-du-corps où l'on peignoit Antoinette sous le nom de tigresse d'Allemagne, tenant le Dauphin dans ses bras, et provoquant les plus sanglantes hostilités, ni par la fuite du roi qui sembloit dissoudre tout gouvernement, ni par la prise de Verdun, ni par les manifestes

manifestes de tous les rois de l'Europe. Il fut impossible de faire entrer chez lui la terreur de l'ennemi; et il ne l'auroit pas connue sans la tyrannie décemvirale, qui fit plus de mal à la liberté et à la patrie, que toutes les armées de Pitt et de Cobourg.

Ces deux noms, à force d'être répétés, on les tournoit en ridicule; il faut avoir été témoin de cette impassibilité pour le croire. Tandis que dans l'Europe entière on disoit : « C'en est » fait de Paris ! fût-ce le dernier des » Bourbons, on en remettra un sur le » trône », le peuple qui avoit enlevé le canon des Invalides et quarante mille fusils en trois heures de temps, ne conçut point, n'imagina point la possibilité d'un danger. Il se mit à adorer Marat, à exalter Robespierre, à croire à Chaumette; et les Dumouriez, les Custine, les Miranda, les Dampierre, les Beurnonville, les Kellermann, qu'ils fussent traîtres ou fidèles à la cause

publique, ne lui inspirèrent aucune crainte, aucune inquiétude; il vit de sang-froid l'érection d'un tribunal révolutionnaire, et fort de l'appel au peuple de trois cent mille hommes nécessaires pour compléter les armées de la république, il continua paisiblement d'aller à l'opéra. Le rideau se leva exactement à la même heure, soit qu'on coupât soixante têtes, soit qu'on n'en coupât que trente.

CHAPITRE XXV.

Commune de Paris.

Il est difficile d'expliquer comment s'est formée l'épouvantable autorité de la commune de Paris; la Gironde l'avoit dénoncée, l'avoit attaquée; un troupeau de femmes, formant une société particulière, qui s'étoit intitulée société fraternelle, parcouroit les rues avec un drapeau à leur tête, en invitant le peu-

ple à se porter avec elles à la prison de l'Abbaye, pour en tirer *leur bon magistrat.* Lorsque Hébert fut arrêté, ce fût une puissance qui s'éleva tout-à-coup. Les jacobins en firent une convention nationale, et on eut beau prouver un attentat aussi lâche et aussi épouvantable, les sicaires siégeant à l'hôtel-de-ville, ayant pour eux les coryphées du parti opposé à la Gironde, dirent aux Parisiens : « Egorgez, amis, égor-» gez, emprisonnez; car Collot d'Her-» bois veut que le canon d'alarme soit » tiré, que la statue de la liberté soit » voilée ». On vit les Parisiens soutenir cette infernale assemblée, cette caverne d'anarchistes et de voleurs, se faire défenseurs de tous ceux qui ne vouloient point rendre compte de toutes les richesses enfouies chez eux au 2 septembre; et il falloit, pour parvenir à la dissolution totale de la représentation nationale, anéantir la Gironde.

L'esprit de Paris fut alors de rendre

la commune indépendante de toute autre espèce de pouvoir, d'en faire le centre de sa domination et la souveraine de la république. Ce fut ce malheureux esprit qui aveugla les Parisiens. La tourbe de la populace prit le dessus, et fut soulevée : Chaumette en devint le roi ; et ce petit homme qui avoit été *mousse*, et ensuite *homme de lettres*, qui m'écrivit trois lettres pour obtenir une place de précepteur, rejeté comme un pourceau monacal, rivalisa Robespierre, et l'auroit culbuté sans une mesure violente qu'il osa prendre, et qui le perdit lui-même. L'espagnol Gusman étoit son ministre, et il m'a avoué, confessé dans les prisons de la Force et devant témoins, que l'insurrection du 31 mai et des jours suivans, avoit été dirigée par la commune contre la représentation nationale toute entière, et qu'on auroit fait disparoître également les chefs des jacobins, Robespierre, Marat, et les girondins. La

commune avoit l'intention d'usurper tous les pouvoirs.

CHAPITRE XXVI.

Sections.

L'HISTOIRE aura peine à décrire les imprécations insolentes d'une foule d'énergumènes qui, dans les sections, appeloient à grands cris le désordre et l'extermination : elles formèrent le conseil de la commune, où tout ce que l'extravagance et la dépravation humaine pouvoient imaginer de plus vil et de plus atroce, se débitoit chaque jour contre ceux des citoyens de Paris qui avoient quelques moyens d'exister : on s'y battoit à coups de chaises, mais on n'en vint jamais aux mains tout de bon. Ces misérables, après quelques débats entr'eux, se réunissoient pour faire triompher la commune de la convention ; tous leurs conciliabules ten-

doient à perpétuer les atrocités révolutionnaires. Il sortoit de ces conciliabules des pétitions tout à-la-fois si ridicules et si séditieuses, qu'Isnard, président de la convention, comme fatigué et harassé des clameurs de ces sections, déclara au nom de la France, que si jamais on portoit atteinte à l'inviolabilité de la convention au milieu des citoyens de Paris, on viendroit un jour sur les rives de la Seine chercher la place où cette ville auroit existé. On ne sauroit imaginer le cri que poussèrent tous les conspirateurs à cette déclaration énergique. On ne répétoit plus dans Paris que ces mots : *La convention veut détruire la capitale*. Les jacobins firent semblant de partager les fureurs des sectionnaires ; Hébert devint un patriote par excellence, un bon magistrat ; l'auréole de Marat devint plus brillante. On cassa la commission des douze, et ce fut-là le signal de l'anarchie complète. Le ministre de l'inté-

rieur, Garat, se rangeant par crainte du côté des scélérats, affirmoit que tout étoit tranquille, qu'il n'existoit point de conspiration; et tous les poignards étoient aiguisés! Un des chefs, Hébert, avoit été mis en liberté; ce fut un véritable triomphe pour cette assemblée de séditieux, et le présage certain de la mort ou de la proscription de ses ennemis. A son arrivée, le bas peuple le couvrit de couronnes et de palmes civiques qu'il alla déposer modestement sur les bustes de Jean-Jacques Rousseau et de Brutus : ils se trouvoient réunis dans le temple de la plus impure démagogie. Ce fut pour avoir fait arrêter trois ou quatre séditieux chargés de crimes, que la commission des douze a été couverte d'opprobre, que la plupart de ses membres ont été traînés à l'échafaud, et que les autres n'ont échappé à la mort qu'en se cachant dans des cavernes, dans des bois, ou en se sauvant dans une terre étrangère.

La révolution du 31 mai se fit pour venger une horde d'assassins.

Parmi les audacieux commissaires des sections, on trouve constamment trois ou quatre étrangers, et autant d'escrocs, toujours prêts à faire déclarer la ville de Paris en insurrection contre la tyrannie. Les commissaires, jusqu'au 13 vendémiaire, déclarent: Que le peuple est fatigué de la servitude dans laquelle on le retient; qu'ils sont chargés de manifester sa volonté souveraine.

Qu'on se peigne à ces différentes époques les citoyens effrayés, lorsqu'ils entendent battre la générale et sonner le tocsin, se lever, sortir de chez eux pour savoir ce que signifie tout ce bruit, ne rien apprendre, marcher tout armés dans divers quartiers, entourer quelquefois la convention de trente à quarante mille hommes, ignorant la plupart pourquoi on les avoit rassemblés.

On a vu toute la ville de Paris sous les armes, sans savoir pour quel motif;

on voyoit des écharpes municipales parcourant les fauxbourgs, et les invitant à marcher au nom du peuple souverain. Un Henriot faisoit rouler les canons de tous les points et sur tous les points; les canons rouloient, rentroient, sortoient le lendemain, lorsque le parti montagnard hurlant et vociférant avoit fait décréter que les sections de Paris avoient bien mérité de la patrie.

C'étoit bien une misérable comédie que le jeu d'une telle journée, mais elle devoit se métamorphoser pour toute la France en une source intarissable des plus horribles calamités.

Tous les habitans d'une ville aussi immense que Paris, appelés aux armes, donnèrent à la commune l'audace d'envahir toute l'autorité, après en avoir fait l'essai : elle devint, au grand étonnement de tous, une puissance formidable; les montagnards se firent alors du conseil de la commune, comme ils s'étoient faits jacobins. Ils n'entroient à

la convention que pour la trahir et la dissoudre, et, ce qui étoit pis encore, pour la diffamer. Car ils avoient contraint la convention à faire elle-même l'éloge de la journée du 31 mai, de sorte que les départemens, sans cesse trompés, étoient dans l'ignorance la plus absolue sur ce qui se passoit à Paris.

La commune de Paris, qui l'eût imaginé? c'est elle qui faisoit des loix, et qui les exécutoit.

J'ai vu six fois l'enceinte de la convention investie par la force armée; j'ai vu les volontaires destinés pour la Vendée, qu'on avoit fait revenir sur leurs pas tout exprès pour cette expédition, tourner leurs armes contre les représentans du peuple; et les citoyens de Paris venus pour les défendre, placés sur les derrières, ignorant absolument ce qui se passoit dans l'intérieur de la salle, ou dans ses alentours, sur le point d'être massacrés eux-mêmes s'ils n'égorgeoient pas. . . . .

Depuis la nuit du 9 au 10 mars 1793, jusqu'au 13 vendémiaire, on disoit sans détour que pour remettre l'ordre, il falloit couper un certain nombre de têtes de députés, et les porter en triomphe dans les rues. Pour préliminaire à ces assassinats, les séditieux vomissoient les calomnies les plus atroces contre la représentation nationale; les fauxbourgs de leur côté vomissoient des armées, et ce qu'il y avoit de pénible pour les esprits, c'est qu'on ignoroit réellement quelles étoient les dispositions et les sentimens de ces hordes subitement armées, et silencieusement menaçantes.

CHAPITRE XXVII.

District des Cordeliers.

Ce fut au district des cordeliers que Danton, chargé d'un décret de prise-de-corps et de dettes, sema, fit germer et lever tous les crimes révolutionnaires.

Son digne collègue, Marat, avoit une ou deux sentences de prise-de-corps, lancées par le Châtelet. Le premier acte de démagogie, qui ouvrit la porte à tant d'autres, fut celui que Danton dirigea, en faisant armer tout le district pour défendre la personne de Marat. Sans la prudence de Lafayette, qui ne voulut pas forcer l'événement, la guerre civile étoit déclarée. A compter de ce jour, les anarchistes eurent le dessus; et ce fut ce même homme qui fut ministre de la justice. Il eut des partisans, et l'on s'attacha à lui, parce qu'il étoit, disoit-on, moins sanguinaire que Robespierre : voilà tout son éloge. La nature l'avoit fait pour haranguer la populace, tonner dans un carrefour sur une borne; car il avoit l'éloquence des porte-faix, et la logique des brigands. Ce solliciteur de procès, ce tripoteur d'affaires fut député de Paris. Le 31 mai il se promenoit rayonnant de joie autour de la convention; je le rencontrai, et

je lui dis : vous perdez la république et la France ; il m'appela ironiquement l'enragé. Je lui dis : je connois assez l'histoire pour ne point ignorer que vous ne savez ce que vous faites. J'en dis presqu'autant au ministre Garat, qui suivoit par foiblesse ou par crainte un parti désorganisateur, tandis qu'il faisoit la guerre au parti de la Gironde où il y avoit des vertus, des talens et de l'éloquence, mais pas assez de ce caractère et de cette énergie nécessaires contre des audacieux toujours prêts aux crimes.

Lorsque l'on songe que les jacobins forcenés, ne se jugeant pas encore assez parfaits, alloient se former au district des cordeliers, que Chaumette, Hébert, Chabot, Bazire, Fabre-d'Eglantines y furent les valets de Danton, comme Couthon et Saint-Just l'étoient de Robespierre, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'insolence de quelques hommes, ou de la stupeur des autres.

Pendant ce long règne du crime et de la sottise, Paris dormoit, et s'étoit laissé tomber dans le plus sale jacobinisme. Et qui le croiroit? le district des cordeliers l'emportoit encore en stupidité féroce; les Carrier, les Lebon, les Collot-d'Herbois dépassoient encore la ligne d'ignorance et de cruauté des jacobins démagogues. Hérault de Séchelles, qui présidoit la convention le jour où elle fut assiégée par la commune et son peuple secondés des têtes révolutionnairement exagérées, s'entendoit avec Henriot au point qu'il promena ses collègues autour du jardin des Tuileries, comme pour prêter un plus large flanc aux destructeurs de la saine partie de la convention; et lorsqu'elle fut sauvée par un de ces miracles qui se sont renouvelés depuis, il la ramena dans le lieu de ses séances, en consacrant cette légende chérie de la montagne : « La force de la raison et la force » du peuple, c'est la même chose ». Le

district des cordeliers fit décréter la constitution de 1793, ce code anarchique si cher à tous les complices de Danton. Ainsi les cordeliers, encore plus anarchistes que les jacobins, ne vouloient pas qu'il y eût un terme à la commotion révolutionnaire, et vouloient la communiquer à la génération suivante comme à la génération actuelle.

CHAPITRE XXVIII.

La main de bronze.

Cette main étendue comme celle d'un empereur romain, et qui figuroit dans une place publique, la main de la statue de Louis XV, où est-elle aujourd'hui? O bizarrerie de la destinée, ou décret de la justice éternelle! c'est le prisonnier Latude, détenu pendant trente-cinq ans dans les prisons d'état, qui se trouve possesseur de cette main de bronze, dont l'original avoit signé l'ordre de sa longue captivité.

On n'a rien vu de plus étonnant que la fameuse échelle qui avoit favorisé son évasion des prisons de la Bastille. Travailler seul une échelle de plus de trois cents pieds, la lancer de deux cents pieds de haut à travers des murailles qui ont quinze pieds d'épaisseur, se sauver, être repris, être délivré par miracle le 16 juillet !..... Si chaque homme n'a pas son destin, comment expliquer la patience, le courage, le bonheur de Henri Masère de Latude ?

Le pied de cette même statue équestre est déposé au Muséum des monumens français ; voilà ce qui reste de trois dynasties.

Etrangers, vous viendrez visiter cette main et ce pied d'une proportion colossale : le républicain sera là pour examiner les traits de votre visage : passez vîte, s'il n'exprime point la satisfaction, et retournez chez vous baiser des pieds et des mains de chair. Le jour que l'on mit bas toutes ces statues des

rois, je vis la multitude dans un singulier étonnement; c'étoit de voir que ces bronzes n'étoient pas massifs, et que les flancs du cheval de bronze n'avoient guère que l'épaisseur d'un éçu de trois livres; elle ne revenoit pas de sa surprise, et comme elle comptoit sur une émission presqu'infinie de pièces de six liards, elle éprouvoit une sorte de chagrin d'être détrompée; et elle disoit : Quoi ! cela étoit si creux ? Oui, tout étoit creux, *puissance et statue.*



CHAPITRE XXIX.

Funérailles de Michel Lepelletier.

Il avoit voté, d'après sa conscience, la mort du roi; un ancien garde-du-corps cherchoit le duc d'Orléans, dans le dessein de le poignarder, et de le faire servir de compagnon à la grande victime; ne le trouvant pas, il entra

chez un restaurateur, et ayant appris qu'il y avoit là un représentant du peuple qui avoit aussi voté la mort du roi, il paya pour le duc d'Orléans. Le garde-du-corps tira de dessous son manteau un large coutelas dont il lui perça le côté; après ce coup il s'évada. On saura peut-être un jour ce qui prépara et détermina cet étrange assassinat. On fit tenir à l'homme expirant des paroles qui ne furent jamais prononcées.

On ordonna une pompe funèbre en l'honneur de Michel Lepelletier; cette cérémonie avoit un caractère excessivement remarquable; on plaça le cadavre sur la base ruinée de la statue équestre de Louis XIV au milieu de la place Vendôme. Là fut prononcée son oraison funèbre par une voix qui se faisoit entendre sur tous les toits. Il faisoit très-froid. Le corps de Lepelletier, nu, livide et sanglant, montrant la large blessure qui lui avoit été faite, fut porté sur une espèce de lit de parade et pro-

mené lentement dans un très-long trajet, accompagné de la convention ainsi que de la société des jacobins. Celle-ci avoit sa bannière, et tout à côté on en voyoit une autre de son invention ; elle avoit pour flamme la chemise, la veste, et sur-tout la culotte de Lepelletier encore toute dégoûtante de sang. Chacun put voir le mort qui, juge de Louis XVI, l'avoit précédé dans la tombe.

C'étoit un spectacle à produire des impressions profondes ; elles le furent aussi. Le hideux de la cérémonie disparut devant les terribles images qu'elle offroit. Le frère de l'assassiné conduisoit la marche ; plusieurs montagnards s'identifiant à celui que l'on menoit au Panthéon disoient : Voilà donc notre sort, voilà ce qu'on gagne à fonder une république. On parloit d'une malheureuse orpheline, qui héritoit d'une fortune de quatre à cinq cent mille livres de rentes. Les éloges funèbres furent prodigués à Michel Lepelletier.

Toutes les femmes eurent des rêves effroyables à la suite de cette cérémonie, et jamais mort ne fut salué de tant de regards, ni accompagné de tant de réflexions.

La fille de Michel Lepelletier devint la fille adoptive de la nation ; et c'est par elle qu'une loi de la république romaine se trouve dans le code de la république française.

Sous prétexte de trouver le garde-du-corps Pâris, on fit, quelques jours après, cerner le palais royal par dix mille hommes. Personne de ceux qui s'y trouvoient ne put en sortir, sans avoir été passé en revue par la garde, et avoir montré une carte dite de sûreté à un officier de police. Cette persécution, d'une espèce inconnue ayant parfaitement réussi, elle fut dans la suite répétée si souvent, que le Parisien ne la regarda plus que comme un jeu.

On regarde aujourd'hui comme un conte, tout ce qui a été dit sur l'arres-

tation et sur la mort prétendue de l'assassin de Lepelletier.

CHAPITRE XXX.

Dôme du Panthéon.

Au seul nom des pyramides d'Egypte, du temple de Minerve à Athènes, du Colisée de l'amphithéâtre à Rome, de la maison carrée à Nîmes, de ces aqueducs magnifiques et tombant en ruine, de ces routes superbes aujourd'hui délabrées, l'attention se réveille, l'imagination se reporte au temps qui les a vu construire, et les édifices modernes ne semblent être plus rien. Les monumens antiques dont les colonnes brisées sont éparses çà et là, pourquoi sont-ils plus beaux à l'œil de l'imagination que lorsqu'ils subsistoient dans toute leur intégrité? pourquoi les ruines qui les entourent, semblent-elles leur imprimer un caractère

de majesté plus frappant? C'est ainsi, sans doute, et j'en demande pardon à l'architecture et à l'ombre de Soufflot, c'est ainsi que le dôme du Panthéon écroulé et renversé sera bien plus pittoresque que le Panthéon tel qu'il est. L'amateur frémira de mes paroles et criera au vandalisme. Le philosophe les entendra et les appréciera.

Mais après tout, ces pyramides, ces temples antiques, ce S. Pierre de Rome, ce S. Paul de Londres, que sont-ils, sinon des monumens de l'impuissance humaine? Que sont les dômes les plus apparens, les voûtes les plus élevées aux yeux de l'observateur qui a passé sous les rochers ceintrés des Alpes, qui a contemplé dans un étonnement respectueux ces rocs, tantôt majestueusement entassés, tantôt apposés irrégulièrement par la main de la nature? Et qu'est-ce que l'intérieur de ces basiliques si vantées, auprès de ces cavernes imposantes que les fleuves ont creusées

dans les flancs des montagnes, et dont, malgré mon ardente curiosité, ils m'ont interdit l'entrée par un sentiment d'effroi.

Pauvre petit Panthéon auprès du mont Saint-Gothard ! Depuis que l'on parle de ton état de dépérissement, j'ai voulu te rendre visite. Je me suis jeté dans les escaliers de l'édifice, à travers les échelles, la poussière des plâtres, les marteaux, les longues scies et les échafauds mouvans et suspendus à des cordes blanchies. La voix de l'ouvrier faisoit écho ; le moindre son se répercutoit, le moindre mouvement que j'entendois autour de moi, et qui se multiplioit à l'infini, sembloit m'annoncer la chute prochaine du dôme, et pour le coup je me figurois enterré dans le Panthéon sans plaidoyer et sans conteste. La prédiction de Patte seroit donc accomplie, et les architectes grecs, égyptiens, romains se moqueroient donc de l'architecte français. Reprenant aussi-

tôt l'attitude et le courage d'un observateur, je montois, je descendois, j'examinois, et cette masse énorme pesant sur de frêles points d'appui qui menacent ruine, me rappeloit que le dôme de Saint-Pierre de Rome étoit relié comme une cuve, et je souriois de l'art hasardeusement audacieux qui élève des coupoles avec tant de peines, avec une dépense effrayante et toujours en pure perte pour l'humanité. Je comparois ces deux monumens, dont l'un déjà ancien est encore solide, et l'autre qui n'est pas encore achevé est menacé d'une chute prochaine, et je me disois : Celui qui depuis un demi-siècle voit travailler au Panthéon encore imparfait, après avoir consumé les jours de tant d'hommes sans pouvoir en loger aucun, voit un château de cartes que de grands enfans construisent, que bientôt un souffle abattra, et qui sera plus beau que jamais, par cela seul qu'il sera tombé.

O foiblesse de l'homme ! Il se complaît dans des travaux magnifiques et infructueux ! il bâtit pour des ruines.

De même que plusieurs médecins assis au chevet du lit d'un malade, disent : C'est le foie, c'est la rate, c'est l'estomac, c'est le poumon qui est attaqué ; ainsi les architectes disoient : Le mal est ici.... non, il est là.... les jambes sont bonnes, mais les vertèbres sont cariées. Chacun exposoit son projet comme la cure infaillible sans laquelle l'ébranlement du dôme devenoit général, la chute certaine, et par contre-coup celle de tout le reste du monument.

En sortant de l'édifice, j'éprouvai le plaisir qu'éprouvent les matelots et les guerriers à la suite des tempêtes ou des combats, celui de me sentir vivant. Et pourquoi étois-je allé visiter cet édifice ? pourquoi ? parce que l'on m'avoit dit qu'il y avoit du péril. Singulier mouvement de l'imagination humaine ! La vie des matelots est plus vivante que la

nôtre, et voilà ce qui fait le bon marin. Une vie uniforme est une vie malheureuse. Balotté par toutes les tempêtes révolutionnaires, long-temps sous le fer des bourreaux, ma vie étoit pleine et laborieuse; je sentois mieux le prix de l'existence. Après ces longues époques, après ces scènes tumultueuses, après être sorti du vaisseau qui porté sur des flots orageux, menaçoit chaque jour de se briser contre les écueils dont il étoit environné; je crains de m'ennuyer, si je ne vais quelquefois chercher des dangers sous le dôme chancelant du Panthéon.

CHAPITRE XXXI.

Le Roi de Macoco.

Le Paris de Robespierre n'étoit plus celui de Louis XIV, de Louis XV, ni même de Louis XVI.

Au palais du nègre roi de Macoco,

on tue journellement deux cents hommes, mais c'est pour la bouche du souverain; chez nous, peuple policé, on les tuoit pour une opinion. L'archevêque étoit tombé du haut de sa cathédrale, le noble du haut de son donjon, le roi du haut de son trône, l'académicien de son fauteuil; mais Laharpe, qui n'avoit pas dû se faire grand mal, cria cent fois plus haut que les autres; mais il ne fit tout ce tapage qu'après la chute de la tyrannie décemvirale. A entendre ses longues et hurlantes lamentations, on eût dit que lui seul avoit été en prison.

Un prisonnier, qui le valoit bien, disoit: Je ne me plaindrai point, je vivrai: il me convient de vivre, afin de laisser à mon innocence le temps de se dévoiler; mais j'aurai eu le courage de vivre, quoique flétri, parce que mon honneur ne dépendoit pas du vain caprice des tyrans, parce que j'aurai fait servir mes malheurs à étudier le cœur

des hommes qui les auroient causés; et que, tranquille avec ma vertu, j'aurai opposé ma conscience aux clameurs d'une multitude trompée.

CHAPITRE XXXII.

L'Insurrection.

LA MARQUISE, *sonnant.*

Drelin.... drelin....

MARTON.

Madame appelle?

LA MARQUISE.

Allons, Marton! je me lève.

MARTON.

Oui, j'y vais.

LA MARQUISE.

Mon enfant, que dit-on?

MARTON.

Madame, on nous annonce une insurrection pour ce matin....

LA MARQUISE.

Quel conte! On dit qu'elle est tombée.

MARTON.

On parle de carnage, de destruction et de viol, chose encore pire....

LA MARQUISE.

Encore pire, Marton : cela vous plaît à dire ; car enfin, s'il falloit....

MARTON.

Hélas ! j'entends par-tout que les méchans massacreront les femmes ; et celles, m'a-t-on dit, qui seront de leur goût, jouets infortunés de leurs desirs infâmes....

LA MARQUISE, *très-vivement.*

Je frémis !... vîte, habillez-moi donc.... Puisqu'on vous outrage, on vous tue.... Allons, Marton, mon rouge.... ô ciel ! jaune, abattue.... je suis affreuse...., ils me tueront !...

CHAPITRE XXXIII.

Religieuses décloîtrées.

Une jeune et jolie religieuse, sortant de son couvent en vertu du décret de l'assemblée nationale, et montant dans un fiacre, disoit en elle-même : « S'il ne » nous est pas ordonné de nous réunir à » d'autres maisons religieuses, comme » aux moines nos frères, du moins cela » ne nous est-il pas défendu.... Allons, » cocher, aux Carmes de la place Mau- » bert ».

Point de rentrée pour les Soeurs professes qui sont sorties, et que le repentir ou le besoin ramèneroit dans le bercail ; tel est le suprême et irrévocable décret signé par les sempiternelles, et plus bas par les Sœurs converses.

Combien ce jugement vient de coûter de larmes à la jeune mère Sainte-Agathe, qui malheureusement a été plus pressée

de jouir de sa liberté que de sa pension ! Sans fortune, sans amis, sans autres parens qu'une très-pieuse tante, qui lui avoit promis de la recevoir, et qui l'a méconnue, que devenir ?.... ce que beaucoup d'autres deviennent en pareil cas ?... Non, on a su l'en garantir, et la voilà qui, en tout bien et tout honneur, passe du cloître dans un de nos corps-de-garde.... Ne vous alarmez point; il n'est question que d'un district qui se fait un devoir de la recueillir, et dans lequel, malgré l'anathême de sa douce congrégation, elle est respectueusement logée, nourrie et habillée.... On prétend même que nos grenadiers s'abstiennent de jurer devant elle.

Lorsqu'on commençoit à parler du décret qui devoit décloîtrer les moines et les moinesses, six religieuses de l'*Ave Maria* furent condamnées à manger leur riz avec un cure-oreille, pour avoir jasé un peu librement sur la possibilité

de la suppression des ordres monastiques.

CHAPITRE XXXIV.

Journées du 12 Juin et du 10 Août 1792.

LORSQUE l'artificieux Lafayette favorisa la fuite de Louis XVI, et l'exposa à son retour à Paris aux lazis du peuple indigné, c'est qu'il avoit fondé d'avance sur ce hardi stratagême, le projet d'une république. Les événemens qui suivirent cette fuite honteuse, confirment cette assertion. Depuis lors, en effet, la faction d'Orléans demanda à grands cris la déchéance du roi; et donnant un plein essor à la licence de la presse, le monarque des Français ne fut plus désigné que sous la figure d'un stupide cochon.

Le peuple, entraîné par les discours et les écrits séditieux que payoient les

conducteurs de cette même faction, honteux d'obéir à un chef avili, plongé dans la boue, ne le regarda plus que comme une pièce mécanique inutile à l'action du gouvernement, sur-tout puisqu'il existoit une assemblée nationale.

Ce fut dans ces circonstances que parut la première constitution. Le roi prisonnier, à qui elle restituoit une partie de sa primitive autorité, l'accepta. Mais se défiant encore de sa force sous ce puissant bouclier, il ne s'entoura plus que de nobles conspirateurs, que de prêtres fanatiques, qui formèrent cet opiniâtre parti d'opposition, dont le but étoit de paralyser la volonté nationale, et de laisser mourir les loix nouvelles sur le papier.

Cette résistance insolente, ce mépris soutenu des droits d'un peuple enthousiasmé de la liberté, la France cernée de tous côtés de troupes étrangères, la scène des poignards à langues de vipères

au château des Tuileries, le serment constitutionnel abjuré par les prêtres, les suggestions perfides des évêques pour détourner le roi de recevoir la communion pascale des mains d'un prêtre assermenté, le courroux de ses sujets témoins de toutes ces atrocités, telles furent les principales causes qui précipitèrent l'orage sur sa tête coupable et sur celle de ses fallacieux conseillers.

Des agitateurs en chef, parmi lesquels on comptoit Marat et Fréron, profitèrent de ces premiers crimes et de ses infractions aux loix, pour encourager les conjurés dans leurs projets. Ils firent naître, par leurs feuilles périodiquement incendiaires, des rixes entre les citoyens et les nouveaux satellites du roi; moyen adroit par lequel ils provoquèrent le licenciement de sa garde, et le livrèrent sans défense aux insultes de la populace.

Les Tuileries, dès-lors, devinrent le

chef-lieu de ralliement des apprentifs égorgeurs. C'étoit-là qu'ils venoient, sous la direction du duc d'Orléans, étudier les rôles de sa grande tragédie.

D'un autre côté, *le Chant du coq*, affiche royaliste du député André, faisoit bouillonner les têtes. On ne voyoit la justice et la raison, que dans les maximes de Drawn Marat.

De-là naquirent les querelles d'opinions, les divisions entre les vieux amis; l'effroyable discorde plana sur Paris et les provinces. Chaque jour il y avoit des désordres à réprimer, des attentats à punir; chaque jour on insultoit le prêtre à l'autel, le frein de la religion étoit rompu : insensiblement la terreur et la défiance s'emparèrent des esprits. La création du papier-monnoie en augmentant les alarmes, fortifia l'espoir des exécrables auteurs du pacte de famine, exécuté et prolongé depuis avec autant d'astuce que de barbarie.

Journée du 21 Juin 1792.

Enfin arriva le 21 juin 1792 : calme, sage, magnanime, le 20 juin 1791, que le Parisien fut différent de lui-même à cette quatrième époque de la révolution!

Aussi terrible que le jour où commandé par Lafayette il alla chercher le roi à Versailles, il marcha sous les bannières des fauxbourgs, au château des Tuileries. La menaçante diversité des armes désignoit la trempe de chaque caractère, et sa barbare industrie. On eût dit qu'il y avoit pour chaque individu un roi à poignarder, à égorger, à déchiqueter, à couper par pièces.

En un moment le palais fut investi, escaladé ; des pièces de canon furent pointées contre les portes des vestibules ; des brigands montés sur les combles, s'introduisoient par les fenêtres. Tout ce qui retardoit l'impétuosité des assaillans étoit brisé en éclats. On voyoit voltiger du haut du pavillon du nord,

et retomber sur la terrasse la collection des édits et arrêts du conseil dispersée par des mains sacriléges.

Déjà les principaux conjurés avoient pénétré jusqu'à la chambre du roi. A l'aspect de ce monarque assis à côté de son épouse et de ses enfans, ils s'arrêtèrent interdits. En effet, il est juste de dire que Louis se montra tranquille, en n'opposant à deux cent mille baïonnettes que son coeur pour défense.

Bientôt leur stupeur se changea en ironie. L'un d'eux coiffa Capet du bonnet rouge; il lui présenta une bouteille, pour l'abreuver du vin des assaillans. Le roi but et trinqua avec un sans-culotte.

Les bataillons populaires désespérés de ce risible dénouement, et jugeant que le coup étoit manqué, se débandèrent; ils sortirent du jardin avec les charbonniers qui n'avoient pour armes que leurs bâtons, et pour drapeau qu'un sac à charbon attaché au bout d'un

gourdin. Ils firent place au régiment de Flandres et aux grenadiers de la garde parisienne, qui se rangèrent en bataille sur toute la longueur de la terrasse.

Cependant le roi échappé encore une fois au glaive, mais tremblant pour ses jours, s'enferma dans son château, et fit interdire le matin, l'entrée des Tuileries au public.

Plan des Nobles et des Emigrés pour renverser la Constitution de 1791.

Ce fut, durant cette captivité, que les aristocrates travaillèrent avec ardeur à organiser dans le midi la coalition des fidèles sujets de Jalès, pour opposer un front terrible aux efforts des jacobins d'Orléans-Égalité, annuler le serment du clergé, maintenir dans son intégrité le culte catholique, et exterminer sans pitié, du sol de la patrie, les fondateurs de la liberté.

Ce qui pouvoit seconder le plus efficacement ce hardi projet, c'étoit le plan proposé depuis plusieurs mois, et bientôt mis à exécution, de stipendier des écrivains mercenaires, des correspondans dans les provinces, des chanteurs adroits, des hommes intelligens dans les bureaux de l'assemblée pour la secrète communication des pièces, des observateurs au club des jacobins, dans la société des cordeliers, dans chaque section des orateurs et des *applaudisseurs* apostés, des motionnaires aux Tuileries, au Palais-Royal, dans les cafés, dans les ateliers, aux spectacles et dans les guinguettes. Deux cent mille livres furent consacrées au paiement des gages de ces différens acteurs.

Mais ce fut justement ce plan qui accéléra la chute du trône. Les sourdes manœuvres des royalistes furent déjouées par la prévoyance des amis de la liberté. Si Capet avoit ses écrivains, ses observateurs, ses tenans, les pa-

triotes avoient aussi les leurs ; ils furent bien plus habiles. A l'aide de la faction, ils entraînèrent la masse pure des citoyens, qui n'aspiroient qu'après le calme, et vouloient fermement le maintien des loix.

Premiers symptômes de la journée du 10 Août 1792.

L'orage s'annonçoit de loin par de sourds murmures. Les habitans des fauxbourgs formoient une corporation redoutable sous le nom de sans-culottes, qui leur avoit été donné en signe de dérision par Lacueil, et qu'ils voulurent conserver comme un titre de gloire ; les femmes elles-mêmes demandoient la parole dans les groupes qui se renouveloient sans cesse. Le mot tyran remplaçoit celui de roi dans toutes les bouches. On appeloit les nobles, aristocrates, et les prêtres, calotins. La terrasse des Feuillans étoit le seul passage permis au public pour aller aux

séances de l'assemblée. Le peuple, de peur de souiller son pied libre de la poussière du jardin d'un despote exécré, fixa lui-même avec un ruban tricolore la ligne de démarcation qui fut scrupuleusement observée. Il assigna à l'intérieur de la promenade royale le nom de forêt noire. L'indignation des citoyens étoit à son comble.

Mais les voici à la veille du jour qui alloit expier tant d'attentats, tant de perfidies. Les Marseillais dès leur entrée dans Paris avoient commencé le cours de leurs assassinats ; rien n'égaloit l'audace de leurs chefs, et les patriotes s'applaudissoient de les voir en avant.

Le 9 août, dès les quatre heures après midi, ils se rassembloient au fauxbourg Saint-Antoine au nombre de deux à trois mille : c'étoit pour venir assiéger le château. Le terrible mot d'ordre fut incontinent communiqué dans toutes les sections assemblées. Ce soir-là même, un quidam parcourut les terrasses des

Tuileries avec un étendard dont la légende étoit conçue en ces termes : « Amis, » demain le trône sera renversé, demain » nous serons libres ». On lisoit sur les visages l'attente d'un sinistre événement.

Il ne tarda pas à se confirmer. Dès les onze heures de la nuit, le tocsin sonnoit, on battoit la générale. L'attaque alloit commencer à deux heures. Nombre de particuliers qui la veille assiégeoient les boutiques des fourreurs pour y louer des bonnets de grenadiers, accoururent au château augmenter l'élite des royalistes, les uns en uniformes, les autres en habits de couleur : tous s'étoient introduits à la faveur d'une consigne, ordonnant l'entrée libre à tous porteurs d'une carte bleue, avec ces mots en lettres noires : *Entrée des appartemens*. Mais l'état-major avoit particulièrement signalé un individu qui devoit se présenter pour y pénétrer et assassiner le roi. Il ne parut pas.

Le 10 Août 1792.

Néanmoins le roi ne se coucha point. Le nombre de ses défenseurs s'accrut tellement jusqu'à près de quatre heures, qu'à peine étoit-il possible d'arriver jusqu'à son cabinet. Il étoit trois heures. Le peuple vengeur se montroit. Des détachemens de bataillons précédés de leurs canons, se répandoient dans les cours du jardin et du château. A cinq heures on comptoit plus de six mille hommes.

On avoit posé des détachemens de la garde nationale et des Suisses à la droite et à la gauche de l'escalier qui conduisoit de la chapelle à l'appartement du roi. Le danger alors devenoit de plus en plus menaçant. Déjà l'on parloit, pour concilier les esprits, de conduire la famille royale à l'assemblée; il s'agissoit même d'une pétition tendant à obtenir le renvoi dans la matinée de tous les Marseillais et Bretons qui étoient dans

la capitale. A ces propositions, des cris de vive le roi ! se firent entendre.

Bientôt Capet, entouré d'une foule d'officiers généraux, de courtisans et de grenadiers, descendit pour passer en revue les divers détachemens qui, au moment de son passage, firent retentir les cris de vive la nation! tandis que les royalistes crioient vive le roi ! On s'apperçut après son passage que les troupes étoient mécontentes; car il fut à peine remonté au château, qu'une partie de ces mêmes troupes qu'il avoit passées en revue se retira; à six heures il ne restoit pas deux mille hommes.

Mais les Parisiens et le peuple des fauxbourgs hérissés de fer, inondoient les rues. Ils traversoient les ponts en longues colonnes, malgré les canons qui les barroient; ils s'avançoient à pas de géans vers les Tuileries; l'air retentissoit de leurs cris de fureur qui se mêloient aux tintemens du tocsin.

Avant sept heures ils étoient avec les

Marseillais en bataille rangée sur la place du Carrousel en face du château. Dans cet intervalle, les officiers suisses versoient eux-mêmes de l'eau-de-vie aux soldats de leurs corps. Un officier-général en proposa aux volontaires de la garde nationale. Bientôt après une voix ayant fait commandement, par le flanc à droite, par file à gauche, une légion de courtisans déploya soudain espingoles, poignards, sabres, pistolets, défila au milieu des volontaires, et alla se ranger en ordre de bataille dans le cabinet du roi. C'est dans cette situation hostile qu'il fut mandé à l'assemblée nationale. Une partie de cette légion armée et un détachement du bataillon de Saint-Thomas, qui faillit partager le sort des Suisses, protégèrent son passage à travers les flots du peuple en fureur, que la puissance insinuante de la parole parvint seule à calmer un instant.

Mais à l'aspect des Suisses, il s'indi-

gna, il rugit, et c'est alors qu'un simple citoyen se précipitant au-devant du roi, alors à découvert, et saisissant sa main, lui dit : « Ce n'est pas un assas- » sin qui te parle, c'est un honnête » homme qui veut te conduire sans péril » à l'assemblée nationale. Mais pour ta » femme, elle n'entrera pas ; c'est une » s. g. qui a fait le malheur des Fran- » çais ». Le roi, d'un air pénétré, serra la main de cet homme ; et dans cet instant même, le député Rœderer qui étoit auprès de Capet, le quitta pour s'approcher du perron de la salle des séances. Là, il proclama le décret de l'assemblée qui appeloit dans son sein le roi et toute sa famille.

A la voix de Rœderer le peuple s'appaise de nouveau, et Louis et sa famille entrent dans l'assemblée. Grand dieu ! Ce calme fut comme l'intervalle du silence terrible entre l'éclair et le tonnerre, laissant après sa chute le signe épouvantable de sa colère.

Tout-à-coup on entend une décharge de mousquetterie ; d'autres répondent. Des torrens de fumée roulent dans les airs ; le jour en est obscurci : on ne se distingue plus ; le grand escalier est déjà jonché de morts et de mourans.

C'est dans ce fatal moment que les Suisses, pour feindre une réconciliation, jettent des paquets de cartouches par les croisées, font retentir les cris de *vive la nation !* Les Marseillais et les volontaires de la garde parisienne, persuadés que les Suisses se rendent au vœu du peuple, se présentent en foule au grand escalier des appartemens, et soudain les traîtres font feu de bataillon et feu de file sur les volontaires et les Marseillais. Trois décharges consécutives encombrent les degrés de ce fatal escalier, où la mort semble attendre ses victimes, qui nagent dans des flots de sang.

A cette vue, le combat devient général. Onze coups de canon, encore vi-

sibles aujourd'hui, frappent la façade du château, vis-à-vis le Carrousel. Un boulet entame le bord de la fenêtre de la chambre du roi. Ici, le peuple, de sang-froid, conserve une présence d'esprit imperturbable dans les justes transports de sa colère. Il combat et se défend en lion; il veut réduire en poudre le château et les tyrans qui l'assassinent.

Déjà les flammes dévorent la maison de l'état-major des Suisses et celles environnantes. Les assaillans s'emparent des avenues du château. Les Suisses téméraires pâlissent à l'aspect de cent mille baïonnettes; ils résistent encore. Quels cris de douleur et de rage! quels rugissemens! On les entend tomber sous leurs armes pesantes, en poussant l'affreux hoquet de la mort. Là, des têtes volent par les croisées; ici, des corps tout entiers sont jetés du haut des galeries. On déchire, on lance par les airs tous les matelas de lits-de-camp des satellites

tellites du roi ; la laine éparse retombe à terre à flocons comme une pluie de neige.

C'est maintenant que ce même peuple, oubliant sa magnanimité, va déshonorer sa victoire. Altéré de sang et de vin, il s'enivre dans les caves. Sa cruauté va se tourner en férocité. Tous ses vices les plus hideux vont se découvrir et se trahir.

Les Suisses par-tout dispersés, sont par-tout poursuivis ; par-tout ils sont atteints. En vain ces misérables rendent les armes, demandent la vie à deux genoux, le vainqueur ivre, est sourd à leur prière. Ils sont impitoyablement assommés, massacrés, transpercés de baïonnettes et de poignards. Leurs membres en chaque endroit dispersés, semblent renaître pour de nouveaux supplices. Que dis-je ! ma plume tremblante pourra-t-elle l'écrire ? des femmes, véritables furies, purent les voir rôtir sur les brâsiers de l'incendie, et

contemplèrent d'un oeil sec leurs entrailles fumantes.

Les brigands s'étoient aussi mêlés aux vainqueurs. Tourmentés par la faim, après avoir appaisé leur soif brûlante, ils pénètrent dans les cuisines. O comble de barbarie !.... Un malheureux aide, qui n'avoit pas eu le temps de se sauver, fut par ces tigres enfoncé, pétri dans une chaudière, et dans cet état exposé au feu ardent des fourneaux. Puis se précipitant sur les comestibles, chacun saisit ce qui se trouve sous ses mains. L'un emporte une broche garnie de volailles; un autre un turbot; celui-là une carpe du Rhin qui l'égale par sa taille.

Chargés de ces captures, les bandits reparoissent audacieusement dans les cours, et défilent avec les Marseillais et les volontaires, qui chacun portoient en trophée les armes des Suisses vaincus, et les lambeaux sanglans de leurs uniformes.

La bataille gagnée, le château devint complètement la proie de tous les voleurs accourus depuis plusieurs jours des différens départemens.

Tandis que les patriotes, les vrais braves qui venoient de renverser le trône, et d'asseoir sur ses débris la base de la liberté, retournoient dans leurs foyers, en chantant l'hymne de la victoire, en accompagnant religieusement les corps de leurs compagnons d'armes morts sur le champ d'honneur, des monstres à figure humaine se réunissoient par centaines, sous le vestibule de l'escalier du midi, dansoient au milieu des flots de sang et de vin. Un bourreau jouoit du violon à côté des cadavres ; et des voleurs, les poches pleines d'or, pendirent d'autres voleurs aux rampes.

Des milliers d'individus, tant hommes que femmes, plus menaçans, plus affreux les uns que les autres, sous leurs haillons sanglans, inondoient les ap-

partemens. Les glaces tintoient sous les coups de baïonnettes qui les brisoient en éclats.

On arrive au lit de la reine. L'ivresse sans pudeur le rend le théâtre des plus infâmes obscénités. Le boudoir de la moderne Messaline devient aussi le rendez-vous des plus viles prostituées. On y voyoit des scélérats, les uns éructant sur le sein de leurs maîtresses, les autres dormant parmi leurs larcins amoncelés.

L'incendie du palais de Priam ne présenta point un plus épouvantable désordre. Les escaliers résonnoient sous les pas précipités des filous, des escrocs qui montoient, qui descendoient, qui se croisoient, qui se heurtoient, qui couroient dans les corridors, pénétroient dans toutes les chambres : ils avoient déjà fracturé les secrétaires du roi, de la reine, de madame Elisabeth, des femmes de la cour. Assignats, or, argent monnoyé, montres, bijoux, pier-

reries, diamans, écrins, tant d'objets précieux leur étoient aussi-tôt tombés en partage. Des manœuvres se promenoient hardiment dans la galerie avec des montres à chaînes de brillans. D'autres, voleurs de profession, dégalonnoient les habits des gens du roi, faisoient main-basse sur la garde-robe, pilloient les étoffes, le linge, l'argenterie de table, les liqueurs, les bougies, les livres des bibliothèques, en un mot, tous les effets qui pouvoient s'emporter clandestinement : on brisa des vases de porcelaine du plus grand prix, pour en enlever les attaches.

Tandis que ces violences se commettoient, les héros en chef faisoient porter avec ostentation par leurs aides, les grands chandeliers d'argent de la chapelle, avec des plats d'argent et une bourse de cent louis, à l'assemblée, afin de faire disparoître jusqu'au moindre soupçon de spoliation.

Quoi qu'il en soit, cette journée of-

frit le tableau achevé de la destruction du trône du dernier roi des Français; et en effet, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, un jeune Savoyard, debout au sommet de l'orgue de l'église, souffloit dans un tuyau le *Dies iræ* : on eût dit de l'ange trompette du jugement.

C'est après la tempête que l'on vient contempler ses ravages. Quand la réflexion remplace le premier effroi, combien l'on gémit à l'aspect de la nature bouleversée !

Que l'on se figure donc ici ceux des citoyens paisibles que la curiosité avoit portés aux Tuileries, pour s'assurer si le château existoit encore : ils erroient lentement, frappés d'une morne stupeur, le long de la terrasse hérissée de débris de bouteilles. Ils ne pleuroient pas ; ils sembloient pétrifiés, anéantis. Ils reculoient d'horreur à chaque pas, à l'odeur et à l'aspect de ces cadavres sanglans, mutilés, égorgés, éventrés,

sur les visages desquels vivoit encore la colère.

D'autres, plus stoïques, faisoient remarquer aux passans des nuées de mouches avides de sang, que la chaleur avoit attirées dans leurs larges blessures, et dans leurs yeux sortis de leurs orbites.

Cependant la populace fatiguée de carnage, succombant sous le poids des dépouilles, disparut avec le soleil, pour aller se livrer au repos. Si le lendemain elle retrouva sa raison, elle dut sentir aussi en punition, la pointe acérée des remords.

En ce jour, l'anarchie fit le premier essai de son effroyable toute-puissance, et préluda aux massacres de septembre. L'assemblée législative pouvoit se couvrir d'une gloire immortelle, et mériter le titre de fondatrice de la liberté républicaine; au contraire, elle ne montra, dans le moment d'un si beau triomphe sur la tyrannie royale, ni

sagesse, ni dignité, ni courage. Elle ne se présenta point aux assassins, aux brigands, aux démolisseurs; elle ne sut pas imiter l'Homme-Dieu, qui, dans une tempête, étendant majestueusement la main, commande aux vents et à la mer de s'appaiser. Elle laissa abuser de la victoire, une portion de scélérats, qui, dans la frénésie de l'ivresse, se crut seule la tête, le cœur et le bras de toute la France.

CHAPITRE XXXV.

Grégoire.

La convention nationale a remplacé l'assemblée législative le 21 septembre 1792 : semblable au souverain qu'elle représente, ses premiers pas furent des pas de géant, ses premières paroles des coups de foudre. Après avoir consacré la souveraineté du peuple par un décret portant qu'il ne peut y avoir de cons-

titution que lorsqu'elle est acceptée *par le peuple*, et déclaré que la sûreté des personnes et des propriétés étoit sous la sauve-garde de la nation, il falloit porter le dernier coup à l'hydre dont les têtes sans cesse renaissantes menaçoient la liberté. Le dernier des rois français n'existoit plus; mais la royauté lui survivoit encore. Un membre se lève et dit : « Il est une délibération que » nous ne pouvons différer un seul ins- » tant, sans être infidèles à la nation; » c'est l'abolition solemnelle de la royau- » té ». On demande que la question soit discutée. « Qu'est-il besoin de discuter, » s'écrie *Grégoire*; quand tout le monde » est d'accord? Les rois sont dans l'or- » dre moral, ce que les monstres sont » dans l'ordre physique. Les cours sont » l'atelier des crimes, et la tanière des » tyrans.

» L'histoire des rois est le martyro- » loge des nations; dès que nous sommes » tous également pénétrés de ces vérités,

» qu'est-il besoin de discuter » ? *Aux voix !..*. s'écrie-t-on de toutes parts !... *aux voix !*... Toute l'assemblée se lève par un mouvement spontané : il se fait un grand silence ; et sur la proposition de *Grégoire*, la convention nationale décrète que la royauté est abolie en France. A ces mots, le sanctuaire des loix retentit de *vive la nation ! vive la liberté !* C'est au milieu de ces acclamations qu'est proclamée la *République.* Le sceau de l'état portera désormais un faisceau surmonté du bonnet de la liberté, avec ces mots pour exergue : *République Française.* Tous les actes seront datés de *l'an premier de la République Française.*

A peine la royauté étoit-elle abolie, qu'on vit le dictatoriat s'élever sur ses débris. Parmi les insensés qui osoient ambitionner ce rang suprême, on nommoit ; qui ? MARAT !... Il fut obligé de se justifier, comme si la France avoit

eu à craindre que cet homme ne devînt roi sous un autre nom. On devoit hausser les épaules à la vue de Marat dans la tribune, tirant de sa poche un pistolet, comme autrefois nos capucins en chaire tiroient un petit bon-Dieu de leur manche, et dire, en se démenant comme un *polichinelle* d'Italie :... « Je » ne crains rien sous le ciel ! (lui ! Marat, qui s'étoit caché dans un trou de cave, pour se soustraire aux poursuites de Lafayette !) » je ne crains » rien sous le ciel ! mais si un décret » est lancé contre moi par l'assem» blée, je me brûle la cervelle devant » vous » ! Puis renfermant son instrument de mort, qui vraisemblablement ne recéloit que de la poudre, ajouter : « Mais non, je resterai au milieu de » vous pour braver vos fureurs » ! — Quelqu'un lui dit en sortant de la séance: « Croyez-moi, Marat, craignez de per» dre au grand jour où vous exposez » votre place de député, l'espèce de suc-

» cès que vous ne devez peut-être qu'à
» l'obscurité de la cave où vous vous
» êtes tenu caché pour composer votre
» journal. Marat ! le charlatanisme n'est
» plus de saison ; quittez vos gobelets » !

FIN DU TOME PREMIER.

LE NOUVEAU PARIS.

Louis-Charles-Henry

Lemarchant = Charmont

Sous-Officier au 7.eme Rég.^{t} de Cav.^{ie}

LE

NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME SECOND.

A BRUNSWICK,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

CHAPITRE XXXVI.

Bailly et quelques autres portraits.

Par quel bizarre mélange de vanité et de philosophie, d'esprit et de candeur, de bonhommie et de savoir, le premier astronome de son siècle, le citoyen le plus honnête, se trouva-t-il jeté dans le tourbillon d'une révolution qui le couvrit de gloire, et le conduisit à l'échafaud? Sa réputation, plutôt encore que ses talens quelque réels qu'ils fussent, l'avoit placé successivement au corps électoral, aux états-généraux, au fauteuil de la présidence, et à la tête de la première commune de France. Si le roi Bailly, comme on l'appeloit à la cour, à l'imitation de Louis xvi, avoit montré tant d'énergie dans la séance du jeu de paume, par quelle flexibilité fut-il renommé pour la délicatesse de ses complimens? par quelle foiblesse souf-

frit-il que quelques misérables intrigans lui formassent une cour? Le plus humain des hommes pouvoit-il prévoir que sa bonté accoutumeroit le peuple qu'il vouloit flatter, à se plaindre de sa mollesse, à demander un jour aussi sa tête à lui-même, quand l'orgueil du maire auroit fait abandonner l'honnête homme à la discrétion de ses vils courtisans, quand sa foiblesse auroit permis aux factieux de tout désorganiser? Ainsi la probité, la candeur d'un homme trop savant, trop philosophe et trop sensible peut-être pour occuper les premières places dans les orages d'une révolution, furent la première cause de tant de crimes atroces, dont le moins remarqué fut sa ruine.

Quelle agonie que celle de sa mort! quel courage que le sien! quelle grandeur d'ame dans ses derniers momens! Etoit-ce un homme ordinaire celui qui, traîné du palais au Camp-de-Mars, la figure couverte de boue et le

visage brûlé avec les débris du funeste drapeau rouge, a vu déplacer de sang-froid le théâtre épouvantable de son supplice, parce qu'il plut à la foule de le prolonger ? Etoit-ce un homme pusillanime celui qui, de ce ton calme qui n'appartient qu'à la vertu mourante, répondit sans aigreur à un de ces monstres à face humaine, qui lui disoit ironiquement : Tu trembles, Bailly ?... C'est de froid ?...

Il mourut là, où jadis un décret lui avoit ordonné de publier la loi martiale, où les représentans de la nation lui avoient ordonné de repousser des factieux : il y mourut chargé de l'exécration du peuple, après en avoir été la plus respectable idole.

Camille-Desmoulins. Que penser d'un homme qui s'intituloit procureur-général de la lanterne, lorsque les lanternes étoient des potences ? qui se permettoit des plaisanteries sur ceux que le peuple y attachoit ; qui faisoit des

déclamations sanguinaires avec gaîté, et rioit spirituellement au milieu des atrocités des Danton et des Robespierre? Il alloit sans cesse de l'un à l'autre, et prétendoit les servir tous deux; tandis que les gens de bien les repoussoient, les détestoient également

Les jacobins de ce temps-là firent du procureur-général de la lanterne un législateur; il fut petit, lâche et bas: mais il n'étoit pas encore assez froidement cruel au gré de Robespierre. Celui-ci l'envoya à l'échafaud, parce qu'il avoit tenté seulement par la plume d'interrompre son règne de terreur, et Danton qui avoit sacrifié Brissot à Robespierre, fut dupe de cette impolitique méchanceté. On ne crut point à la clémence Dantonienne; le septembriseur fut acculé et atterré comme un sot. Il dut porter à l'échafaud la rage concentrée de sa défaite qui lui fut prédite par plusieurs. Mânes de septembre! vous appelez encore plusieurs de vos assas-

sins; attendez, attendez, tous seront punis.

Ce fut Paris qui nomma tous ces monstres d'ineptie et de cruauté, qui tuèrent la révolution en la faisant abhorrer, et qui ne surent pas du moins, pour leur propre sûreté, n'être cruels qu'une fois.

PACHE. C'étoit encore un Suisse : il fut plus fatal à la France qu'une armée ennemie. Il étoit dans le secret de tous les adversaires de la patrie attaquée par la Gironde, défendue par le parti de la montagne : il se mit à la tête d'une association monstrueuse qui s'étoit formée des principaux auteurs des massacres de septembre. Ces hommes, sans aucune espèce de fortune, vivoient cependant dans une sorte de luxe qui quoique extrêmement crapuleux, exigeoit néanmoins de très-fortes dépenses : qui payoit ces brigands ? Pâche; et où délibéroient-ils ? dans la salle des jacobins pendant leur absence. Ils étoient

aux jacobins ce que les capucins étoient aux jésuites, émissaires, espions. C'est de cette horde que sont sortis la plupart des coupe-jarrets qui ont causé tant de désordres dans Paris et dans ses environs. Il en sortit aussi des écrivains; quels écrivains!... On vit les rues de Paris couvertes d'adresses et de pétitions toutes plus atroces les unes que les autres. Les gens sensés méprisoient ces placards, mais la populace les lisoit, et on l'entendoit s'absoudre du sang qu'elle avoit bu. Ces brigands subalternes eurent l'audace de demander le rapport du décret qui ordonnoit la poursuite des septembriseurs. Il y eut opposition courageuse de plusieurs députés; il y eut une lutte qui dura pendant plus de deux heures. Ce jour-là la montagne sembloit vouloir s'écrouler toute entière sur les députés généreux. Ceux-ci furent vaincus; la convention nationale ordonna que l'exécution de son premier décret contre les septembriseurs seroit

suspendue. De ce jour, la porte fut ouverte à l'impunité, et tous les protecteurs d'assassins marchèrent tête levée.

Joseph Lebon. Imaginez un prestolet faisant le catéchisme ; c'étoit l'image de ce jeune Verres qui aspiroit à se faire nommer le petit Robespierre. Celui-ci voyant en lui un fidèle, lui confia le soin de désoler la ville d'Arras qui les avoit vus naître. Il étoit proconsul dans un âge où l'on est encore un mauvais précepteur. Il fut de tous les commissaires de la convention, la bête féroce la plus anthropophage, et ça devoit être ; il étoit prêtre, et il agissoit contre ses compatriotes témoins de son abjection passée. Il s'étoit fait un état-major de bandits à bonnets rouges et à moustaches. Tous les jours, après son dîner, il assistoit au supplice de ses victimes ; il suspendoit même quelquefois le coup mortel pour leur lire une gazette. Je ne l'avois point vu à la convention, parce qu'il n'y étoit entré que

comme suppléant trois mois après le 31 mai. Je ne sais pourquoi l'on envoya ce monstre dans la même prison où étoient les soixante-treize. En le voyant entrer, je ne lui dis que ces mots : « Toi, » si jeune, et si cruel » !

C'étoit le Séïde de Robespierre ; et le plus grand de ses forfaits, c'est d'avoir infusé sa doctrine dans cette ame novice, et de l'avoir familiarisée avec des crimes nouveaux.

Carrier. C'est en rêvant la fraternité de Lycurgue, qu'il associa dans la mort les individus de différens partis, et qu'il ordonna ces mariages républicains, terme de la dérision sanguinaire. On ne le croiroit pas, mais il le disoit à qui vouloit l'entendre : « Nous ferons » un cimetière de la France, plutôt que » de ne la pas régénérer à notre ma- » nière, et de manquer le but que nous » nous sommes proposé ». Il fut fidèle à sa parole. Il vouloit la France réduite au quart de sa population, la souve-

raineté de la canaille et le partage des terres. Il étoit dans le secret de cette horrible guerre de la Vendée. Le but secret étoit d'accomplir le traité fait avec l'étranger pour lui livrer les débris d'un royaume épuisé. De tels forfaits ne se conçoivent pas ; mais ceux qui pouvoient arrêter la guerre de la Vendée, et qui ne l'ont pas fait ; ceux qui l'ont favorisée ; ceux qui entravoient, persécutoient les généraux habiles qui travailloient de bonne foi à la détruire ; ceux qui envoyoient un bourreau à des hommes que la douceur eût reconquis, étoient les seuls dépositaires de ce terrible secret. La Loire est encore grosse des pleurs et du sang qu'il a fait couler. Je ne parle de ce monstre que pour dire qu'en montant à l'échafaud en place de Grève, il entendit les sons d'une clarinette qui célébroit sa mort ; il fut témoin de la joie parisienne, et sa tête est tombée. Comme ce n'étoit plus un homme, les Parisiens ne seront

pas entachés de ce témoignage d'allégresse.

Robert Lindet. Parmi les atrocités que rappelle la journée du 10 mars 1793, celle imaginée par un député nommé Robert Lindet, est au-dessus de tout ce que les tyrans peuvent avoir imaginé de plus astucieusement barbare. Voici ce qu'il proposa :

« Le tribunal extraordinaire sera » composé de neuf membres ; ils ne se» ront soumis à aucune forme pour » l'instruction ; ils acquerront la con» viction par tous les moyens pos» sibles.

» Le tribunal pourra se diviser en » deux sections ; et il y aura toujours » dans la salle destinée à ce tribunal, » un membre chargé de recevoir les dé» nonciations.

» Le tribunal jugera ceux qui au» ront été renvoyés par décret de la » convention.

» Il pourra poursuivre directement

» ceux qui, par incivisme, auroient
» abandonné ou négligé l'exercice de
» leurs fonctions; ceux qui, par leur
» conduite ou la manifestation de leurs
» opinions, auroient tenté d'égarer le
» peuple; ceux dont la conduite ou les
» écrits, ceux enfin qui, par les places
» qu'ils occupoient dans l'ancien ré-
» gime, rappellent des prérogatives
» usurpées par les despotes ».

Qui pourroit le croire? le parti qui s'étoit déclaré républicain par excellence, le protecteur exclusif de la liberté la plus étendue, la plus illimitée, applaudit avec enthousiasme à cette conception diabolique, et demanda que sur-le-champ on en fît une loi. Philippeaux, qu'à sa mort on a couvert de tant de lauriers et de tant de cyprès, s'en déclara l'apologiste; Vergniaux l'attaqua avec indignation, la repoussa avec horreur; Cambon la combattit; Barrère lui-même la traita comme une monstruosité que les despotes les plus

déhontés n'auroient su imaginer dans le plus noir accès de leur rage. Après beaucoup de débats, le projet de Lindet fut abandonné.

DUPORT-DUTERTRE. Spirituel, aimable et complaisant, il n'eut que des passions douces, un ton modeste et des manières affables avec tout le monde. Sa profession étoit celle du barreau ; et quand la révolution, en l'appelant aux fonctions de lieutenant de maire, à l'organisation de la commune de Paris, lui eut fourni l'occasion de faire approuver sa gestion, il fut le premier ministre que le roi voulut choisir dans la bourgeoisie. L'opinion publique proscrivoit tous les autres : elle applaudit au choix de celui-ci ; et pendant le très-long cours de son ministère, eu égard à ceux qui l'avoient précédé ou qui l'ont suivi, il ne lui fut reproché ni orgueil, ni abus d'autorité. Ses fonctions pourtant avoient été aussi épineuses que brillantes ; car la fuite du roi à Varennes

l'avoit rendu la première personne de l'état; mais il tenoit autant à sa modestie qu'à ses habitudes : son élévation ne l'avoit point étourdi, et il aimoit à descendre quelquefois dans le modique logement qu'il occupoit avant de monter à l'hôtel du garde-des-sceaux. C'étoit comme un asyle qu'il eût craint de ne plus retrouver, quand le jour des grandeurs seroit éclipsé.

Les événemens du 10 août, auxquels il n'avoit pris aucune part, l'enveloppèrent, comme tant d'autres, dans le décret d'accusation qui le traduisit dans les prisons d'Orléans, pour y être jugé par la haute-cour nationale. Echappé comme par miracle au massacre des prisonniers de cette ville, que les assassins de septembre allèrent égorger pendant qu'on les transféroit, Duport vint treize mois après apporter sa tête innocente au tribunal de Robespierre. Un même acte d'accusation lui avoit donné pour compagnon d'infortune l'illustre

et malheureux Barnave. Leur cause n'avoit rien de commun ; ils se connoissoient à peine, et leurs principes n'avoient guère de ressemblance peut-être ; mais une seule victime ne suffisoit pas pour chaque fois à ses bourreaux ; ils les accouploient au hasard, comme pour accoutumer le peuple à les voir dans la suite accumulées par centaines, quoiqu'elles ne se connussent que par le jugement qui les avoit convaincues de complicité. Duport eut beau démontrer son innocence, il eut beau produire les preuves écrites par Marat même, pour rendre témoignage de son patriotisme et de son respect pour la liberté de la presse, ses juges étoient si avides de son sang, que le premier juré qui vota, oubliant que les questions étoient individuelles, s'écria avec fureur en prononçant la formule : *Sur mon honneur et ma conscience, les accusés sont convaincus.....*

La déclaration de ce jury fut una-

nime; et quand Duport eut entendu son arrêt : « Les révolutions tuent les » hommes, dit-il, la postérité les » juge.... ».

PÉTHION. Il avoit une contenance fière, une figure assez belle, un regard affable, une éloquence douce, des mouvemens, du talent et de l'adresse; mais ses manières étoient composées, ses yeux se doubloient, et il avoit dans les traits quelque chose de luisant qui repoussoit la confiance. Dès les premiers jours de la constituante, il y figura, parce qu'il parloit bien, et qu'il étoit membre du tiers. Ami inséparable de Robespierre, leurs principes étoient alors si conformes et leur intimité si marquée, qu'on les appeloit les *deux doigts de la main*. On continua à les mettre sous la même accolade, jusqu'à la fin de 1792. Il est vrai qu'à cette époque ils se détestoient déjà cordialement l'un et l'autre. Robespierre n'étoit plus rien; il ne vouloit même rien être,

parce qu'il se réservoit pour l'anarchie: car il n'étoit pas fait pour briller dans une carrière purement constitutionnelle. Péthion, au contraire, avoit abandonné l'Angleterre, où il vivoit avec madame de Genlis, pour succéder à Bailly dans les fonctions de maire de Paris; et il s'étoit acquis dans cette place une telle popularité, sur-tout après sa destitution à la suite des événemens du 20 juin, que Robespierre n'étoit plus en état de lui pardonner l'idolâtrie qu'on lui portoit. Il ne le regarda plus qu'avec envie; ce n'étoit plus à ses yeux qu'un rival, puisque le peuple crioit: *Vive Péthion! Péthion ou la mort!* puisque cette exclamation se lisoit sur tous les chapeaux, sur toutes les murailles.

Péthion cependant tenoit trop bien, pour qu'on pût l'attaquer ouvertement; aussi joua-t-il un grand rôle au 10 août. Il avoit plusieurs fois visité tous les postes du château pendant la nuit qui

précéda cette journée célèbre ; et ces soins n'avoient pas été perdus, puisqu'ils en avoient assuré le succès. Mais les jours de Péthion étoient si précieux alors, qu'un décret lui défendit de s'exposer davantage ; et l'on vit long-temps sur les portes du château cette inscription : « Ici le maire de Paris eût été as- » sassiné, si un décret du corps législa- » tif n'eût sauvé ses jours ».

Il étoit encore maire de Paris pendant les boucheries de septembre ; mais les conjurés l'avoient consigné à la mairie ; en sorte qu'il étoit pur de ces massacres. Quand Manuel fit à la convention nationale la proposition de donner à son président une garde d'honneur, et un logement aux Tuileries, Péthion venoit d'être porté à la présidence. A la formation de l'assemblée, certaines gens disoient qu'il visoit au trône, et quantité d'autres desiroient qu'il y montât. Mais tout-à-coup il devint un objet de haine. Il fut mis hors

de la loi à la suite du 31 mai ; et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Il est mort sans doute misérablement, puisqu'il n'a point reparu au rappel de tous les procrits.

LACROIX. Devenu de simple avocat de campagne, colonel et maréchal de camp en deux ou trois mois, possesseur de riches propriétés, complice de Danton, il fit semblant de dénoncer, d'accuser Dumouriez, avec lequel il étoit d'intelligence ; et il favorisoit ces tribunes où dominoient le souverain massacreur, les bacchantes, les coupeurs de têtes, ainsi qu'il protégeoit tous ces mouvemêns désordonnés des sections, tandis que son ami Fabre d'Eglantines, poète pauvre avant le 2 septembre, qui ne connoissoit que des assignations au lieu d'assignats, possédoit de quoi soutenir son hôtel, sa voiture, ses gens et ses filles.

Il fut un des grands oppresseurs de la convention pure dans sa très-grande

majorité. Il gêna ses mouvemens ; il se rangea du côté de ceux qui poussoient des cris, des rugissemens, qui parloient sans cesse de *sans-culoterie* ; il caressa une municipalité coupable en état de révolte ouverte. Enfin il fut un des plus ardens provocateurs à l'anarchie, et toujours prêt à couvrir les assassins de sa voix stentorienne.

En supposant que les adversaires de ces anarchistes eussent eu quelques torts, on n'en comptera pas un seul qui se soit enrichi depuis la révolution. Ils ont évité tous les comités dans la main desquels étoit réellement le pouvoir.

Lacroix avoit été décoré de la croix de Saint-Louis le 4 août 1792, et cela ne put ouvrir les yeux à tant de Parisiens stupides. Il fut impossible dès-lors de réprimer les vociférations des tribunes, les menaces des coupe-jarrets, les attentats du club des jacobins, les usurpations de la municipalité.

Un militaire osa dire (je l'ai entendu) : « Voulez-vous savoir le moyen » de sauver la patrie ? je vais vous le » dire. J'ai bien étudié la convention ; » elle est en partie composée de scélé- » rats dont il faut faire justice, et pour » cela il faut tirer le canon d'alarme et » faire fermer les barrières ».

Bentabole, qui présidoit, fait semblant de ne pas appercevoir cette provocation à l'assassinat, et complimente le militaire. On lui crie qu'il est un modéré et un feuillant.

C'est parce qu'on n'a point vu dans les départemens la lutte opiniâtre des vrais républicains contre cette société de jacobins entièrement abandonnée de tous les vrais patriotes, de tous les hommes instruits, de tous les députés qui méritoient quelqu'estime et avoient quelque pudeur qu'on a jugé très-faussement que la convention avoit été foible ; elle fut forte, courageuse, intrépide jusqu'au 31 mai. Les soixante-

treize combattirent encore sur la brèche, paralysèrent des projets de décrets homicides, inspirèrent une sorte de crainte à la municipalité de Paris, la tinrent du moins en respect, et ce ne fut qu'à leur retraite, qu'après leur enlèvement forcé que la digue fut rompue, et que tous les crimes inondèrent la France. Le peuple de Paris fut puni de n'avoir su ni les connoître ni les défendre, d'avoir vu lâchement ce dernier attentat qui donna le signal de toutes les violences et de toutes les cruautés.

Il est temps de dire la vérité toute entière : Robespierre et Marat ne furent pas encore les plus criminels. Voyez Collot-d'Herbois à Nice et à Orléans, Tallien à Tours, Billaud-Varennes aux armées ! Le prussien Anacharsis Cloots applanissoit la route de Frédérick Guillaume. Et nous, amis de la patrie, qui avions en horreur l'exagération dans les mots, la férocité dans le langage, parce qu'elles sont toujours

en raison de la lâcheté, nous ne rencontrâmes dans l'esprit du Parisien que la peur de se ranger de notre côté; et lorsqu'il y avoit un Condorcet et un Brissot, ce fut un Marat et un Chaumette dont on suivit les étendards !

Il y a plus : lorsque nous dénoncions la confédération de Pilnitz, nous étions les complices de l'invasion de l'ennemi; enfin nous avions livré Valenciennes au duc d'York; Condé, Lequesnoy, Landrecy à l'empereur; et quand le roi de Prusse, qui avoit loué des loges à l'Opéra, entreroit dans Paris, c'étoit nous qui devions au spectacle être derrière sa majesté.

Voilà ce qu'a cru le Parisien, et la base d'une accusation qui a envoyé sur les échafauds ou dans les cachots les incorruptibles amis de la liberté et de la gloire nationale.

L'ennemi qui menaçoit Paris de sa ruine, jouissoit de cette funeste erreur; il savoit bien où étoient les traîtres.

Les Parisiens, toujours aveugles, n'ont point encore appris à les distinguer des hommes probes et courageux, tandis que l'Europe entière les distingue.

DUMOURIEZ. On est fondé à croire qu'il n'est devenu traître qu'après avoir essuyé un grand revers, et que les injures de Marat ne l'ayent déterminé à se séparer d'une convention qui portoit dans son sein un tel homme. Le retour des commissaires près l'armée de la Belgique, répandit l'alarme la plus profonde. Je puis attester qu'elle fut générale. On ne parloit rien moins que de faire lever en masse la nation entière. On craignit de voir renouveler les massacres du 2 septembre, car on crioit beaucoup plus haut contre les riches et les modérés, que contre les Prussiens et les Autrichiens.

Tous les spectacles furent fermés, et l'on profita de ce premier moment de terreur pour poser les bases du tribunal révolutionnaire. L'organisation de ce

fameux tribunal vint avec l'apparition de Lacroix et Danton. Buzot combattit cette proposition comme constitutive du despotisme le plus monstrueux ; il ne fut pas écouté. Ainsi la défaite de Dumouriez donna gain de cause au parti de la montagne, qui sut toujours mettre à profit tous les événemens. Son adresse consista sur-tout à paroître moins audacieux quand le danger l'environnoit ; et ses adversaires naturellement bons et ennemis des violences, étoient destinés à payer bien cher cette indulgence et cette sécurité.

Dumouriez perdit la tête en arrêtant les quatre représentans du peuple. C'étoit un attentat si misérablement inutile, qu'on ne sauroit l'attribuer qu'à cette démence que fait naître la fureur. Paris, d'ailleurs, fut très-insensible à cette arrestation. Cependant plusieurs croient que Dumouriez fut traître pendant, avant et après qu'il s'étoit rendu de la coalition.

Abbé MAURY. Je l'ai beaucoup connu : simple prestolet, il nourrissoit déjà l'idée de s'élever aux premiers rangs de la hiérarchie ecclésiastique ; il m'entretenoit de son élévation future lorsqu'il n'avoit pas de quoi dîner. Il me disoit : J'entrerai à l'académie française bien avant vous ; et il n'avoit pas encore écrit, même un mauvais sermon. Ses premières productions sont ce qu'il y a de plus mauvais et de plus obscur dans aucune langue. Mais il étoit né avec un esprit d'académicien, un talent de prédicateur, et une audace d'antichambre. Il avoit une grande confiance dans sa faconde, parce qu'il l'avoit exercée avec succès sur plusieurs hommes médiocres, et qu'il avoit pris du prêtre tantôt le ton souple, le ton élevé, le ton onctueux ; car il aimoit à faire le prêtre.

Il a rendu à la révolution le plus grand des services ; car c'est lui qui a fait le clergé opiniâtre et récalcitrant, et qui, en l'engageant à ne point

ployer, l'a fait rompre. C'est encore lui qui mit dans la tête de tous les nobles ce système d'émigration le plus extravagant, le plus impolitique et le plus lâche de tous ceux que l'on pouvoit choisir. Ce beau système passa jusque dans la tête du monarque ; et c'est d'après ses documens qu'il se mit à ruser comme un écolier qui veut se dérober à son préfet. Il se déguise en valet-de-chambre, et lorsqu'il est dans la voiture partant avec toute sa famille, ils se prennent tous à rire de la surprise, de l'étonnement, de la prétendue douleur des Parisiens quand ils apprendront qu'au lieu d'assister à la procession du Saint-Sacrement, comme ils s'y attendoient, la nichée s'est envolée, qu'elle est allée trouver les bottes du général Binder.

Tarquin chassé de Rome eut une posture moins humiliante ; mais le nouveau Tarquin, il faut qu'il dîne en route ; il est encore affamé de côtelettes, il mange comme un roulier.

Vainement la reine veut lui faire ajourner sa goinfrerie ; il arrive trop tard au rendez-vous de Bouillé et de son régiment. Voilà que six hommes arrêtent la voiture ; il craint pour sa chère bedaine, et il crie le premier, *arrêtez !* il passe dans la boutique de M. Sausse, marchand chandelier, qui y voit clair et qui ne se mouche pas du pied. M. Sausse fait son devoir droit comme un cierge.

Que le blondinet (c'est ainsi que la Fayette étoit désigné à la cour) ait eu le plaisir malin, le plaisir cruel du chat qui laisse trotter la souris pour tomber d'un saut sur elle, qu'il ne l'ait pas eu, toujours est-il vrai que l'abbé Maury avoit inspiré à toutes les maîtresses têtes de ce temps-là le projet de fuir, qu'il est l'inventeur de l'émigration, et qu'elle fut adoptée par celui-là même qui pouvoit si facilement se séparer d'une haute et insolente noblesse, laquelle n'avoit cessé de l'injurier et de le mépriser.

De tous les émigrés un peu de marque, l'abbé Maury et Choiseul-Gouffier sont les seuls qui aient eu de l'esprit ou une heureuse fortune; le premier est devenu cardinal, et le second s'est fait sous le nom de Paul Ier, empereur des Russies.

Mais il y en a un plus sage et plus heureux; il s'est fait cordonnier pour femmes à Hambourg.

LEGENDRE (de Paris). Lors du procès de Louis XVI, il s'avisa de dire : Voilà bien des formules, des lenteurs; qu'on le mette à mort, qu'on le coupe en quatre-vingt-trois morceaux, et qu'on l'envoie ainsi aux quatre-vingt-trois départemens. Il crut avoir touché le sublime de l'éloquence montagnarde; il fut accueilli d'un grand éclat de rire. J'étois à côté de lui lorsqu'il proféra ces paroles, et je me disois : Elles vont faire horreur, et l'on attribuera à tous les membres de la Convention la bêtise d'un seul homme auquel on ne

peut fermer la bouche. Par quelle fatalité me trouvé-je assis à côté d'un Legendre et d'un Laurent Lecointre ! Ils parlent de liberté, et ils ne savent pas lire !

Legendre étoit brutal, non parce qu'il étoit boucher, mais parce qu'il avoit cru que la brutalité entroit dans la composition d'un républicain ; et celui-là n'étoit pas républicain, qui ne mugissoit pas comme un taureau, et qui ne faisoit pas des gestes comme pour assommer un bœuf. Il ne pouvoit parler ou gesticuler autrement. Les violences de ce Legendre ont été telles, qu'il voulut plusieurs fois frapper Lanjuinais et le jeter en bas de la tribune.

Après la rentrée des 73, nous demandâmes, dans une assemblée particulière, le rappel des 22 mis hors de la loi. Je portai la parole : Legendre s'y opposa et dit : Je mourrai plutôt à la tribune. Eh bien ! lui dis-je, tu y mourras !

Il se tut, ainsi que sa clique infernale, et les 22 furent rappelés, c'est-à-dire, ceux qui existoient encore ; et tous ces hommes vertueux ont abattu peu à peu le monstre anarchique. Ce fut Legendre qui dénonça Condorcet, en l'accusant faussement d'avoir cherché à soulever le département de l'Aine.

Cambon. La loi proposée par Buzot, qui force chaque député à donner le bilan de sa fortune depuis l'assemblée législative et constituante, et de justifier des causes de son accroissement, a toujours reçu sa plus forte opposition de la part des montagnards. Cambon la trouvoit mauvaise, lui qui affectoit à la tribune de flatter la multitude. Dès qu'on touchoit cette corde, on étoit un allié de Pitt. Jamais on ne put mettre en vigueur la loi qui leur auroit fait vider les poches. Nous ne refusions pas, nous, le bilan de notre fortune.

Cambon exerça une dictature financière : il a commencé le premier à se

jouer de l'émission des assignats. Il vouloit proscrire l'agiotage; et pourquoi Cambon n'a-t-il pas fait fermer la Bourse plutôt, comme Clavière n'avoit cessé de le demander depuis 1791 ? C'étoit aller droit à la source du mal. C'est Cambon qui a paralysé et persécuté le talent et le génie de Clavière, parce qu'il connoissoit sa supériorité sur ces misérables plagiaires qui lui prêtoient leur étroite conception, en lui suggérant des expédiens ruineux ou illusoires.

Le désastre de nos finances fut encore l'ouvrage des montagnards; et si l'un d'eux faisoit mine de dénoncer de petits dilapidateurs à la tribune, c'étoit pour se réserver le droit de favoriser le chef des dilapidations. Pourquoi resta-t-il si long-temps à la tête des finances ? C'est qu'il fut le complice des anarchistes qui étoient encore des fripons; et que depuis il s'est coalisé avec eux.

Marat. Ce misérable, né dans le

comté de Neufchâtel en Suisse, d'abord mendiant, puis empyrique, qui réunissoit la bassesse de la figure et du style à celle du caractère et de l'esprit, et dont l'insolence à la tribune étoit encore un ridicule, qui ne fut supérieur qu'à ses valets, occupera néanmoins plus d'une page dans l'histoire, et par son inconcevable déité et par sa mort qui fit descendre dans la tombe une jeune héroïne. L'histoire dira donc que si ce vil démagogue, qui a entaché le Panthéon et tous ceux qui l'y conduisirent, poussa une multitude aveugle au pillage et au crime, il n'eut pas osé lui-même prêcher l'athéisme. Il y eut donc quelque chose de plus abominable au monde que Marat; ce fut l'esprit de Chaumette et d'Hébert, je dis l'*esprit jacobin, cordelièr*. L'hypocrite Robespierre sentit bien qu'il auroit pour lui l'assentiment du genre humain en terrassant ces malheureux; mais en recréant l'Être-suprême, il n'en eut pas

moins la physionomie d'un impie. Pourquoi ? C'est qu'en effet il s'étoit substitué ce jour-là au Dieu qu'il vouloit faire reconnoître.

FOULON. Foulon, pendu en place de Grève, décapité et puis traîné dans les rues, avoit vécu de manière à ce qu'on ne pût presque pas le plaindre. Je ne sais s'il prévoyoit son sort, mais il avoit non-seulement fait répandre le bruit de sa mort, mais même donné le spectacle de son propre enterrement dans sa terre d'Houvion. On y porta le cadavre d'un domestique mort chez lui, qui passa pour le sien, et fut inhumé avec les honneurs dus à un seigneur de terre. Il laissa plusieurs millions et un nom détesté.

On avoit trouvé un portefeuille de M. de Berthier-Sauvigny, dans lequel étoit renfermée sa condamnation. Il étoit allé dans sa généralité pour retirer des lettres concernant l'affaire des blés, si funeste et si mal éclaircie. Ce sont les

paysans de sa campagne qui l'ont arrêté ; des soldats se sont joints à eux, et ont formé cette formidable escorte qui l'a amené à l'hotel-de-ville. Lafayette s'est mis à genoux pour obtenir le temps de le juger, et n'a pas été écouté : la fureur étoit telle, qu'on ne s'est pas même donné le temps de le pendre.

LAHARPE-BONNET-ROUGE. Le symbole de la liberté qu'on vénéroit au commencement de la révolution, a depuis été profané : je l'ai vu sur la tête de *Dumouriez*.

Dans une des séances du Lycée républicain, *Laharpe*, en pérorant avec chaleur dit : « On prétend que le *bonnet-rouge* raffermit les têtes républicaines. Je déclare qu'il fait fondre la mienne ». Il l'ôta.

Le lendemain parut une affiche.

A VENDRE.

Un *bonnet-rouge*, doublé de taffetas tricolor, avec une riche houppe de soie.

S'adresser au portier de *Panckoucke*, et demander le *petit* Lucain. On le trouvera nuit et jour à son bureau. Il recevroit en échange une perruque à trois marteaux dans le genre académique. On feroit d'ailleurs la remise au libraire, si l'acquéreur du *bonnet-rouge* vouloit souscrire pour le *Harpiana*, ou recueil des bons mots de l'auteur de *Gustave*. Cet ouvrage est imprimé : il auroit déjà paru, mais l'éloge que l'auteur doit en faire dans quelques journaux qu'il rédige, ne l'est pas encore.

L'abbé DE BOISLAURETTE. Il fut curieux : aumônier de la garde nationale parisienne, il qualifia le vœu de continence des ecclésiastiques, de vœu insensé, sacrilége, anti-social, etc. « Mais, » s'écrie-t-il éloquemment, quelle puis- » sance pourra relever de ce vœu ? » Rome ? dans cette sainte cour on ne » termine rien. Les affaires s'y font si » lentement !... si lentement !... Et notre » mariage est si pressé, si pressé ! Et



» moi, comme l'un des aumôniers de
» l'armée parisienne, je suis si pressé,
» si pressé de lui donner un bon sol-
» dat !..... Sorbonne, prends tes four-
» rures, assemble-toi et prononce. Cen-
» sure si tu veux, excommunie, anathé-
» matise ; je ne crains point ta foudre.
» *Vel duo, vel nemo ;* voilà la seule
» thèse que je te présente ; elle est sa-
» crée, elle est sublime : si tu oses la
» déchirer, le roi de la nature te con-
» damne et m'approuve. Avec son ap-
» probation, je me passerai de la tienne ».

Comment la religion, la religion de celui qui a maudit le figuier stérile, a-t-elle pu faire un crime d'un plaisir que les *anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs ailes, de peur sans doute d'envier à la terre un bonheur qui n'est pas celui du ciel?* Est-il donc si facile d'écraser son cœur sous les marches du *sanctuaire?* Ils domptoient leurs corps, les Bernard, les Benoît, les Dominique ; mais

mais c'étoit dans des étangs glacés, sous des cercles de fer, sur des épines et des orties. Leur peau sous la discipline devenoit le cuir d'un nègre. Ils disoient tous que c'étoit un plus grand miracle de conserver sa virginité, que de ressusciter un mort. Aussi Brigitte assure-t-elle que de son vivant elle a vu en enfer beaucoup d'ecclésiastiques, *qui avoient tourné au préjudice de l'espèce l'attrait donné pour la multiplier*. C'est m'expliquer le mot de saint Basile: *Je ne sais ce que c'est qu'une femme; et pourtant je ne suis pas vierge.* Le prieur des Chartreux avoit permis au novice *Seguier* de sonner la cloche toutes les fois qu'il éprouveroit des accès de concupiscence, afin que ses confrères se missent en prières. La communauté se lassa de prier, et l'enfant de *Bruno* sentit qu'il auroit moins de mal à devenir chancelier de France.

« Si le clergé, encore fier et hypo-
» crite, toujours jaloux de l'inutile ré-

» putation des saints, dit M. Manuel,
» dont j'emprunte cet article, prétendoit que ceux qui tiennent un Dieu
» dans leurs mains, et voient des reines
» à leurs pieds, ne doivent pas descendre jusqu'aux besoins du vulgaire ; je
» vais dévoiler les œuvres libertines de
» ces célestes missionnaires qui dévouent
» à l'enfer les passions des ames honnêtes et sensibles. J'ai en main la
» lettre de l'*inspecteur*, le verbal du
» *commissaire*, la confession signée du
» délinquant, et la reconnoissance de
» son supérieur, à qui on le ramenoit
» sans doute quand il n'avoit pas de quoi
» acheter sa grace, &c. &c. ».

L'auteur que je viens de citer donne ensuite la liste nombreuse, plaisante et authentique de tous les *tonsurés* pris en flagrant délit par la police, dans les endroits où canoniquement ils ne devoient pas se trouver.

DESPRÉMESNIL. Lorsque la cour tint un parlement prisonnier dans le sanc-

tuaire de la justice, et porta la hache sur la porte de ce tribunal dont la modération vouloit lui épargner le coup qui la renversa (car c'est par ce coup que le trône fut véritablement frappé), ce conseiller au parlement de Paris jouoit un rôle. Il détermina peut-être le premier choc de la révolution. Il s'étoit dévoué sous le despotisme de la cour avec un courage digne d'un vrai Romain ; mais il étoit noble, député de la noblesse ; et après avoir soulevé tous les parlemens contre l'autorité royale, il en redevint l'humble valet.

Ce changement ne fut pas rare parmi tant d'hommes qui sembloient nés pour être républicains. Mirabeau revenoit sur ses pas lorsque le poison l'arrêta. On eût dit qu'il se souvenoit du comité des trente tyrans d'Athènes, qui pesa encore beaucoup plus sur la république qu'un seul Pisistrate.

On attribue le changement de Desprémesnil à un bon-mot de madame de

Polignac, qui, dans un dîner de parade, avoit dit hautement qu'on mît les seaux devant M. Desprémesnil. Elle parloit des seaux à rafraîchir, et l'on débita qu'il avoit cru voir dans ce calembourg le présage de sa nomination au ministère de la justice.

Il fut petit dès qu'il ne se trouva plus dans un corps de magistrature; et la tribune, qui a tué tant d'hommes réputés pour être éloquens, ne laissa voir qu'un conseiller au lieu d'un orateur.

Il fut souffleté à la journée dite *des poignards;* et à son retour de Coblentz, reconnu sur la terrasse des Feuillans, il faillit devenir la victime du peuple. Péthion vint le débarrasser; Péthion étoit alors dans toute sa gloire; Desprémesnil, tout en sang, dit au maire de Paris, qu'il n'aimoit pas : *Et moi aussi, Monsieur, j'ai été porté en triomphe par le peuple.*

Pitt et Cobourg. Ces deux noms ont été répétés jusqu'à la satiété. Il n'en

est pas moins vrai que Pitt a été le plus déterminé soudoyeur qu'on ait encore vu dans les annales du monde ; il aura perdu ses guinées. Renard Pitt a été dans son genre, a été dans son rôle aussi opiniâtre et aussi borné que le fut Robespierre : sa haine n'avoit qu'une direction ; elle ne fut ni ingénieuse ni inventive ; elle l'a aveuglé ; et tout le mal qu'il nous a fait retombera sur son propre pays ; la forme de son gouvernement sera inévitablement changée.

Pour Saxe-Cobourg, prince et général allemand qui commandoit les troupes autrichiennes il y a quatre ans, après avoir été battu plusieurs fois par nos républicains, ce grand maître de l'art a mis promptement ses talens, sa réputation et sa gloire à couvert, en avouant qu'il n'entendoit rien à la tactique de nos écoliers militaires.

Monsieur. Les *choses* s'usent à force de s'en servir : les *mots* s'usent quand on ne s'en sert plus. Celui de *monsieur*

en est un exemple parmi nous. Le mot *citoyen* l'a remplacé presque généralement, mais bien difficilement.

Dans une assemblée primaire, on faisoit l'appel nominal. Le président appeloit chaque membre un peu riche, *monsieur*, et les autres par leur nom tout court. Il appela ainsi sans respect un jeune vigneron.... « Je vous y attendois, s'écria celui-ci; pourquoi distinguez-vous les citoyens? pourquoi » ne m'appelez-vous pas *monsieur*, » tout comme vous avez appelé mon » voisin? Avez-vous oublié la politesse » nouvelle de l'égalité? Souvenez-vous » que chacun de nous est *monsieur*, » ou que personne ne l'est ».

Dans tous les bureaux d'administration quelconque, dans tous les tribunaux, le mot *monsieur* est proscrit.

LOISEROLLES. L'histoire déroulera les vues générales du décemvirat dans l'invention de ce système, et sa combinaison principale avec la guerre de la

Vendée, ainsi que le projet infernal de son application à toutes les parties de la république : un tel poison n'a pu être soufflé que par le cabinet de Saint-James.

Comment a-t-on pu trouver tant de géoliers, tant de bourreaux obéissans, tant d'applaudisseurs qui suivoient les charriots funèbres, qui comptoient le nombre des victimes en calculant avec un horrible sang-froid, si ce nombre alloit en augmentant ou en décroissant? Le théâtre de la guillotine ne manqua jamais d'un cercle de spectateurs. Déjà l'on parloit d'établir un puisard en pierre sous l'échafaud, et d'y ménager des couloirs pour le sang humain ; déjà l'architecte avoit tracé le plan de cette bâtisse ; et puis, que l'on calomnie les arts !

Au milieu de tant de victimes, il y a un nom qu'on ne sauroit oublier, parce qu'il rappelle tout l'essor de la tendresse paternelle.

L'infortuné Loiserolles reçoit à la Conciergerie un acte d'accusation; c'étoit celui de son fils. Il garde le silence; il dissimule; il obéit à la voix du guichetier, qui lui signifie l'ordre de descendre au greffe. Il marche cachant la joie qu'il avoit de sacrifier sa vie pour la conserver à son fils. L'erreur ne fut point reconnue, parce qu'il fit tout pour la rendre complète : il trembloit que son fils, qui ignoroit ce dévouement, ne vînt réclamer sa place. Ce vieillard vénérable, lié à la planche, s'écria : *J'ai réussi ;* et sans doute il reçut sans regret le coup de la mort. Mais comme si le Ciel eût attendu cette dernière et généreuse victime pour manifester tout son courroux, la justice vengeresse se déclara enfin : le même jour elle tonna sur le crime, le même jour les tyrans furent foudroyés; et tous ces décemvirs, ivres de sang, montèrent le lendemain à l'échafaud.

Jamais il ne fut imprimé sur aucun

criminel un plus terrible cachet de réprobation que celui qui marqua l'agonie de Robespierre. A moitié tué de la main de son frère ou de la sienne propre (car la version est encore douteuse); le visage enveloppé de linges sanglans; poursuivi par les imprécations et par les cris d'alégresse du peuple; lisant sur tous les fronts le plaisir de la vengeance, et la chute de son épouvantable système; montant à cet échafaud que je lui avois prédit dans les jours de sa toute-puissance; outragé par le bourreau, qui déchira avec dédain l'appareil de sa blessure, s'il ne crut pas en ce moment à la justice divine, c'est que c'étoit un automate sorti des enfers pour punir les humains. Mais non.... je crois qu'il dut s'étonner et même se plaindre de ne pas voir autour de lui tous ses complices. Plusieurs respirent encore..... mais attendons quelle sera leur fin.

On a dit et répété que Robespierre avoit sauvé et vouloit sauver encore les

soixante-treize représentans du peuple détenus pour leur ferme et généreuse protestation contre la journée du 31 mai : il n'en est rien. Robespierre nous tenoit en ôtage pour maîtriser le côté droit ; et nous devions être égorgés dans la nuit qui précéda le 9 thermidor. Nous avons vu tous les apprêts de notre mort ; les armes, les flambeaux, tout étoit prêt ; les fosses étoient creusées : on attendoit le signal. O sainte Providence que j'adore ! tu daignas m'envoyer dans cette nuit même le sommeil le plus doux et des songes célestes ! Il entroit dans tes desseins que les soixante-treize ne périssent point ; ils étoient innocens, et ils avoient voulu sauver la France de ces grands désastres. Non, je n'ai jamais craint la mort ; j'avois un pressentiment secret que l'auteur de tout bien et de toute justice nous feroit triompher. Dans ces temps d'oppression et de calamité, mon oreiller me fut toujours doux. En pour-

riez-vous dire autant, Robert Lindet?

Et toi, farouche Amar, je me souviens de tes larmes de crocodille, quand tu vins nous visiter aux *Madelonnettes*, après avoir assassiné les vingt-deux. Et comment comptois-tu sur ta puissance? tu ne connoissois ni toi ni les hommes! Tu fus féroce, et tu n'as point de remords! Autant vaut que tu vives que de périr sous une main justement vengeresse! Le mépris te fait grace!

Louvet. Il eut un père dur et brutal, dont l'organisation commune ne pouvoit deviner le secret de l'organisation de son fils. C'est de-là probablement que s'alluma dans son ame cette haine des tyrans, qui ne s'est éteinte qu'avec ses jours. Il attaqua le trône, il dénonça Robespierre; il demanda l'acte d'accusation contre les frères de Capet; il s'éleva avec une grande force d'indignation contre la noblesse, cette caste usurpatrice, obstacle continuel à

tout développement de grandeur et d'énergie dans la nation ; il fut républicain jusqu'au dernier soupir : tous les genres d'outrages lui furent prodigués.

Il y a des momens dans la vie où l'homme vertueux, réagissant contre l'injustice et l'insolence, est tenté de renoncer publiquement à l'estime des hommes. Louvet, au-dessus des clameurs de la calomnie, leur répondit en combattant sans cesse, en se trouvant par-tout sur la brèche.

L'aveuglement universel de la capitale sur Robespierre, enhardit les conspirateurs ; le parti du devoir et de la vertu fut abandonné ; mais notre républicanisme restera sans tache. J'ai partagé toutes ses opinions : pour récompense de ses vertus et de ses talens, que n'a-t-il vu comme moi le 18 fructidor !

CHAPITRE XXXVII.

Anecdotes.

M. Duhameau, marchand de Paris, se trouvant à Rome, et voulant continuer sa route vers Naples, se rendit chez notre ambassadeur pour avoir un passe-port. L'ambassadeur lui demanda s'il avoit vu la révolte de Paris. — *Quelle révolte?* lui demanda le citoyen. — Mais la révolte de Paris; celle de juillet. — *Je ne vous entends pas.* Le secrétaire d'ambassade prit alors la parole : Monseigneur vous demande si vous avez vu la révolution. — *Ah! oui, j'ai vu la révolution française.* Et quelle différence, Monsieur, reprit l'ambassadeur, trouvez-vous donc entre révolte et révolution? La voici, répliqua le citoyen : *Des esclaves se révoltent contre leur maître : un peuple libre, qui reprend ses droits, fait une*

révolution. Vous voyez bien que je ne pouvois pas vous entendre.

Ceux qui ont assisté aux séances du sénat français, savent combien elles sont quelquefois bruyantes. Le décret qui ordonne la vente des biens ecclésiastiques excita, comme cela se devoit, les plus grands cris de la part des *tonsurés*. Chaque membre du clergé se levoit, changeoit de place à chaque instant pour augmenter le bruit que faisoit son confrère en aristocratie : une dame, impatientée de tout ce brouhaha, s'écria : « Messieurs ! on veut vous raser ; mais si vous remuez tant, vous vous ferez couper ».

CHAPITRE XXXVIII.

Livre rouge.

Qui ne sait pas maintenant ce que c'est ? Ce livre a conquis une foule d'hon-

nêtes gens à la cause du patriotisme ; il a raffermi les foibles, convaincu les incrédules, éclairé les aveugles, donné un plus grand courage aux esprits droits, versé une sainte indignation et une généreuse énergie dans les ames citoyennes ; et sous ce point de vue, c'est la plus utile et la plus éloquente brochure qui ait encore paru. Graces immortelles en soient rendues aux membres courageux du comité des pensions, qui après bien des efforts sont parvenus à l'arracher des mains des ministres dont elle révèle tous les crimes.

Le 1er décembre 1789, M. le Camus dénonça à l'assemblée nationale l'existence du *livre rouge*. C'est un fort beau registre relié en maroquin du Levant, et doré sur tranche, qui contient la liste des pensions, dont voici quelques-unes.

A l'ouverture du cahier, on voit un prince allemand qui en a quatre. La première pour ses services comme colonel ; la

seconde, pour ses services comme colonel; la troisième, pour ses services comme colonel; la quatrième, pour ses services comme colonel. Total des pensions du prince allemand, 40 mille 48 livres.

M. *Claverie de Bamire*, quatre pensions. La première et la seconde, parce qu'il étoit en même temps secrétaire-interprète de deux régimens étrangers qui n'avoient pas besoin d'interprète, et qui étoient en garnison, l'un au levant, l'autre au couchant; la troisième, parce qu'il étoit commis au bureau de la guerre; la quatrième, parce qu'il a été commis au bureau de la guerre. Total, 23 mille 469 livres, dont 4 mille 750 sont réversibles sur sa femme et ses enfans, &c. sous le beau titre de *réserve*.

M. *Desgallois de la Tour*, premier président et intendant en Provence, à l'honneur duquel M. Barentin fit graver une médaille dans les gazettes;

22 mille 720 livres en trois pensions. La première, comme premier président et intendant; la seconde, comme intendant et premier président; la troisième, *pour les mêmes considérations que ci-dessus.* — Je copie fidèlement le texte.

Madame *Isarn*, 24 mille 980 livres, *pour favoriser son mariage, et en considération de ses services.*

M. *Claude-François Moreau*, dont la plume vaillante a donné pendant un demi-siècle des leçons d'esclavage aux peuples de la terre, n'a que 21 mille livres de pension. C'est peu; il y a des métiers qu'on ne sauroit trop payer.

Tout le monde sait qu'en France la qualité de grand-maître de la barberie procure à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, 62 mille livres, à prélever sur le produit des coups de rasoir qui se donnent chaque année sur tous les mentons du royaume. Croiroit-on, après cela, que M. Andouillé eût besoin

d'une pension de 9 mille 900 livres sur le trésor royal ?

On a dit dans l'assemblée nationale qu'il y a des morts qui reçoivent exactement les pensions qu'ils ont obtenues de leur vivant ; j'aime mieux les pensions octroyées à des individus qui n'ont jamais existé, et qui peut-être n'existeront jamais ; tels que 4 mille livres *à la personne qui épousera madame de Baschi* (maîtresse de Monsieur).

A l'égard de mademoiselle *Hue de Miroménil*, pensionnée *en considération de son mariage*, elle existe réellement ; aussi sa pension est-elle de 8 mille livres.

M. *Blanchet*, 4 mille 727 livres en considération de ses services passés, et 4 mille 727 livres en considération de ses services futurs. Total, 9 mille 454 livres.

Madame la marquise *de Flavacourt de Mailly*, 14 mille 651 livres en trois pensions. La première, *par continua-*

tion; la seconde, *sans motif*; la troisième, *pour appointemens conservés.*

M. *Hamelin*, 21 mille livres, en considération *de la modicité de sa charge* de receveur-général des finances. *De la modicité!*... Lecteurs, n'oublions jamais l'article de M. *Hamelin*; un temps viendra où nous raconterons au coin du feu les merveilles dont nous sommes témoins, comme les mies racontent les voyages de Simbad-le-Marin et l'histoire de la Belle-au-Bois-dormant: *tunc meminisse juvabit.*

Cette *modicité* de M. *Hamelin* me fait penser à un vieux officier nommé M. *Segrave*, qui eut le bras emporté il y a cinquante-cinq ans au siége de Fribourg, et qui n'a pas encore pu obtenir les *quatre sols* par jour, que l'ordonnance accorde à tout officier mutilé. O M. *Hamelin!* combien de 4 sols par jour dans votre recette générale des finances! Et vous n'êtes pas content, M. *Hamelin!* et il vous faut

absolument une pension de 21 mille livres !... Voici ma motion : Que les 4 sols demandés par M. *Segrave* soient donnés à M. *Hamelin ;* que mille écus de la pension de M. *Hamelin* soient donnés à M. *Segrave*, et que les 18 mille livres de surplus soient restituées à la nation.

En général, on a remarqué dans le *livre rouge* des pensions à un grand nombre de femmes *comme il faut*, à des commis et secrétaires comme il n'en faudroit pas, et à quelques militaires comme il en faudroit beaucoup. Dans la liste des femmes, on trouve une dame près d'Avranches, qui a 1200 liv. de pension pour avoir reçu nombre de fois à sa table un certain colonel.... On assure bien que c'est à sa table.

Après avoir parlé du *livre rouge*, dans une des séances de l'assemblée nationale, M. le Camus y dénonça un autre livre intitulé : *Livre des Traitemens*. Celui-ci est le cadet du livre

rouge, et contient, comme son aîné, une liste des turpitudes et des déprédations des courtisans et des ministres. Un membre du côté *noir* ayant demandé par dérision de quoi ce livre étoit couvert : — *Du sang du peuple*, répondit avec véhémence *Barnave*.

CHAPITRE XXXIX.

Est-ce un supplice doux que celui de la Guillotine?

L'ASSEMBLÉE nationale de France, guidée sans doute par des principes d'humanité, consulta en 1791 différentes personnes pour savoir si, dans le cas où la loi prononçant la peine de mort contre un coupable, il seroit possible de trouver le moyen d'ôter en quelque sorte au patient la douleur de son supplice. L'instrument connu sous le nom de *guillotine* fut proposé; l'académie de chirurgie fut consultée ; on fit

sur des cadavres plusieurs expériences pour vérifier si la section du cou étoit instantanée, et l'on reconnut unanimement que cet instrument par lequel la tête est séparée du tronc dans un moment indivisible, ôtoit la vie dans le plus court espace de temps possible. Il n'y eut alors aucun doute sur cette assertion. Personne n'imagina qu'aussitôt après la *détruncation*, il pût exister encore la plus légère douleur, le plus petit degré de sensibilité, soit dans la tête, soit dans le tronc, lorsque ces deux parties sont totalement séparées l'une de l'autre. Jamais chez aucun peuple on n'a pensé que la vie, et par conséquent la sensibilité, pussent survivre, au moins pendant quelques instans, à cette mutilation. Néanmoins l'opinion contraire semble s'accréditer depuis quelque temps. On paroît craindre aujourd'hui qu'on ne se soit fait illusion sur cet objet, et qu'on n'ait prononcé en 1791 avec trop de précipitation. Les uns de-

mandent sérieusement s'il est bien vrai que celui qui vient d'être supplicié par le jeu de la machine en question, ne souffre plus du tout lorsque la tête est séparée du tronc. D'autres croient voir dans les mouvemens convulsifs des muscles du visage immédiatement après l'exécution, les signes d'une douleur aiguë, et un témoignage de sensibilité qui n'est pas encore éteinte. On va jusqu'à rappeler la douleur et les regrets de ceux dont les parens ou les amis ont péri par ce supplice, en disant qu'une tête séparée du corps a la *conscience* de la douleur, que la vie y subsiste encore avec la chaleur. On craint que la pensée de la douleur ne soit dans cette tête, comme elle est dans le moignon d'un homme à qui l'on a fait l'amputation d'un membre, et qui souffre de ce membre qui n'est plus.

Tous ces raisonnemens tombent d'eux-mêmes si l'homme supplicié meurt instantanément. C'est donc une ques-

tion d'anatomie qu'il s'agit de traiter ici. Or il est bien démontré qu'il existe dans l'homme deux organes tellement nécessaires, tellement essentiels à la vie, qu'elle cesse tout aussi-tôt que l'un d'eux discontinue d'agir. L'un de ces organes est le cerveau, et l'autre est le cœur. C'est pour cette raison qu'on les a nommés organes vitaux, parce que la vie ne peut subsister sans eux ou sans leur action. Ainsi une plaie au cœur est nécessairement mortelle, et une lésion au cerveau assez grande pour que cet organe cesse d'agir, est de même nécessairement mortelle. Dans l'un et dans l'autre cas, la promptitude de la mort est en raison de la vîtesse avec laquelle le cœur ou le cerveau cessent d'agir. C'est une vérité qui est consignée dans tous les livres de l'art; et il n'existe pas un seul traité de médecine légale, dans lequel il ne soit dit très-positivement que toute lésion capable de faire cesser l'action du cœur ou celle du cerveau,

est nécessairement mortelle ; c'est-à-dire, que la vie et toute sensibilité cessent à l'instant même où le cœur cesse ses fonctions, et que réciproquement la vie cesse et le sentiment périt au moment où le cerveau discontinue les siennes.

C'est ainsi que l'on voit mourir subitement ceux qui éprouvent une forte attaque d'apoplexie, maladie dans laquelle, lorsqu'elle est portée à un haut degré, le cerveau est sans action. De même on meurt subitement, quoique le cerveau soit très-sain, lorsque par une cause quelconque il se fait au cœur une rupture ou crevasse qui arrête brusquement ses mouvemens. Or il est bien démontré, pour quiconque veut tant soit peu réfléchir, que non-seulement le cœur, mais aussi le cerveau discontinuent d'agir aussi-tôt que la tête d'un homme vivant est séparée du reste du corps. Dans ce cas, la mort est instantanée, parce que la cessation d'action des deux organes

vitaux est elle-même instantanée. La mort ne seroit longue et la douleur ne pourroit être prolongée qu'autant que la cessation de l'une ou de l'autre de ces fonctions vitales se feroit lentement; ce qui est impossible, puisqu'à l'instant même où la *détruncation* est complète, l'hémorragie terrible des vaisseaux de la tête et de ceux du tronc met fin à l'action du cœur et à celle du cerveau. Si l'on est absolument curieux de savoir si réellement le patient souffre, et pendant combien de temps il souffre ; on peut répondre que sa douleur est en raison du temps que l'instrument tranchant met à opérer la décollation.

On pourroit conjecturer que si elle se fait en une seconde, le patient souffre pendant une seconde. Mais on se tromperoit encore en adoptant ce calcul, tout probable qu'il est; car la douleur, quoique matérielle, suppose toujours, pour être sentie distinctement par celui qui l'éprouve, une réflexion, une pen-

sée, un jugement, en un mot, une fonction intellectuelle. Or, comment veut-on que cette fonction de l'esprit ait lieu, lorsque l'organe sans lequel elle ne peut se faire n'agit plus ? Il est donc évident que l'action du cœur et celle du cerveau cessant instantanément, il ne peut plus y avoir ni douleur ni sensibilité dans un corps privé de vie.

L'un des plus savans médecins du siècle dernier a répondu d'avance à toutes les questions que l'on pourroit faire sur cette matière. Wepfer, dans son Traité de l'Apoplexie, s'exprime ainsi : « Le supplice de la décollation » prouve évidemment combien le cer- » veau a pendant tout le cours de la vie » un besoin indispensable de l'action » continuelle du coeur. Car aussi-tôt » que la tête est séparée du corps, tout » sentiment et tout mouvement meu- » rent, même dans la tête. *Omnis sen-* » *sus et motus animalis, etiam in ca-* » *pite moriuntur* ».

Ce qui peut faire illusion à ceux qui n'ont pas les premières notions de l'anatomie, c'est la palpitation des chairs, c'est l'irritabilité des muscles qui subsistent plus ou moins tant que le corps est chaud. Mais cette irritabilité ou cette contraction musculaire dans un corps qui n'a pas encore perdu sa chaleur quoique privé de vie, ne peut pas exciter la plus légère sensibilité, et ne doit pas être confondue avec elle. Jamais personne n'a pensé que lorsqu'un ver ou une anguille est coupé en plusieurs morceaux, on puisse exciter la sensibilité de l'animal, en irritant avec la pointe d'une épingle un des morceaux détaché des autres; quoique tous pris séparément soient irritables pendant un certain espace de temps. Ce que nous disons est si certain et tellement avéré par tous les anatomistes, que depuis l'origine de cette science jusqu'aujourd'hui, il n'y en a pas un seul qui ait adopté la proposition con-

traire à celle que nous avons présentée (1).

CHAPITRE XL.

Cris nouveaux.

Dès le matin on entend crier les journaux. De simples projets de décrets sont transformés en décrets, et tout un quartier raisonne ou s'épouvante de ce qui ne doit pas avoir lieu. Le peuple mille fois trompé par ces annonces infidèles, n'en écoute pas moins le vociférateur. Tous les esprits sont en réveil, et si la présence d'un corps législatif se fait sentir avec une sorte d'effroi, c'est dans la bouche d'airain de ces brailleurs infatigables. Le soir ils courent les rues avec d'autres journaux, font le même vacarme ; et il y a des noms tels que ceux d'Etienne Feuillant, du Postillon de Calais, de Poultier, représentant du

(1) Je dois ces observations au cit. Lassus, mon ami et collègue à l'Institut national.

peuple, qui ont été répétés cent fois plus que tous ceux des rois, des empereurs et des grands écrivains de tous les siècles présens ou passés. Le fond des cafés et des tabagies s'ébranle à la voix du colporteur. Le boutiquier saisit la feuille qui court, le hurleur prend la pièce de monnoie en précipitant ses pas. C'est à qui atteindra d'un pas plus accéléré le lointain fauxbourg, où le pauvre rentier, en se couchant sans chandelle, entend qu'on s'est beaucoup occupé de lui, mais pour ne lui rien donner.

Les victoires et les complots, les batailles et les révoltes, la mort des généraux, l'arrivée des ambassadeurs, tout cela se crie pêle-mêle. Le journaliste a tué pour deux sols celui qui se porte bien ; il annonceroit la fin du gouvernement comme Lalande annonce la fin du monde, si on lui avoit dit de crier la grande trahison du directoire, et l'égorgement du corps législatif...

La législation, la politique et la diplomatie sont à la merci de ces crieurs qui défigurent les noms, dénaturent les expressions, et font dans les carrefours un historique où la géographie est tellement bouleversée que le nord et le midi sont confondus, et que les affaires de Rome se trouvent à Ratisbonne.

Le peuple qui prête l'oreille à cet épouvantable galimatias, le commente encore en se couchant: et Dieu sait de quelle manière le lendemain la narration des perruquiers devient instructive. Tel ramasse tous ces bruits fangeux, les confie à la poste; et toutes les absurdités que le rêve le plus extravagant et le plus anti-politique pourroit créer, circulent dans les petits bourgs des départemens, et n'ont d'autre fondement que les criailleries des rues de Paris.

Vainement a-t-on voulu imposer silence à ces commentateurs. Ils se prétendent des héraults privilégiés : on

enchaîneroit plutôt le son que leurs personnes.

Une multitude de petits détailleurs étale à tous les coins des rues des objets de petite mercerie, crient à l'envi les uns des autres le prix de leurs marchandises : quelques bouts de chandelle que le vent fait fondre, couvrent de suif leurs magasins de trois pieds de long ; et quoique le prix soit modique, vous achetez toujours trop cher, car c'est-là le rebut de toutes les manufactures.

Autrefois, à la porte des spectacles, lorsqu'un faquin sortoit entre les deux pièces, tous les décroteurs crioient à gorge déployée : Votre voiture, M. le chevalier ! M. le marquis ! M. le comte! Actuellement ils y ont substitué les noms de capitaine, de général, de commissaire. Ils sont devenus plus familiers ; ils présentent la main aux belles dames en les appelant citoyennes ; ils offrent le cabriolet en disant : On y tient deux commodément ; ils ont une

gaîté insolente, et indifférens à tous les partis, ils se moquent également des oreilles de chien et de la perruque jacobite.

On diroit que l'éloquence de la tribune a formé ou a donné de la hardiesse à tous ces orateurs du coin des bornes, qui parlent entr'eux des grandes motions et du fameux complot dévoilé, qui apostrophent quelquefois les passans. Les porte-faix appellent tout haut aristocrates ceux qui leur déplaisent. Ils passent leur temps à politiquer; et ils ont contracté un air d'assurance qui devient plus remarquable encore quand ils exigent de vous pour le moindre office un triple salaire.

Pour les chansonniers, on peut penser jusqu'à quel point ils ont abusé de leur privilége. L'un d'eux, nommé Pitou, s'étoit fait un si nombreux auditoire que la garde n'osoit l'interrompre dans ses fonctions chantantes. Chaque fois qu'il parloit de la république, il

portoit la main à son derrière. Il se fit arrêter ; traduit au tribunal criminel, il répondit à l'accusateur public que dans le geste qu'on lui reprochoit, il n'avoit d'autre intention que de chercher sa tabatière. Après avoir été vingt-deux fois emprisonné pour ses couplets de chanson, il en fit tant, qu'il fut condamné à la déportation.

Ce Pitou étoit une espèce de Diogène, mais il ne se trouvoit pas à Athènes.

Les proclamations des crieurs de journaux ont failli renverser le gouvernement républicain. Tout est composé d'infiniment petits.

CHAPITRE XLI.

Nouveaux voleurs.

Au milieu de ce débordement de toutes les passions humaines, et lorsqu'on avoit agité et battu l'étang, il étoit impossible que le limon ne montât point

à la surface, et ne troublât point la pureté des eaux.

Il y eut donc des voleurs, des bandes de voleurs, et dont le nombre s'accroît tous les jours avec leur audace. Des vols immenses se font; je dirai plus, des complots se forment : cependant la police veille; mais elle a eu comme les autres institutions ses alternatives de force et de foiblesse; elle fut corrompue elle-même.

Les comités révolutionnaires n'avoient pas grand intérêt à poursuivre ces scélérats qui, sous différens costumes, s'insinuent dans les maisons, y prennent des renseignemens, et se rendent ensuite à leur rendez-vous, où ils se font part des vols qu'ils préméditent.

Les nouveaux voleurs sont beaucoup plus hardis que les anciens; ils recommandent à celui qui doit entrer le premier en cas d'enfoncement de porte, de ne pas s'occuper de minuties, comme du linge et autres effets; mais bien des

bijoux, argenterie et objets de valeur; car, disent-ils entr'eux, il faut laisser cela aux *petits paigres*, c'est-à-dire, les petits voleurs. Ils n'oublient pas de faire les menaces les plus fortes à celui qui seroit assez lâche pour *manger le morceau*, c'est-à-dire, découvrir le larcin.

Ils ont sous leurs ordres des *citoyens actifs* (c'est ainsi qu'ils les appellent par dérision), qui se mêlent aussi du soulèvement des porte-feuilles qu'ils nomment *lucs*; et pour cela ils vont aux portes des spectacles où ils font foule. Le plus adroit est en avant; suivi de ses aides-de-camp, il va tâtant les poches qu'il veut soulager; et lorsqu'il trouve un *luc* qui a suffisamment d'embonpoint et qu'il croit aisé d'escamoter, il le saisit par un art qui lui est particulier et que je ne saurois décrire; il le passe très-adroitement à celui qui est derrière lui, afin qu'étant par hasard arrêté, on ne puisse pas le con-

vaincre du délit ; et dans ce cas, il y en a même eu qui ont poussé l'audace jusqu'à faire arrêter et conduire le malheureux plaignant *au comité de la section*, où dans les beaux jours de Robespierre, le voleur trouvoit camarades, sûreté et protection.

Ils ont des endroits qu'ils nomment *tapis francs*, où ils partagent le fruit de leurs travaux. Ils ont aussi des recéleurs, tels que Juifs, orfèvres et prêteurs sur gages, qui leur achètent à vil prix les vols qu'ils ont faits, et les changent sur-le-champ de nature.

Doutez-vous de l'existence de ces coquins ? Allez à l'audience publique du tribunal criminel : vous les reconnoîtrez-là ; immobiles, silencieux, examinant l'attaque et la défense, remuant les lèvres et suggérant, pour ainsi dire, à l'accusé ses réponses. C'est-là qu'ils font l'étude de notre code criminel, en mettant à profit tout ce que l'inscience de la profonde perversité du cœur hu-

main a pu dicter à des législateurs trop philosophes.

Quand le camarade succombe sous le jour terrible de la conviction et de la vérité, son silence est récompensé, et on ne l'abandonne point. La peine de mort n'ayant plus lieu, il est assis sur le *tabouret.* Mais là, supérieur à l'affront, dédaignant la honte publique, il reçoit les tendres œillades de ses compagnons et de toutes les coquines, leurs complaisantes maîtresses ; quand je dis complaisantes, c'est qu'elles ne sont pas étrangères aux larcins de la bande.

C'est un axiôme reçu, que l'on se sauve des fers très-facilement ; qu'on en est quitte pour un petit voyage ; ce qui fait que les nouveaux voleurs sont plus pervertis que les anciens, qu'ils ont poussé l'effronterie et l'insolence jusqu'au dernier excès, qu'ils ne donnent aucune marque de repentir, qu'ils bravent la mort avec impiété.

On a vu des femmes condamnées au

tabouret, première punition que la loi inflige et qui précède la réclusion ou la peine des fers pour les hommes; on a vu, dis-je, ces femmes lever leurs jupes, insulter aux passans qu'elles faisoient fuir d'épouvante par leurs propos obscènes; et comme cet écart de la raison humaine alloit devenir une habitude, il fut enjoint au bourreau de lier leurs jupes et d'assujétir leurs mains.

Ayant exercé trois fois les fonctions de *juré de jugement* au tribunal criminel du département de Paris, je n'en suis jamais sorti que le sein gonflé de douleur sur la perte de cet instinct moral dont il ne restoit plus aucun vestige chez plusieurs criminels. Non, il n'y a plus d'hypocrisie! Le vice et le crime ont leurs apologies et leurs apologistes. Les défenseurs officieux par inattention, par métier, ou pour faire les beaux parleurs, ont dénaturé tous les mots qui servoient à la morale. Eh! comment pour quelque service pécu-

niaire se déterminent-ils à aiguiser le poignard qui peut se tourner contre la société et contre eux-mêmes !

Un surcroît de douleur et d'affliction, c'est que les *gradins* (c'est ainsi que l'on nomme les bancs du tribunal criminel) sont fréquemment couverts de femmes hardies devant les juges; elles ont pris l'audace des hommes ; il ne leur manque qu'un gros bâton à la main. Nous nous plaisons à croire que c'est un reste impur de ces femmes qui passoient la matinée à hurler dans les tribunes ou à influencer le tribunal révolutionnaire, qui l'après-midi insultoient au malheur des victimes que le *décemvirat* envoyoit à l'échafaud, et qui le soir couronnoient leurs hauts faits en se rendant aux jacobins.

Le peuple est donc susceptible de toutes les impulsions ! La fréquence des supplices, la vue du sang ont porté l'homme à mépriser non-seulement la mort, mais encore l'infamie. On plai-

sante dans les cachots sur la guillotine, on en fait la répétition avec des éclats de rire ; et les cinquante-sept jours que j'y ai passés avec les malfaiteurs, lorsqu'on m'y plongea parce qu'il n'y avoit pas de place ailleurs, ces cinquante-sept jours où j'ai cru habiter un autre univers, ne seront perdus ni pour l'histoire ni pour la connoissance du cœur humain. O abominables *décemvirs*, si vous n'eussiez tué que des hommes !

CHAPITRE XLII.

Neuf Mars 1793.

Comment les députés amis de l'ordre ont-ils toujours été outragés, tandis que Marat et ses adhérens étoient triomphans ? Marat fait sonner le tocsin sur les marchands ; le pillage commence à la pointe du jour ; on entre dans toutes les boutiques ; on enlève le sucre, les chandelles, l'huile, le savon et les autres

denrées : puis il prend un remords à tous ces pillards ; ils taxent eux-mêmes les marchandises et les emportent sans obstacle, soit qu'on veuille de leur prix, soit qu'on n'en veuille pas.

Point de doute que la commune ne fût de connivence avec les chefs des agitateurs, car on vouloit donner les plus grandes suites à cette émeute. Quand on vit que le désordre n'alloit pas assez loin, et que l'on n'avoit pas accroché les marchands à la porte de leurs magasins, les officiers municipaux, qui étoient instruits la veille de tout ce qui devoit avoir lieu le lendemain, voulurent avoir l'air de faire quelque chose pour arrêter le brigandage.

Marat fut dénoncé à la convention pour cette provocation à l'anarchie, qui assurément n'étoit pas douteuse : il se contenta de répliquer à ses accusateurs qu'ils étoient des *cochons*, des *imbécilles* qu'il falloit envoyer *aux*

Petites-Maisons. Ce nouveau genre d'éloquence étoit familier au club des cordeliers, au club des jacobins, à la commune et dans les assemblées permanentes de sections : c'étoit ainsi qu'ils nous répondoient. L'organisation du tribunal révolutionnaire se fit au milieu des hurlemens terribles que poussoient les sicaires armés. Ils marchèrent sur la convention pour en exterminer *tout le côté droit ;* mais ils firent tant de bruit, poussèrent des cris si effroyables, et mirent si peu de mystère dans leurs démarches que nous fûmes informés de leurs desseins. Une pluie considérable qui tomboit dans ce moment ne contribua pas peu à disperser les conjurés.

N'ayant pu massacrer les députés du côté droit, les montagnards firent dévaster les imprimeries des journalistes ennemis de l'anarchie ; et ce fut à cette époque que Danton, qui deux jours auparavant et pour mieux parvenir à ses fins, avoit fait prononcer l'élargis-

sement de tous les prisonniers pour dettes, et l'abolition de la contrainte par corps, proposa de nouveau de casser entièrement le pouvoir exécutif, et de choisir désormais des ministres dans le sein de la convention.

Ne faut-il pas être dépourvu de toute pudeur et nous croire absolument étrangers à toute espèce de bon sens, pour vouloir nous persuader que ce Danton étoit un républicain ? Il ne le fut jamais. Directeur des fatales journées des 31 mai et 2 juin, faites et payées par les puissances étrangères, il se préparoit à tirer le petit Capet de la prison du Temple, à le promener entre ses bras, dans Paris, et à se faire nommer son tuteur. D'un autre côté Robespierre dans son orgueil délirant, et aveuglé par des succès qui avoient tourné sa tête étroite, n'ambitionnoit pas moins que d'épouser la fille de Louis XVI, et de se faire déclarer protecteur.

Parmi ces scélérats, c'étoit à qui con-

centreroit l'autorité entre ses mains ! montés de la misère la plus profonde à une sorte d'opulence, il n'y avoit point de chimère dont ils n'alimentassent leur appétit dévorant. Ligués d'abord pour régner à l'ombre de la tutelle de l'enfant dont ils se seroient défaits quand leur puissance auroit été consolidée ; divisés ensuite, parce que chacun vouloit avoir la gloire de remettre le *dauphin* sur le trône, ils ne pouvoient commettre ce forfait anti-républicain, qu'en abattant la Gironde qui avoit fondé la république et qui la vouloit.

Le parti d'Orléans étoit tombé parce que la nullité de l'homme étant constatée, le plus déhonté n'osoit plus bâtir sur lui. Que l'on se représente si l'on peut tous les hommes pervers entachés de vices, tous les intrigans avides de rapines, tous les êtres couverts d'opprobre, fuyant les lieux de leur naissance, enrôlés sur ce grand théâtre où ils ne sont pas connus, et fiers d'y jouer

pour la première fois un rôle pour s'ouvrir un large chemin à la fortune; n'ayant ni domicile, ni parens, ni amis; d'autant plus entreprenans dans leur audace, qu'ils moissonnent dans un champ étranger. Voilà l'image de la capitale à cette époque.

Des figures de tous les pays, des aventuriers de tous les rangs, des agitateurs de tout âge, sont tombés dans les sociétés populaires pour y énoncer les paroles les plus extravagantes, les vœux les plus sanguinaires. On les écoute, on les entoure; plus ils donnent de soufflets à la saine philosophie, plus on leur applaudit : hurleurs de morale, panégyristes de démagogie, affublés du bonnet rouge, ils s'émerveillent eux-mêmes des talens qu'on leur suppose; et Albite l'huissier ne sait pas comment il est devenu un Démosthène.

CHAPITRE XLIII.

Amis des Noirs.

On ne saura peut-être jamais d'une manière certaine quelle fut la teneur directe et entière de cette fameuse convention signée à Pilnitz dans le cours de l'année 1790; mais il paroît constant que le cabinet britannique y donna ses plans; et c'est assez dire que tous étoient dirigés pour opérer les plus grands désastres en France. Qu'on en juge par la question portée au parlement d'Angleterre sur la traite des nègres. Ce fut un piége que l'insidieux Pitt présenta à l'imbécillité de nos niveleurs; ils ne voulurent pas qu'il fût dit que l'Angleterre parût seule pour réclamer les *droits de l'homme*. Ils furent les jouets de ce ministre adroit. On vit naître la société des amis des noirs. Je sentis le piége, et je ne voulus jamais

que mon nom fût inscrit sur ces listes qui offroient beaucoup de noms d'hommes sensibles, mais à vue courte.

Pitt et ses adhérens firent ajourner la question à plusieurs années, satisfaits de nous avoir vus tomber dans leurs embûches, et trop certains que les torches civiles allumées dans nos colonies, dissuaderoient à jamais l'Angleterre de reprendre cette question.

Il en fut de même des vingt mille paires de souliers que des Anglois offrirent à la convention nationale, pour chausser nos soldats qui voloient nus pieds à la victoire. Ce tour de Pitt étoit conçu pour humilier la nation française; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que presque personne ne s'en apperçut, tant on étoit éloigné de croire qu'on pût se jouer ainsi d'une grande assemblée.

Un des chefs de la société des amis des noirs, étoit Valadi, ci-devant officier aux Gardes, et depuis député, qui,

qui, par sentiment, par philosophie, par amour du peuple, avoit abandonné la cause des tueurs. Dans l'affaire des noirs, il fut trompé par son cœur, par son peu d'expérience : il reconnut le piége lorsqu'il n'étoit plus temps. Il expia cette erreur en combattant la faction Robespierrienne et décemvirale, et il est mort sous les coups de ces féroces assassins.

Et tandis que l'on plaidoit ici la cause des noirs, la porte étoit ouverte en Amérique aux incendies, aux meurtres ; et les hommes de couleur se jetèrent entre les noirs et les blancs pour être tout-à-la-fois leurs plus dangereux amis et leurs plus implacables ennemis.

Toutes les conversations rouloient sur la traite des nègres ; elle fut discutée à-peu-près de la même manière que la querelle pour la musique de Gluck et Picchini ; c'est-à-dire, que les disputeurs n'étoient ni musiciens, ni politiques.

CHAPITRE XLIV.

Maximum.

La ville étoit tourmentée de plus en plus par la pénurie des subsistances, à mesure que Boissy-d'Anglas élevoit la voix pour rassurer les esprits ; c'étoit, après Barrère, le menteur le plus intrépide. On s'arrachoit le pain à la porte des boulangers après avoir attendu cinq à six heures au moins la médiocre portion qui étoit destinée à chacun. Mais ce n'étoit pas seulement de pain qu'on craignoit de manquer : l'immense consommation des armées qui se replioient sur la France, faisoit aussi appréhender qu'on ne manquât bientôt de viande. Pour prévenir cette disette, on proposa un carême patriotique, misérable parodie du jeûne de Londres, afin que l'espèce des animaux eût le temps de se renouveler. Le département de Paris,

qui sembloit avoir juré la ruine de la cité, ne fit par ses placards qu'augmenter les alarmes et doubler dans les marchés le prix des grains. Il vint enfin demander qu'on fixât un *maximum* des prix des comestibles dans toute l'étendue de la République, la suppression du commerce des blés, la suppression de tout intermédiaire entre le cultivateur et le consommateur, enfin un recensement général de toutes les récoltes après chaque moisson.

Malgré la pente naturelle qu'avoit la convention à consacrer toutes les mesures qui pouvoient la perdre et la France avec elle, en obéissant aux vociférations des tribunes, la dangereuse pétition du département de Paris fut assez mal accueillie.

La famine, comme la guerre de la Vendée, avoit été prolongée par ceux-là même qui paroissoient vouloir la terminer. Il n'y avoit pas de pain après des moissons abondantes; ainsi le vœu

lut l'audace toujours croissante de la puissance démagogique. La convention, tourmentée par elle, obsédée par une multitude qui à chaque instant menaçoit de la dissoudre, décréta un *maximum* décroissant du prix des grains, en attendant qu'elle fût forcée à *maximer* toutes les autres marchandises.

Le *maximum* flatta la multitude; il ne fit point disparoître ces longs rassemblemens, depuis appelés *queues* par les Parisiens, toujours disposés à rire des choses les plus tristes; car ils ont duré plus de deux ans, et se sont étendus à presque tous les objets d'une consommation journalière.

Les pétitionnaires des subsistances assiégeoient journellement la barre; ils y débitoient les plus grandes impertinences; c'étoit le parti de la montagne qui les envoyoit pour exciter un mouvement; mais ils n'en vinrent pas à bout; le peuple souffrit patiemment la famine et la guillotine. Il ne fit mine de

se lever qu'en prairial et en vendémiaire ; c'est qu'il ne se lève que quand il est mûr, soudoyé et dirigé.

Le *maximum* fut dans toutes les bouches, orna les conversations des coins des rues ; et après une foule d'interprétations, il signifia de *l'eau-de-vie* que la multitude boit sans ménagement. Cette boisson n'a pas laissé de faire dans les mœurs du peuple un changement notable ; une voix enrouée en est devenue le premier signe physique.

Les paroles de Boissy-d'Anglas à cette époque rappellent ce médecin qui, consulté sur l'état d'un malade en danger, répondit : « Ce n'est rien ; demain il n'y » paroîtra plus ». Et le malade mourut le lendemain.

On a remarqué que lorsque le drap coûtoit plus de 3000 livres l'aune, on profita de la circonstance pour jouer plus fréquemment *l'Avocat Patelin* ; on y enseigne la manière d'escamoter une pièce de drap à un marchand. Ja-

mais les spectacles ne furent plus suivis que dans ces temps de disette. On y mangeoit des noix et des noisettes ; et l'on disoit en sortant : *J'ai épargné le bois et la chandelle ; il m'en auroit coûté tout autant pour me chauffer et pour m'éclairer.*

Une course en fiacre coûtoit 600 liv. c'étoit 10 livres par minute. Un particulier rentrant chez lui le soir : Combien, dit-il au cocher ? — 6000 livres. — Il tire son porte-feuille, et paie.

Tout le monde étoit riche en imagination ; on ne fut malheureux que lorsqu'on fut détrompé.

CHAPITRE XLV.

Statue de Henri IV.

Les statues des rois étoient tombées ; celle de Henri IV restoit debout. On fut indécis si on l'abattroit : le poëme de la Henriade militoit en sa faveur ; mais

il étoit aïeul du roi parjure. Cette statue, jusqu'alors vénérée, subit le même destin. Ce qui m'étonna le plus, c'est que j'entendis dire autour de moi : *Si Ravaillac a tué Henri IV, c'est parce qu'il avoit engrossé sa sœur, et qu'il l'abandonna ensuite.* Le peuple, à la longue, sait donc tout ! Ce fait-là étoit consigné dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Il eût passé pour sacrilége, celui qui auroit insulté naguère à cette effigie ; c'étoit une image, pour ainsi dire, sacrée ; et la voilà honteusement mutilée et foulée aux pieds !

Mais les rois de France n'étoient plus que des sultans, des empereurs de Perse, et ils avoient éteint cet enthousiasme que les Français avoient pour leurs rois.

On devoit élever sur cet espace un monument digne de la régénération, et consacrer par une figure colossale l'insurrection la plus éclatante qu'on

ait vue chez aucun peuple. Les vandales qui scélératisèrent ce grand et beau monument, aimèrent mieux bâtir d'énormes polichinelles de bois, vils emblêmes du fédéralisme terrassé ; et le peintre David prêta ses crayons à ces infamies, doublement déshonorantes pour les arts et pour la vérité.

En érigeant ces colosses de bois, en dénaturant à la fois l'humanité et le goût, en apothéosant les plus vils des humains, ils n'en répétoient pas moins d'une bouche emphatique : les *arts*, les *beaux arts* ; comme s'ils eussent fait sortir de dessous leurs ciseaux la *Vénus de Médicis* et l'*Apollon du Belvédere*.

On a remarqué que les comédiens et les peintres avoient joué dans la révolution les rôles les plus absurdes et les plus sanguinaires.

David s'étoit écrié à l'assemblée de la section du Louvre, qu'*on pouvoit tirer à mitraille sur les artistes, sans craindre de tuer un seul patriote*. Il vouloit

boire la ciguë avec Robespierre, parce qu'il avoit fait un mauvais tableau de la mort de Socrate. Ses extravagances n'en furent pas moins homicides ; et j'avoue que le nom de David, marié à la peinture, me fait voir dans celle-ci ce règne de terreur qu'on diroit qu'elle s'est plue à consacrer dans tous ces tableaux où l'on ne voit que martyres, décollations, chevalets, fournaises ardentes, en face de ces anciens décemvirs que David n'a que trop imités dans ces jours de crimes. O mânes des Trudaines !

CHAPITRE XLVI.

Tribunal révolutionnaire.

Devoit-on penser que l'on verroit naître à Paris un tribunal plus odieux mille fois que celui de l'inquisition, plus inconcevable que tous les tribunaux de sang qui ont couvert le monde

dans des siècles de ténèbres ? Ce contraste entre nos écrits en faveur de l'humanité, où nous relevions les doctes erreurs des jurisconsultes, où nous tracions un plan neuf et raisonnable de procédures criminelles, et entre ces juges atroces que nous n'avions pas même apperçus en idée dans tout le cours de notre vie ; cette théorie qui étoit faite pour hâter les progrès de la raison et amener la réforme de notre code, mise en opposition de ce tribunal révolutionnaire, le rend plus inconcevable encore. Il fut l'ouvrage de la faction des anarchistes ; elle vouloit une autorité illimitée, qui retomba sur la tête de quelques-uns de ses fondateurs.

Il faudroit un volume pour peindre tant de scènes sanglantes. Nous avons manifesté plus d'une fois notre horreur contre ceux qui avoient placé l'image de la liberté au milieu des piles de cadavres, des massues ensanglantées, et de ces juges-bourreaux dont ils vou-

loient faire les premiers ordonnateurs d'une république.

Ces brigands, long-temps et toujours déconcertés par les regards de l'homme de bien, n'ont osé l'assassiner qu'avec ce tribunal, qui attestoit autant la lâcheté des décemvirs que leur férocité.

Ces barbares étoient encore les plus ignorans des hommes ; ils n'avoient aucune idée de la république des États-Unis ; et ils marquèrent du sceau de la réprobation un livre intitulé, *le Fédéraliste*, parce qu'ils ne savoient pas que le Fédéraliste est précisément un ouvrage fait contre le fédéralisme, en ce qu'il tend à ramener toutes les parties d'un état à l'unité du gouvernement, à cette unité que Brissot vouloit, ainsi que nous tous, qui avons signé la proclamation aux départemens pour la sûreté extérieure de la France et pour son union interne.

C'est d'après cet équivoque, probablement involontaire, qu'ils soulevè-

rent les esprits contre les plus purs républicains, en les appelant fédéralistes; tandis qu'en caressant leur populace, ils vouloient donner à la municipalité de Paris le gouvernement de la France. C'étoit avec cette unité insolente et séditieuse que le tribunal révolutionnaire, qui se multiplioit de tous côtés, devoit courber tous les départemens sous le sceptre de la guillotine, et ils y seroient parvenus, car tous les sans-culottes devoient être délateurs, juges et bourreaux.

Ainsi l'on fit Brissot chef d'une faction qui n'existoit pas, tandis qu'une bande d'assassins sous le nom de comités de surveillance, commandoit le pillage et le meurtre. Il s'opposa au pouvoir révolutionnaire de la commune de Paris : dès-lors il n'étoit plus un bon jacobin; il falloit le tuer, et c'est ce qu'on a fait.

Roland échappa à ce tribunal de sang. Tous ses écrits portent l'empreinte

d'une ame pure. Il eut la passion d'écrire pour le bonheur de ses semblables; et fut calomnié comme Brissot, parce qu'il sut résister comme lui à la faction des anarchistes, parce qu'il ne sut pas mentir, parce qu'il ne sut pas trembler, parce qu'il fut loin de s'associer au crime par foiblesse. Son épouse, douée d'un grand caractère, femme extraordinaire qui partageoit les travaux de son époux et qui soutenoit ses vertus, fut peut-être la plus intéressante victime qu'immola ce tribunal. On la vit aller au supplice l'ironie à la bouche et le dédain sur les lèvres, au milieu d'un peuple incapable de l'apprécier. Regardant de dessus l'échafaud la statue de la liberté, elle s'écria : *O liberté! que de crimes en ton nom!*

CHAPITRE XLVII.

Brissotins.

QUAND l'astucieux, le dangereux, le fourbe Barrère ne parloit que de pulvériser l'Europe, Brissot donnoit les plans qu'il falloit exécuter, non pour braver l'Europe, mais pour humilier tour-à-tour nos ennemis.

Lorsque Cambon, l'inepte Cambon, le premier qui a saigné la France à la veine cave pour abreuver Pâche, Bouchotte, et autres chefs anarchistes, ne vouloit point d'alliés, et s'écrioit qu'il falloit rompre avec tous les cabinets, Brissot prenoit des mesures utiles pour épouvanter l'Angleterre et se ménager des amis.

C'est l'homme qui n'avoit point dépassé les bornes d'une sage énergie, que Robespierre accusoit à la tribune de la commune de Paris d'avoir vendu la

France à l'ennemi ; car, disoit-il, il ne seroit pas entré sur le territoire français, s'il n'avoit eu un marché avec la faction de la Gironde et Brissot, pour lui livrer Paris.

A mesure que la lumière se répand sur les odieux projets des anarchistes, on découvre avec plus de vraisemblance que c'étoit Robespierre lui-même et ses complices qui étoient de connivence avec les Prussiens.

Marat, convaincu d'avoir prêché la royauté et le massacre de la convention, est traduit à un tribunal composé de ses pareils. Que fait l'accusateur public ? Le croira-t-on ? Il entonne le panégyrique de Marat et la dénonciation de Brissot. Quand on songe qu'alors Robespierre n'étoit que le protégé de Marat, qu'il cachoit sa tête effroyable sous son égide, qui n'étoit que l'instrument de monstres plus en évidence que lui, on ne s'étonne plus de ce triomphe de Marat, que Danton appela un beau

jour, mais qui fut le préambule du massacre des vingt-deux députés, et amena le beau jour où Danton lui-même fut immolé.

Le tribunal s'étoit d'abord exercé à condamner des cuisinières et des cochers pour des propos : mais bientôt les satellites des anarchistes et la municipalité alloient commander à la représentation nationale le silence ou le crime.

Voilà ce que le courageux Brissot avoit voulu empêcher au prix de ses jours ; et son dernier écrit annonce sans détour les derniers et abominables excès qu'il étoit encore temps de prévenir ; mais ce fut alors que l'on créa et que l'on fit entendre de toutes parts ces mots devenus depuis si célèbres, *Brissotins, Rolandins, Girondins*. Et comme si une vapeur maligne eut empoisonné tout-à-coup le cœur et la tête de presque tous les habitans de Paris, ils diffamèrent un homme doux, paisible

et vertueux. Avec tant de droits à l'estime publique, l'infortuné Brissot a péri sous les coups des plus lâches libellistes ; tandis que l'anarchie, dans la personne de Marat, par-tout en honneur, étoit magnifiquement récompensée jusques dans tous ses complices ; car tous les proconsulats lucratifs, accompagnés d'une autorité illimitée, leur étoient pleinement dévolus.

Il y a de quoi renoncer à l'estime des hommes quand on voit que cet homme intègre n'en a pas joui. Il marcha au supplice avec un front serein ; et l'histoire se souviendra que ce fut lui qui dénonça le comité autrichien, et qu'il eut la modestie de faire publiquement l'aveu qu'il avoit été quelque temps trompé.

La Fayette eut l'art d'en tromper bien d'autres.

Le rapport de Brissot sur les hostilités du roi d'Angleterre et du Stathouder des Provinces-Unies, et sur la né-

cessité de déclarer que la république française étoit en guerre avec eux, est un monument historique qu'il faut consulter.

CHAPITRE XLVIII.

Le Patriote français.

Cet ouvrage périodique où l'on peut apprendre à connoître le bon esprit qui animoit les premiers républicains, fût composé par Brissot et par Girey-Dupré, que ses talens et ses vertus ne purent sauver de la rage du proconsul de Bordeaux, déjà l'assassin de Biroteau : il sut démêler et choisir cette jeune et intéressante victime. Ames républicaines, lisez ce que Girey-Dupré écrivit, et vous y retrouverez sans aucun mélange tous vos mâles et honnêtes sentimens.

Lorsque Brissot fut puissant, personne n'eut à se plaindre de la plus lé-

gère vexation. La calomnie si ardente à empoisonner toutes les actions de sa vie, a gardé le silence à cet égard : faut-il que ce soit-là un sujet d'éloges? Mais au milieu des tempêtes révolutionnaires, lorsque tous les élémens impurs de la société étoient soulevés, et que les législateurs étoient en communication avec les bourreaux ; lorsque les *coupe-têtes* avoient un rang, plus d'un homme (j'oserai le dire), jusques-là probe, jusques-là sensible, n'a pu conserver toute entière cette vertu qui consiste à éviter tout excès, à se préserver de tout fanatisme. Qu'on se rappelle qu'on avoit fait une injure du mot *modéré*, et que c'étoit un crime de témoigner de la pitié pour les victimes. Les anarchistes avoient, comme les *cartouchiens*, leur *argot*. Tous les ennemis de Robespierre ne l'étoient pas de la tyrannie. C'étoit parmi eux une maxime que la révolution ne pouvoit s'achever que par le sang ; et le terme de la révo-

lution pour eux étoit l'exercice du pouvoir absolu. Les philosophes avoient voulu une révolution dans les moeurs; eux, ils n'en voulurent jamais que dans le gouvernement; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il fût entièrement dans leurs mains. Un de ces factieux me dit un jour : *Hé ! philosophe, que falloit-il donc faire ?* Précisément, lui répondis-je, le contraire de tout ce que vous avez fait. Il ne me comprit pas.

La vertu n'agit que de l'accord de toutes les facultés de l'ame. La marche de Brissot fut constamment la même; car le sage, du haut de ses contemplations, voit combien c'est un siége bas qu'une chaise curule. Heureux, s'il avoit su de même qu'il faut toujours beaucoup plus de temps pour résoudre une question que pour la proposer : Brissot fut trop précipité dans celle qui concernoit les colonies et les noirs; car le principal obstacle à la vérité, c'est la facilité que nous avons à être trop

tôt contens de nous-mêmes. Si le premier pas vers le bien est la connoissance du mal, Brissot auroit dû sentir que sa motion étoit prématurée. Mais telle étoit la dangereuse inflammation des esprits, qu'on ne pouvoit toucher à une question politique qu'on ne la poussât jusques dans ses derniers retranchemens ; et c'est-là qu'est l'abîme.

Que faut-il pour être homme de bien ? Le vouloir. Brissot le voulut et le fut. S'il ne faut qu'un mot mal interprété pour faire le malheur d'une nation, ainsi qu'il ne faut qu'une opinion fausse pour ravager la terre, Brissot n'est pas responsable des cruautés que les passions particulières ont pu amener. J.-J. Rousseau a dit : *Que les bonnes loix étoient au-dessus de la portée humaine, et qu'il faudroit des dieux pour en donner de telles aux hommes.* Voilà un sentiment erroné : c'est-là, si je puis m'exprimer ainsi, la morale du désespoir. Quand le législateur s'est

trompé soit sur les temps, soit sur les lieux, et qu'il a été de bonne foi, il faut le plaindre et non le condamner.

Avoir recours au fer dans les maladies des hommes et des empires, cela n'est ni d'un grand médecin ni d'un grand politique, et fait voir au contraire dans l'un et dans l'autre une grande ignorance de l'art; Brissot ne fut point de ces médecins-là.

Jamais il n'abusa de la liberté d'écrire; c'est qu'il ne vouloit qu'une sage liberté, et n'en jamais franchir les bornes : mais le méchant, l'insensé, qui ne les connoissent pas, veulent une liberté illimitée.

Ce fut aux jacobins qu'on vola les pages de nos écrits philosophiques; mais ce fut après les avoir bien dénaturées, bien criminalisées que la révolution, pure, intacte dans son origine, est devenue par ces grossiers plagiaires, une furie ceinte de serpens, armée de torches et de poignards, l'effroi des na-

tions voisines, et qui fera encore long-temps l'épouvante de la postérité.

Brissot entra dans cette société célèbre, non encore dégoûtante de sang, y parla plusieurs fois ; mais dès qu'il vit qu'on traduisoit dans l'idiôme de la folie les axiomes de la sagesse, il s'éloigna, il déserta la caverne ; et de ce jour, le crime fut réduit en système.

Ah ! si ces hommes immortels dont des homicides ont osé prononcer le nom en leur faveur avoient ressuscité un instant, ils auroient renversé sur leurs têtes la pierre de leur sépulcre en s'écriant : Quelle est donc cette génération où il y a une race d'hommes que nous ne connoissions pas, que nous n'aurions jamais pu deviner ? Dieu ! cette atmosphère nous suffoque ; Dieu ! rends-nous aux tombeaux.

Et moi, leur disciple, moi, qui sous le règne des rois et en face de leurs trônes, ai bâti le vaisseau d'une répu-

blique; mais qui ne voguoit pas sur une mer de sang, et qui n'avoit point pour pilotes des septembriseurs ; moi, qui sais que c'est aux lâches et nombreux écrivains, apologistes de ces héros du crime, que l'on doit la stupeur universelle de la nation prosternée devant une poignée de brigands; spectacle plus douloureux, plus affligeant que la dissolution des mondes; interdit par tout ce que j'ai vu et entendu, froissé par la douleur de l'ame, encore muet d'horreur, je n'ai pu confier qu'au papier les sentimens qui me dévoroient. Mais si l'indignation d'une ame sensible contre des crimes inconnus à l'histoire, si le mépris que l'on doit à ce despotisme populacier qu'on voudroit faire renaître, peuvent monter le talent, je les peindrai ces jours où l'anarchie promenoit ses étendards vagabonds; ces jours où l'on a forcé le philosophe à se repentir de ce qu'il avoit écrit, où on l'a condamné au silence parce qu'il

a craint alors d'émettre de nouvelles vérités ; ces jours qui ne périront jamais dans la mémoire des hommes, et que l'on voudroit effacer, comme si l'histoire n'étoit point ici bas le premier châtiment que la justice éternelle inflige aux coupables.

J'abandonnai aussi cette tribune rivale de celle du corps législatif, où l'on ne voyoit plus que les élémens les plus opposés à la république et les plus destructeurs de ses vertus. Là, les trompettes journalières du mensonge, de l'orgueil, de l'exagération achevèrent de transformer en maximes rebelles les préceptes des sages. Je ne voulus point partager l'extravagance ou la perfidie de ceux qui enhardissoient la démence et la férocité à prendre une libre carrière ; je ne voulus point favoriser l'ivresse de tous ceux qui alloient boire à cette coupe empoisonnée. Les premiers symptômes me firent horreur ; j'y vis la subversion totale des idées civi-

les, et la destruction inévitable de la république. Les énergumènes qui, sous le nom de théologiens, avoient déshonoré la raison humaine, ne furent jamais coupables de plus grands excès.

Il y a dans les loix, dit Sophocle, *une divinité puissante qui triomphe de la profonde malice des hommes, et qui ne vieillit jamais.* Hélas! cette divinité s'étoit endormie : le peuple français fut démoralisé par vingt à trente scélérats ; toutes les opinions saines furent mises en lambeaux, et de-là la corruption des moeurs. Les livres sensés ne furent plus ni lus ni compris : encore un pas, la contagion enveloppoit tout, et bientôt il ne restoit plus ni républicains ni hommes, et nous deveniong semblables aux habitans de l'enfer de Milton, qui passent tour-à-tour des eaux glacées dans les flammes, et des flammes dans les eaux glacées.

Tous les écrivains nos devanciers avoient regardé les loix agraires comme

souverainement injustes, insuffisantes, calamiteuses, impossibles à exécuter, purement séditieuses, et absurdes sous tous les rapports, enfin comme le moyen le plus sûr pour implanter la misère sur la terre, pour tout bouleverser et établir la confusion et le chaos. Eh bien! cela a-t-il empêché les Marat et consorts d'établir cette doctrine, de la publier et de trouver de nombreux partisans pendant près de deux années?

Quel est donc le plus grand malheur dans notre révolution? Le voici: c'est que, sans préparation, on a invité la multitude à toucher aux matières politiques, et que des charlatans de tréteaux lui ont persuadé qu'elle pouvoit y comprendre beaucoup de choses. Voilà ce qui a reconstruit parmi nous la tour de Babel, et ce qui a fait de la politique une logomachie, où l'écrivain le plus plat, le plus monstrueux, le plus infidèle a pu figurer avec un avantage passager et trouver des auditeurs. Or les vérités politiques

sont moins dans la tête de l'homme de génie que dans le cœur de l'homme vertueux ; mais quand on n'a ni génie ni vertu, on écrit comme faisoient les jacobins. Leurs placards, leurs journaux ont, comme les sauterelles d'Egypte, mis en putréfaction la nation française. Rien ne put la sauver de la pestilence cadavéreuse, ni les écrits de Brissot, ni ceux de Condorcet. Leurs opinions furent repoussées. Ainsi le peuple trompé par les mauvais écrivains est et sera toujours le premier échelon sur lequel tous les ambitieux ont mis et mettront le pied pour s'élever. . . .

L'art d'écrire est le premier de tous : son influence est grande, vaste, durable ; et voilà pourquoi il doit s'imposer à lui-même des limites. Ainsi l'emblême antique du char de feu qui mal conduit embrâse l'univers, reçoit ici sa juste application.

La révolution préparée dès long-temps par les écrits des sages, avoit

fait son explosion : les insensés, les ambitieux, les fripons s'en emparèrent. Bientôt ils osèrent dire : *Nous avons tout fait.* A les entendre, la plume des Rousseau et des Raynal, le bras des vainqueurs de la Bastille, tout leur appartenoit.

CHAPITRE XLIX.

Philosophisme.

L'AMALGAME des doctrines de Rousseau, Voltaire, Helvétius, Boulanger, Diderot, avoit formé une espèce de pâte (que l'on me pardonne cette expression) que les esprits ordinaires ne pouvoient digérer, et qui leur devint nuisible. Les vieux principes ridiculisés, on les nia, on les abandonna. On fit plus : une foule d'étourdis enchérissant sur les esprits forts, substituèrent le système de l'athéisme et de la licence à des idées philosophiques. Le philoso-

phisme dut son origine à ces livres mal lus, mal compris, mal entendus, tant il est difficile de faire descendre certaines vérités parmi une génération qui n'y est pas disposée. Des émanations contagieuses sortirent de ces doctrines modernes. Collot-d'Herbois, Billaud-de-Varennes, Lequinio, Babœuf, Antonelle, se croyoient des philosophes. L'ignorance engendre la barbarie, mais un demi-savoir fait pis encore; il fait circuler une foule d'erreurs dans toutes les veines du corps politique; il fait au nom de l'humanité toutes sortes de maux à l'humanité. Tout bouleverser, et faire ensuite les théologiens, n'ont-ils pas pris ces extravagances pour des principes politiques?

Ah! nous le répétons, si les ombres de ces grands hommes avoient pu soulever la tombe qui les couvre, en voyant de tels interprètes, ils auroient dit: Pourquoi avons-nous écrit, pour avoir pour commentateurs des Babouvistes?

De quel étonnement ne fus-je pas frappé en entendant les Parisiens justifier tous les écarts de l'imagination par de prétendus passages horriblement défigurés ! Ce fanatisme nouveau, et que les successeurs de Baboeuf voudroient rallumer, creusa le lit à ce fleuve de sang qui a traversé la révolution française ; et c'est ce qui m'a fait regarder Voltaire et Helvétius d'un tout autre œil que je ne les avois considérés jusqu'alors.

CHAPITRE L.

Insouciance.

Au milieu de ces grandes convulsions, au milieu de ces cris contre tous les gouvernans, au milieu de ce ton généralement moqueur, j'entends le son du tambourin, le violon résonne : jugeons-nous dans les soixante bals quotidiens qui mettent tout Paris en

cadence ; jugeons-nous aux vingt-deux salles de spectacle ; jugeons-nous d'après cette foule de restaurateurs ; l'abondance des consommations dénonce le grand nombre des consommateurs. Là où tout arrive et se vend, il est clair que tout s'achète et se paie ; et ce qui sera remarquable, c'est que la baïonnette a fait tourner la broche.

« *Il ira loin, car il croit ce qu'il dit* ». Ce mot est profond. Le Parisien n'a jamais cru au malheur, à l'esclavage, à l'asservissement ; il a regardé comme de véritables tempêtes ces spectacles sanglans ; il a vu passer toutes les violences comme la fumée des hécatombes ; et ce dut être pour les étrangers, s'il y en avoit alors, un spectacle à-la-fois imposant et bizarre, de voir le contraste de nos grands intérêts et de nos petites passions, notre soif d'amusemens, et nos murmures perpétuels.

« *Je ne me mêle pas des affaires* » *du ménage* », disoit cet homme au-

quel on venoit annoncer que le feu étoit à sa maison. Voilà ce que disoit chaque boutiquier lorsqu'il apprenoit les exécutions du jour ou du lendemain.

CHAPITRE LI.

Présence d'esprit d'un jeune homme.

Je l'ai connu ; c'étoit dans l'horrible nuit du 2 septembre qu'il attendoit la mort. Déjà quelques cris plaintifs s'étoient fait entendre : sur les onze heures du soir les chiens aboyoient avec force ; la voix rauque des guichetiers retentit ; il se fait un silence : il étoit dans la prison du Châtelet : on entend crier dans la rue : *Vive la nation !* Ce cri fait naître la joie la plus grande parmi les prisonniers qui se mirent dans la tête qu'on les envoyoit aux frontières, et ils crient de toutes leurs forces : *Vive la nation ! allons aux frontières !*

Un nouveau silence règne : tout-à-

coup les aboiemens des chiens redoublent ; les assassins ivres ouvrent le guichet et entrent tout sanglans dans la cour le sabre à la main : on entend rouler les énormes verroux ; sept à huit fantômes paroissent ; ils sont couverts de sang, ainsi que les glaives dont ils sont armés ; d'une voix effrayante, ils ordonnent à leurs victimes de sortir. Un guichetier se promenoit l'air rêveur, le jeune homme se jette à ses pieds, en lui demandant grace : cet homme, quoique naturellement dur, frémit et ne put s'empêcher de verser quelques larmes. On traîne le prisonnier entre les deux guichets ; c'est-là que d'un côté on voyoit des cannibales armés de sabres et de piques toutes rouges, la rage peinte sur la figure, et qui n'attendent que le moment de frapper ; de l'autre, un comptoir garni de brocs de vin et de verres ensanglantés. Les commissaires étoient debout et demandoient aux prisonniers leurs noms ;

après quoi on les faisoit passer à la porte où ils étoient assassinés ; et leurs derniers gémissemens étoient toujours suivis des cris répétés de *vive la nation !* Leurs cris déchirans venoient accabler les malheureux qui attendoient leur tour. Quelquefois on ne leur donnoit pas le temps de s'expliquer ; la voix terrible du commissaire prononçoit ces mots : *Qu'on le conduise....* Mon jeune homme alloit être frappé ; mais il dit aux assassins qu'il étoit-là pour dettes, et que si on lui ôtoit la vie, on lui ravissoit en même temps la douce satisfaction de payer ses créanciers ; tous ces meurtriers alors s'écrièrent : « C'est » juste, il ne faut pas le tuer », et il fut mis de côté, avec le petit nombre de ceux qui échappèrent à leur rage.

Mon jeune homme m'a dit qu'ils continuèrent jusqu'à quatre heures du matin à égorger, et qu'il entendit un des chefs des assassins abordant le concierge, lui dire en lui montrant son

sabre encore tout fumant : « Tiens, il » en a mis bas plus d'une centaine, et » si tu nous caches quelqu'un, il va te » servir à toi-même ». Le concierge lui répondit avec calme : « Je sais que ma » vie est entre tes mains, mais je ne » cache personne ». Mon intéressant jeune homme sortit aux acclamations des spectateurs ; et à peine eut-il fait dix pas, qu'il apperçut, sur le Pont-au-change, trois cents cadavres plus ou moins horriblement mutilés. Sur trois cent cinquante prisonniers, il n'en échappa guère que trente dont la moitié étoit des voleurs.

CHAPITRE LII.

Chevelures blondes.

Par quelle inconcevable combinaison, quelques hommes étoient-ils parvenus non-seulement à paralyser, mais à décimer la convention nationale et à

s'attribuer la puissance effroyable de mettre en arrestation les membres qui la composoient, sous les yeux et de l'avis de leurs collègues? Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'il n'existoit à l'ancien comité de salut public aucun ordre de délibération. C'étoient un ou deux, ou trois de ses membres qui arrivoient, qui commandoient, qui ordonnoient sans la participation des autres, selon que le hasard les avoit amenés, et toutefois avec l'assentiment tacite de tous, qui approuvoient les décisions avec une confiance réciproque. C'est peut-être à ce tranchant dans la volonté, à ce défaut de plans systématiques, à ces décisions brusques et précipitées, que l'on doit le spectacle de la vélocité des opérations majeures qui ont eu lieu. Le principe qui faisoit tout mouvoir étoit une tendance perpétuelle aux mesures fortes, vigoureuses et terribles: chacun étoit disposé à tout faire avec emportement et vio-

lence ; et la tète de cette tyrannie nouvelle étoit perpétuellement voilée : il n'y avoit point d'amendement à ce despotisme que chacun exerçoit à son tour.

Les idées dévastatrices étoient les idées dominantes de ces fougueux gouvernans ; et leur élévation au faîte de la suprême puissance fut dans nos orages politiques, ce qu'est l'apparition extraordinaire des monstres inconnus, que les vagues soulevées offrent dans les tempêtes des mers. Plusieurs de ces monstres cependant ressembloient au petit chien de l'un des jolis contes du naïf Lafontaine, qui, en se secouant, faisoit tomber l'or et les pierreries. L'assassin des fermiers-généraux, le législateur Dupin, chargé de surveiller l'inventaire et la vente de leurs riches successions mobiliaires, leur prêtoit des bijoux, des diamans, de la vaisselle.

Ils avoient une maxime favorite à la bouche : c'est que Paris étoit trop grand ;

qu'il étoit à la République, par sa population, ce qu'est à l'homme l'affluence violente du sang vers le cœur, et qu'on pouvoit phlébotomiser; on en disoit tout autant à Versailles.

Toutes les sentences homicides de l'antiquité leur étoient familières; et ils disoient sans cesse: Qu'est-ce que la génération actuelle devant l'immensité des siècles à venir?

Chénier ayant fait dire au théâtre, dans une tragédie:

. . . . Des loix, et non du sang,

cet hémistiche fut un ver rongeur lancé au cœur des tyrans; et ils trouvèrent sur-tout ce vers de la même tragédie très-contre-révolutionnaire:

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème?

Nous ne parlerons pas de l'expression de Barrère: *Battre monnoie sur la place de la Révolution.* C'étoit Amar qui tenoit le balancier.

Le ridicule se joignoit à tant d'atrocités; le 26 floréal on entendit à la com-

mune de Paris un nommé Payan dire : « Il est une nouvelle secte qui vient de » se former à Paris ; jalouse de se réunir » aux contre-révolutionnaires par tous » les moyens possibles, animée d'un » saint respect, d'une tendre dévotion » pour les guillotinés ; ses *initiés* font » les mêmes voeux, ont les mêmes sen- » timens, et aujourd'hui les mêmes » cheveux : des femmes édentées s'em- » pressent d'acheter ceux des jeunes » blondins guillotinés, et de porter sur » leur tête une chevelure si chérie. C'est » une nouvelle branche de commerce, » et un genre de dévotion tout-à-fait » neuf. Ne troublons point ces douces » jouissances ; laissons, respectons même » les perruques blondes : nos aristocrates » serviront du moins à quelque chose : » leurs cheveux cacheront les têtes » chauves de quelques femmes, et la » courte chevelure de plusieurs autres » qui ne furent jamais jacobites que par » leurs cheveux ».

Qui croiroit qu'un tel discours a été tenu ? Ce fut à cette époque que commença le règne des perruques blondes ; comme si les femmes avoient voulu braver par ces représailles ces ironies sanglantes. A toutes ces atrocités, à ces épouvantables ridicules, on n'opposoit que ces mots : *Nous sommes en révolution.* Quelle étoit donc la magie de ce mot imposant de *révolution ?* Le gouvernement révolutionnaire n'auroit dû être qu'une suspension sagement calculée de certains droits du peuple, qu'il ne peut exercer dans des circonstances difficiles ; c'est la liberté publique en péril, qui seule nécessite cette institution pour le salut de la patrie. Mais le gouvernement d'alors n'a été que l'organisation réfléchie de tous les vices, de tous les crimes destructeurs du bonheur social.

CHAPITRE LIII.

Fournées.

C'est ainsi qu'on appeloit les accusés amenés devant le tribunal révolutionnaire de tous les cantons de la République, surpris de se trouver réunis dans une même charrette et dans une même affaire, des Pyrénées orientales au bord de l'Escaut, des rives du Rhin à celles de la Gironde; tous envoyés à l'échafaud, tous condamnés sans être jugés, tous au moins jugés sans être entendus, plusieurs même sans être accusés.

Lorsqu'on eut forgé les conspirations des prisons, à dessein de tuer un plus grand nombre, on appela les victimes *les cardinaux*, parce qu'ils avoient la chemise rouge. On la vit sur le corps modeste et voluptueux de Charlotte Corday; et c'est en souvenir de cette

femme courageuse que plusieurs personnes de son sexe ont porté et portent encore un schall rouge.

. . . . Il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide;
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité:
De ses premiers malheurs l'image est affoiblie;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple foible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étoient plus soumis.

VOLTAIRE, *Orphelin de la Chine.*

Les vers de Voltaire ont menti; la scène du monde a été ensanglantée à Arras, Marseille, Cambray, Saumur, Lyon, Nantes, Orange, Bordeaux: aucune des victimes, dans aucun lieu que je sache, n'a fait résistance; toutes ont subi la mort avec une sorte de calme: l'impassibilité des spectateurs avoit passé dans leurs ames. Les bourreaux

n'étoient point insultés. Jamais on ne vit dans le monde cette espèce de concordat entre les assassins et les assassinés. Ceux-ci sembloient dire : Vous ne m'ôterez point ma fermeté ; et les autres sembloient répondre : Bien d'autres passeront après vous.

Ainsi que les poètes nous peignent les simulacres de l'affreuse Gorgonne, paralysant les bras de ses regards, de même ces innombrables sacrifices humains, ces flots abondans du sang des citoyens, ne frappèrent que des ames passives. On eût dit une forêt mise en coupe réglée, tant l'indifférence étoit grande ou du moins muette, tant la nation française sembloit s'être condamnée elle-même à passer par toutes les horreurs des décemvirs. Amar dîne et soupe en ville ; et les fondateurs de la République, lancés à l'échafaud pour leur zèle envers la liberté, sont peut-être encore outragés par la bouche de ce monstre.

Tandis que la hache retentissante ne soulevoit à la place de la révolution ni le courage, ni le bras d'un seul homme, les commissaires s'introduisoient tout-à-coup dans les maisons, furetant tous les coins des appartemens, forçant le secret des armoires, brisant le cachet des lettres, des dépôts, des testamens, se précipitant sur le moindre chiffon pour trouver des signes de conspiration dans des phrases oiseuses, dérobant les assignats, l'or, l'argent, les bijoux ; et ce fut alors que l'on vit ce nombre prodigieux d'incarcérations du créancier par le débiteur, de l'amant favorisé par le rival rebuté, du mari outragé par l'adultère impuni, de l'artiste habile par l'artisan jaloux, des maîtres par leurs domestiques, du juge impartial par le plaideur condamné, du militaire d'un grade supérieur par son inférieur envieux.

Un Dupin, valet d'Amar, coupe-tête de la maltôte, avoit tout prêt un nou-

veau rapport sur les adjoints des fermiers-généraux, et il brûloit d'exercer à leur égard le bénéfice d'inventaire au nom de la république. Et dans l'intérieur des maisons, c'étoit à qui tremblant d'avoir des gravures, des tableaux, des statues, des livres, des manuscrits, en effaceroit les armoiries et les plus légers emblêmes du temps passé; c'étoit à qui brûleroit les lettres de l'amitié, de l'amour, de la parenté, de la reconnoissance. Une foule d'ouvrages plus ou moins curieux ont été immolés à cette crainte universelle. Les paroles d'Omar à l'égard de l'alcoran ne furent pas plus terribles que celles des décemvirs quand ils disoient avec une intention formelle : *Oui, nous brûlerons toutes les bibliothèques ; car il ne sera besoin que de l'histoire de la révolution et des loix.* Qui pourroit reconnoître les Parisiens, eux qui avoient fait les 14 juillet et 10 août?

CHAPITRE LIV.

Orléanistes.

Synonymes des montagnards, ils ont toujours affecté de ne pas se connoître. Marat prodiguoit les injures à Philippe Egalité, et il étoit d'accord avec lui. Ce fut toujours le même point de contact dans le soulèvement de la populace, dans le *sans-culotisme.* Ces deux cruelles factions, en s'immolant tour-à-tour quelques chefs, n'en ont fait réellement qu'une dans leur constante opposition à tout ordre, à toute règle; et jusqu'à la république dont elles ne vouloient que le mot, tout a été pour elles un moyen de troubles et de discordes.

Vous avez vu l'automate qui joue aux échecs; un pied habile presse sur le parquet les invisibles ressorts. Le cabinet britannique a dirigé plus d'un

mouvement : ils ne pouvoient être l'ouvrage du hasard.

CHAPITRE LV.

Furies de Guillotine.

FEMELLES des hommes des 2 et 3 septembre (voyez *septembriseurs*), elles ne désemparoient pas les tribunes lors des *deux sanglans comités ;* elles environnoient les échafauds, elles vociféroient dans les groupes, elles retroussoient leurs manches le 4 prairial pour assassiner les conventionnels. C'étoit-là le bataillon sacré de *Philippe d'Orléans.*

Tandis que les directeurs passoient en carrosse sur le quai du Louvre, pour se rendre à l'Institut national, des *furies de guillotine* hurloient toutes les imprécations de l'enfer contre eux et contre la constitution de 95. On regrettoit hautement Robespierre et Dumas.

Un

Un honnête homme, effrayé de ces hurlemens, arrêta un journaliste patriote, et le forçant de venir les entendre avec lui, afin qu'il ne pût en douter, lui dit ensuite : Eh bien ! vous ne tremblez pas ?... Le journaliste répondit : Je crains encore plus un roi que cette canaille.

CHAPITRE LVI.

Les quarante sols.

L'ESPRIT des scélérats surpasse le sens ordinaire des hommes, ainsi que l'esprit des voleurs avec de certaines clefs se rit de la prudence de l'avarice. Les passions s'expriment sur-tout par le son de la voix : on ne commande point une inflexion du gosier. J'ai fait cette réflexion en entendant les harangueurs du peuple : ils avoient des voix rauques, dures ou criardes ; avant de les voir j'avois deviné leur physionomie.

C'étoit un spectacle risible de voir des huissiers et des records transformés en orateurs. Mais leur logique sanguinaire effaçoit tellement le ridicule de leur rôle, que l'on frémissoit de leur brutale éloquence ; car elle précédoit la captivité et la mort. La méchanceté de l'homme n'est pas tant dans les écarts de sa raison que dans la défaillance du sentiment qui doit lui servir de guide. Où ces harangueurs avoient-ils puisé l'audace de parler en public, eux qui ne savoient rien, eux qui, par leur tempérament physique n'étoient susceptibles d'aucune pudeur ? Leur visage ne rougissoit point de crainte ; ils n'avoient pas celle de l'orateur romain. Chaque fois qu'ils montoient à la tribune, ils vociféroient comme des hommes qui, ayant rejeté l'inégalité des conditions, avoient admis l'égalité des talens.

Chaque district eut donc ses harangueurs, qui étoient payés à 40 sols

ainsi que les auditeurs. Ce fut-là le chef-d'œuvre de la démagogie : Danton en fut l'inventeur ; et il sentit bien qu'en arrachant l'ouvrier à son atelier ou à sa boutique, il haussoit subitement la main-d'œuvre, et qu'il exposoit la classe aisée à se taire, à payer, ou à être égorgée. Cette invention qu'on traita de bizarre, étoit le résultat d'une réflexion profondément malicieuse et perverse : elle faillit désorganiser tout ordre et toute police. Heureusement que les habitudes anciennes prévalurent.

CHAPITRE LVII.

Fédéralisme.

La fable du fédéralisme fut inventée par les décemvirs pour mieux proscrire et assassiner les représentans du peuple qui avoient dénoncé à la France entière l'horrible journée du 31 mai, époque de

l'audace et de la fureur proconsulaire. Moins on comprenoit le mot fédéraliste, plus la tyrannie dictatoriale s'en servoit contre ceux qu'elle vouloit perdre. On n'a pu trouver nulle part les vestiges d'un fédéralisme imaginaire, tandis que les nombreux attentats de ces hommes sanguinaires n'ont été que trop réels.

CHAPITRE LVIII.

Soupers fraternels.

Chacun, sous peine d'être suspect, sous peine de se déclarer l'ennemi de l'égalité, vint manger en famille à côté de l'homme qu'il détestoit ou méprisoit. Le riche appauvrit tant qu'il le put le luxe de sa table ; le pauvre se ruina pour cacher sa misère ; et tandis qu'il avoit consumé par orgueil tout le produit de sa semaine, son modeste repas l'avoit fait rougir auprès de celui qui

croyoit s'être bien *sans-culotisé*. La jalousie d'un côté, les orgies de l'autre, changèrent en bacchanales ces soupers prétendus fraternels; le mécontentement étoit général; et ceux qui les avoient commandés, dénoncèrent comme agens de Pitt et de Cobourg tous les peureux qui leur avoient obéi.

CHAPITRE LIX.

Du clergé.

LONDRES rompit avec Rome, se fit son pape; et le chef-roi de l'église anglicane, en succédant chez lui aux successeurs de Saint-Pierre, prouva que la chaire pontificale n'étoit pas vacante en cessant d'être occupée par eux. C'étoit réunir dans la même main le sceptre et l'encensoir.

Frédéric en Prusse, appela, accueillit, logea toutes les sectes; elles y vécurent toutes en parfaite intelligence.

Ministres romains, luthériens, calvinistes, soupèrent ensemble, et invitèrent même le *rabin* s'il étoit propre et instruit. Les temples de tous les cultes furent bâtis sur le même plan, et l'on ne parla controverse qu'aux prêches et aux sermons.

La république des Etats-Unis donna le double exemple d'admettre tous les cultes, et d'exiger que tout citoyen en suivît un selon son choix. Nous n'avons imité l'Amérique qu'en partie : suit un culte qui veut. On s'est éloigné d'une religion dominante ; et pour éviter un abîme on est tombé dans un autre. Je souhaite fort de m'être trompé à cet égard.

Quand dans l'assemblée constituante, on prononça le mot *Constitution civile du clergé*, tout en décrétant la liberté des cultes, le clergé sourit et ne dit mot : il sentit bien qu'il avoit gagné. Et sans les deux fautes qui furent faites ensuite ; la première de lui demander un serment

personnel et clérical; l'autre qu'il fit en le refusant, nous aurions peut-être aujourd'hui un clergé constitué bien civilement, bien inconstitutionnellement et bien impolitiquement.

La politique des anciens eut un grand avantage, c'est qu'ils avoient tous la même religion, et que cette religion n'avoit point de secte. Le panthéon de Rome étoit ouvert à tous les dieux vaincus par elle. Les nouveaux venus y étoient reçus avec tous les honneurs de la guerre; et les nations subjugées retrouvant à Rome les autels de leurs nations, se croyoient dans leurs temples. Mars y étoit honoré comme en Thrace, Diane comme en Tauride, le Jupiter du Capitole étoit le même que le Jupiter olympien, et Vénus sur-tout étoit aussi bien servie à Rome qu'à Gnide. Si un dieu nouveau paroissoit, on lui offroit de bonne grace un autel tout neuf; on ne disputoit point sur sa nature.

Le sacerdoce, ou du moins le pontificat, n'étoit pas une fonction isolée. On tâchoit d'être grand-prêtre de Jupiter quand on avoit manqué le consulat ou la questure. Le rit aussi étoit favorable à la police : falloit-il ajourner une assemblée de section, les poulets sacrés avoient mal déjeûné, et les citoyens restoient chez eux : les augures en étoient quittes pour sourire en se rencontrant. Le foie des victimes étoit aux ordres des généraux : les cérémonies étoient toutes militaires ou civiles ; la procession se faisoit dans le camp, et l'office aux jeux isthméens ou olympiques.

Mais la peur que nous avions du catholicisme, le souvenir des maux qu'il nous avoit faits, l'idée de son intolérance, la rage délirante de ses prêtres, les messes secrètes où l'on cabaloit contre le gouvernement républicain, tout détermina celui-ci à décider que tous les cultes seroient libres, ce qui étoit

dire en d'autres termes : Nous ne voulons pour nous d'aucun culte.

CHAPITRE LX.

Conciliabules.

LES Parisiens ont voulu imiter les Anglais qui se réunissent dans leurs tavernes et y agitent les affaires d'état lès plus importantes ; mais cela n'a point pris, parce que chacun vouloit présider dans ces conciliabules. Il y avoit une incohérence épouvantable ; aucune liaison, aucun système n'en caractérisoit les opérations. Un politique à courte vue, sorti de sa boutique ou de son étude tracassière, faisoit un jour un rêve, le lendemain un autre : faut-il s'étonner ensuite des disparates, des absurdités qui en émanèrent ?

Paris, révolté des déprédations et du scandale de ses rois, des prodigalités et des incestes de Louis XV, crut que la

morale la plus pure alloit régner sans obstacle. Le bonnet rouge étoit l'enseigne de ces nouvelles vertus. Quelle erreur plus profonde ! elle appartint d'abord presqu'exclusivement aux dernières classes parisiennes, et de-là elle se répandit dans les villes du second et du troisième ordre ; et si la baionnette républicaine n'eût pas effacé l'opprobre du bonnet rouge, la France auroit passé pour n'avoir que des lâches. Mais dans ces jours de honte et de crime, où tout ce qui avoit quelques vertus étoit sur l'échafaud ou dans les prisons, nos grands généraux et nos braves soldats sauvèrent de l'esclavage le sol de la France qui alloit devenir un désert.

Le comité de salut public, dit-on, n'a-t-il pas fait trembler l'Europe? auroit-on attendu ces effets des hommes qui l'ont la plupart du temps composé? Non; mais ce n'étoit pas eux qui agissoient : ils ont fait de grandes choses à

leur insu, et, pour ainsi dire, malgré eux. C'étoit l'anarchie qui, heureusement pour la France, se fit un systême de réparation, en même-temps qu'elle frappoit de tous côtés pour détruire. Tous les destructeurs à cette époque horrible croyoient travailler pour eux seuls, et ils ont travaillé pour le salut de la France : poussés par une force irrésistible, avec de médiocres talens, ils ont opéré des prodiges; parce que les populaciers dans tous ces mouvemens tumultueux ne s'apperçurent pas qu'ils n'étoient que des instrumens.

Les deux sanglans comités eurent nécessairement besoin d'un grand nombre de *faiseurs :* il fallut que ceux-ci travaillassent à raison de l'immensité des objets, et qu'ils gagnassent leur argent. Cette association au gouvernement, tout horrible qu'il étoit, fit sa grande force; et en le servant du côté des bourreaux, on servit de l'autre la chose publique; car l'on vit marcher,

ce qu'on n'avoit pas encore vu, une armée de lâches geoliers, et une armée d'intrépides soldats.

Voilà ce que l'histoire aura peine à débrouiller un jour : Paris offrit une multitude d'écrivassiers, un bataillon de coupe-têtes ; tout cela étoit cruel, vil, abominable ; mais c'étoit de la force ; et c'est la force qui pousse les hommes et qui en compose peu à peu un tourbillon irrésistible qui enveloppe tout, entraîne tout. Hommes, biens, propriétés, tout fut, pour ainsi dire, enlevé dans ce terrible ouragan qui ébranla le sol entier de la France, mais qui fut devant l'ennemi ce qu'est une trombe qui noie ou brûle tout ce qu'elle rencontre.

Heureux qui put se dérober à l'orage, et qui ne fut pas jeté de place en place par le flot bouillonnant ! Les Chaumette et les Hébert devoient ouvrir des leçons d'athéisme à Paris ; et qui n'eût pas été athée, auroit reçu un acte d'accusation

pour avoir calomnié le peuple et la révolution.

CHAPITRE LXI.

Qu'il soit loup!

C'ÉTOIT le terrible cri de mort des législations normande et salique : *Wargus esto, qu'il soit loup!* et que partout où il sera saisi, on le tue. Eh bien! ce cri a été renouvelé lors de la despumation du gouvernement révolutionnaire. On a dit de Condorcet, de Vergniaud, de Guadet et de plusieurs autres républicains : *qu'ils soient loups!* et le Parisien a répété : *ils sont loups!* et tous ont été engloutis par la terreur. L'ami est devenu étranger à son ami ; et tous ceux, qui comme Brissot et Gorsas, n'avoient que déposé périodiquement leurs pensées sur les moyens d'introduire et d'affermir chez nous la liberté et la justice, furent compris sous

un anathême général qui prit sa source à Paris dans un esprit royaliste, et qui vit sur-tout dans les greffes poudreux des notaires, des anciens procureurs, et de tout ce qui compose ce plumitif toujours lâche parce qu'il ne sait que pilloter, et que son esprit n'a jamais été et ne sera jamais que celui de la chicane.

On dit au peuple qu'il ne seroit libre qu'après avoir tout détruit; et le bourgeois vit détruire la noblesse avec une certaine joie, parce qu'il comptoit bien se mettre à sa place. Les pauvres Parisiens, sans trop s'en douter, se liguèrent avec les ennemis du dehors, pour ne pas avoir reconnu les trames des royalistes. Ils prirent la sédition pour la politique, et la mort pour la justice.

La famine et l'usure s'emparèrent de la ville; elle manqua d'être renversée: l'assemblée constituante fit la faute horrible d'autoriser le commerce de l'ar-

gent et d'anéantir les loix qui condamnent l'usure.

On vit s'élever club contre club, ces enfans monstrueux du trouble et de la fureur, connus chez les anciens sous les noms de *sodalités* et de *synodes*, mais si sévèrement défendus par la sagesse des loix romaines, et que Thucydide a regardés avec raison comme des foyers de sédition.

Ce système social fut ébranlé jusques dans ses fondemens ; et si Paris n'a pas vu sa ruine entière, ce fut un miracle : on ne lut pendant long-temps que des écrivains gagés pour corrompre l'esprit public, pour entraver tout, pour paralyser tous les ressorts du corps politique, pour égarer ce peuple léger et gnorant, sur qui sont toujours retombés en dernière répercussion les coups que les factions portèrent à l'état.

CHAPITRE LXII.

Ça ira.

Cette chanson, qui n'est pas un modèle de poésie, mais qui a donné un exemple frappant du pouvoir de la musique, présida aux travaux du Champ-de-Mars, et excita un transport universel dans tous les spectacles. Le sang ne couloit pas à cette époque; l'amour pour la révolution étoit entier, l'énergie étoit pure, l'idée du meurtre ne s'y mêloit point; on répétoit *ça ira* d'un concert unanime. En vain le libertinage voulut profaner cette expression; on apprécia à sa juste valeur une plaisanterie d'un mauvais goût, pour ne s'attacher qu'au véritable sens :

> Ça ira !
> La liberté s'établira ;
> Malgré les tyrans tout réussira.

Le mot *ça ira* étoit d'ailleurs respectable par son origine; nous l'avions

emprunté du célèbre Franklin : c'étoit son expression favorite dans le plus fort de la révolution d'Amérique.

CHAPITRE LXIII.

Le Tireur de cartes.

A quoi servent les livres, les académies, les instituts, les travaux des philosophes, tous ces flots de lumière qui ont illustré et qui illustrent encore notre siécle? Aucun de ces rayons n'a pénétré la masse du peuple; il est toujours le même; les mêmes superstitions l'assiégent : il n'a pas perdu une seule de ses erreurs antiques.

Ce qu'on appeloit la bonne compagnie a été la dupe de Cagliostro et de Mesmer, deux hardis charlatans qui insultoient aux premières loix de la saine physique. Ils n'en ont pas moins empoché l'argent de la bonne compagnie, tandis qu'elle se moquoit de ceux

qui, dans les carrefours, achetoient pour 2 sols les petits paquets des vendeurs d'orviétan. Les sauvages du Canada consultent les devins, les sorciers; ils ajoutent foi aux prédictions de leurs jongleurs. Le peuple de Paris n'est guère plus avancé qu'eux : comme eux, il a ses jongleurs dont il sollicite, dont il dévore les oracles; je m'en suis convaincu par moi-même.

Rue d'Anjou, près la rue ci-devant Dauphine, n°. 1773, au premier, loge un tireur de cartes des plus accrédités. Il se nomme *Martin*, et il affecte le langage italien : c'est-là que, nouveau Trophonius, il rend des oracles; c'est enfin là qu'il a placé son antre sibyllitique.

On entre par une petite cour; on monte. La cour, les escaliers sont obstrués de personnes de tout sexe et de tout âge qui ont l'air d'ames en peine, et qui font queue pour attendre à leur tour la décision du tireur de cartes.

Là, j'ai vu des femmes avec des plumes, des jeunes gens bien mis et qui avoient l'air très-sérieux : j'ai considéré avec étonnement ces visages blêmis par la crainte et par l'espérance, et je me suis cru un instant sur le seuil du purgatoire.

Je parvins à mon tour et avec peine jusqu'à l'oracle. Je me figurois voir un homme de haute stature, à la barbe blanche, aux yeux enflammés, au ton prophétique ; ainsi que le prenoit Cagliostro, ainsi qu'il l'avoit pris devant moi à Strasbourg, lorsque je me mis à lui rire au nez, tant il me parut grotesque dans son rôle emphâsé (1) ; point du tout. Martin, l'oracle, est un cul-de-jatte, ayant ses béquilles à ses côtés, et qui, au moindre mouvement, les saisit avec une rapidité incroyable, et traîne dans son étroit et sale appartement ses

---

(1) Il étoit alors à la suite du cardinal-collier, dont l'affaire, en ridiculisant la cour de France, a opéré le désenchantement du peuple français.

deux jambes encaissées. Il a dans sa main un jeu de cartes du jeu de Tarots, et une grande carte géographique couvre sa table. Il a l'air gai, ferme et décidé ; il soutient votre regard avec l'assurance la plus complète. Deux espèces de commis entrent et sortent sans cesse pour annoncer les arrivans.

On ne rit point dans ce sanctuaire, et moi-même j'en perdis l'envie en contemplant tant de figures demi-consternées, et qui ne plaisantent pas sur les oracles qu'elles viennent de recevoir. On s'assied dans un vieux et large fauteuil. Il interroge tout bas, et il marmotte à chacun sa sentence. Il place le doigt sur la carte géographique, et il m'a paru que c'étoit dans l'instant des plus augustes révélations.

La joie est dans ses yeux en voyant l'affluence de tant de questionneurs. Il bat, il mêle incessamment ses cartes : elles en sont devenues grasses. On diroit qu'il lit dans ce jeu ; il attend vos pre-

mières paroles, et il tient alors les yeux baissés. Cependant l'argent pleut sur sa table. Je puis certifier, d'après les renseignemens que j'ai pris, qu'il fait au moins 6 à 7 louis par jour; car le plus pauvre devient prodigue lorsqu'il veut percer la nuit des destins. Lorsqu'on ne lui offre que 12 sols, il jette la pièce avec dédain, et dit avec un air de dignité : *Allez trouver des tireurs de cartes du Pont-Neuf et des carrefours.* Le consultant rougit, et offre la grosse pièce. — Non, jamais défunt académicien français n'a mis plus de distance entre lui et un académicien de province. Quoiqu'il gagne beaucoup, son antre a constamment l'air d'un galetas. Il sait qu'on ne le consulteroit plus s'il habitoit dans un appartement propre et superbe. Il a fort bien deviné par instinct que le peuple ne croyoit à l'esprit prophétique que dans un lieu qui eût l'air d'un certain désordre. Il élève souvent la voix, et quand ses arrêts formidables

sont rendus, il fait un signe, et l'on se retire.

Là, nul ne se moque de son voisin; c'est à front découvert et avec un air craintif que chacun s'est avancé vers la table mystérieuse. L'on sort en rêvant aux paroles, et l'on n'affiche jamais une incrédulité entière. Qui veut rire ou sourire, ne rit là que du bout des lèvres.

Me voilà face-à-face du cartonomancier. Je n'ai point consulté l'oracle sur les événemens futurs ou passés; mais il m'a parlé (à la suite de quelques mots que je lui dis) de sa grande célébrité, et des visites nombreuses et journalières, qui, depuis long-temps, n'étoient pas interrompues. Il étoit obligé de travailler *telle destinée* deux ou trois jours, tandis qu'il ne falloit que deux minutes pour une autre. Il tenoit ce secret prophétique de son père, auquel il avoit été légué, et par succession de temps immémorial. — « Pour quel

» objet vous consulte-t-on le plus ordi-
» nairement ? — Pour les vols, me dit-
» il, pour les mariages, pour les effets
» perdus, pour les affaires de galante-
» rie ; mais il n'y a que moi pour les
» vols, appuya-t-il avec un ton altier :
» la police elle-même me consulte, et
» je suis toujours le premier qui in-
» dique l'endroit où s'est refugié le
» voleur ».

A ces étonnantes paroles je restai muet. — La police vous consulte! Oui, reprit-il, d'un ton affirmatif; car il n'y a que moi pour les vols; et italianisant de plus belle, il entra dans des détails qui prolongèrent notre entretien : l'assurance de sa physionomie ne varia point; et il avoit le ton et le propos d'un militaire qui raconte ses prouesses.

Ce qui a le plus frappé mon oeil observateur, c'est que nul ne paroît honteux d'être venu en ce lieu interroger le sort; et c'est ce qui m'a surpris plus que tout le reste : on eût dit d'un café

achalandé et ayant enseigne. Il me venoit une foule de réflexions. Cet empressement, me disois-je, est-il fondé sur quelques chances heureuses, sur quelques ambiguïtés adroitement présentées et saisies avec empressement par l'auditeur bénévole, ou plutôt n'est-il dû qu'à l'imagination craintive de l'homme?

Martin ne s'explique point sur les premières causes qui font courir chez lui tant de monde, car il ne pourroit pas vous parler sur la moindre question métaphysique ou morale; mais il paroît être dans la ferme persuasion que des signes matériels annoncent et précèdent les événemens de notre vie, et il regarde les formules qu'il emploie comme des vérités mathématiques. C'est un ignorant du premier ordre, doué d'une audace tranquille. On ne peut l'entamer sur rien; la nature lui a donné le tempérament du charlatanisme au plus haut degré: ce

n'est

n'est plus un jeu pour lui, même un métier; le charlatanisme est inné en lui. On s'étonne moins de ses succès, quand on a bien lu dans sa physionomie son imperturbabilité.

Il a un fils très-jeune pour lequel il se montre très-sévère; et le ton qu'il emploie démontre que, de quelque pays qu'il vienne, il a été étranger à toute espèce d'éducation. Cependant il ne manque point d'une sorte de politesse; il devine les nuances, et c'est avec cette habileté qu'il prend avec chacun le langage qu'il doit avoir : rustre et civil, n'est-ce point-là le vrai charlatan ?



Tous les jours de la semaine sa maison ne désemplit pas : le dimanche seulement il ne reçoit personne. Il chomme le dimanche; le dimanche il monte dans une bonne voiture, défend qu'on le suive, et ne rentre que fort tard. On dit qu'il va promener son esprit prophétique dans la campagne, voir ses amis,

et peut-être rire avec eux de la crédulité des Parisiens. J'incline cependant à croire qu'il est lui-même complice, jusqu'à un certain point, du sortilége qu'il emploie. C'est ainsi que Bossuet croyoit bien une partie de certains dogmes et mystères, parce qu'il avoit un bon évêché; mais il se permettoit de ne pas croire le tout: c'est qu'on a toujours un peu de foi pour sa fortune.

Martin ne connoît ni les sorts de Dodône, ni les sorts de Préneste, ni les sorts Virgiliens, ni les sorts d'Homère, ni les sorts modernes des saints, lorsqu'on prenoit pour une annonce divine, pour une prophétie céleste, les premières paroles que l'on entendoit chanter en entrant dans une église. Il s'embarrasse peu de savoir si les Egyptiens, les Egyptiennes, les Bohémiens, les Bohémiennes ont tiré ou tirent encore les cartes à sa manière; il se dit l'unique, ainsi qu'un littérateur se croit le premier homme du monde le jour qu'il

a fait représenter sa ronflante tragédie.

Les temps désastreux que nous avons parcourus, les orages révolutionnaires ont pu conduire la foule chez Martin; mais il paroît qu'il est très-sobre en prédictions sinistres, et c'est probablement chez lui un calcul; parce qu'alors ou on le paieroit moins, ou l'on pourroit corriger l'oracle ne pouvant battre la destinée.

Qui eût dit il y a dix ans à plus de six mille hommes qu'ils auroient la tête tranchée sur l'échafaud? ils eussent dit: Oh! nous ne sommes pas assez nobles pour cela: un grand seigneur seul auroit pu sourire de vanité.

Je voudrois bien savoir si Guillotin, dans sa jeunesse, s'est fait dire la bonne-aventure, s'il a consulté quelque divinateur, et enfin s'il a eu quelqu'idée de sa neuve et épouvantable immortalité. Supposons un nécromancien qui lui eût dit ces paroles: Tu seras médecin, et ton nom féminisé guérira des

maux de la vie une portion du genre-humain. Qu'eût pensé Guillotin à ces mots amphibologiques?

Martin n'offre jamais des échafauds en perspective. Sont-ils donc abattus pour toujours? Puisse Martin ne pas se tromper! Et cependant l'on sait ce qui pourroit les redresser au milieu de nous, ces échafauds! il ne faudroit qu'une pente plus rapide à la plus vile, à la plus misérable, à la plus honteuse des superstitions humaines, la royauté. L'on m'entend; mais Martin ne connôît ni l'histoire d'Angleterre, ni les révolutions romaines; et roulant dans ses mains son jeu de *tarots*, il ne fait aucun raisonnement politique.

Frappé de tout ce que j'avois vu, et ne revenant point de ma surprise, je me disois: Comment l'homme est-il si crédule? et je me répondois: C'est qu'il est prodigieusement sensible, et par-là même naturellement superstitieux; c'est que sa moindre existence est tou-

jours dans le présent. Mais en admettant (car pour bien raisonner il faut parcourir tout le cercle possible), en admettant qu'il y eût quelque chose de réel dans cette espèce de divination; si enfin il existoit certaines règles inconnues pour appercevoir l'avenir, ainsi que nous avons des méthodes pour fixer le passé; si nous avions près de nous un thermomètre inapperçu pour faire reconnoître les actions les plus cachées, ne faudroit-il pas alors brûler tous nos volumes, fermer nos académies, et nous moquer de la foule des écrivains? Le jeu de *tarots* de Martin seroit le livre divinatoire, le livre par excellence; car c'est faute de prescience que nous commettons tant d'erreurs et de méprises.

L'empyrique guérit quelquefois et au grand étonnement du médecin. Les hommes de génie que j'ai rencontrés dans ma vie, ne sont pas ceux qui se sont livrés à l'impression. Le mécani-

cien lève les épaules quand on lui parle du géomètre. Vaucanson disoit : Je vous ferai un géomètre à la suite de mon flûteur. Le pâtre lit dans le firmament, et sans avoir besoin des leçons de Lalande, les divers accidens des saisons. Les araignées, c'est un fait, nous ont fait prendre la Hollande. Tout est mystères, ténèbres ; et si, comme je le pense, il n'y a que du charlatanisme dans le tireur de cartes, du moins Martin sait et sent encore mieux que tous les philosophes ensemble, que la sottise est et sera constamment l'apanage du plus grand nombre, puisque le flot des consultans va incessamment chez le cul-de-jatte, tandis que personne n'alloit consulter ni Montesquieu ni Rousseau.

Toute la morale des Parisiens étant puisée dans Chaulieu et dans Barrême, ils ne sont occupés profondément que de leurs plaisirs et de leur agiotage qu'ils décorent du nom de commerce. L'esprit judaïque s'appelle le talent du

négoce. Sensibles aux plus légères pertes, leurs calculs mercénaires s'attachent aux moindres objets mercantiles ; et comme le vol et le larcin sont ce qu'il y a de plus commun entre eux, c'est aussi ce qu'ils redoutent le plus. Voilà pourquoi ils courent tour-à-tour chez Martin, qui de son côté a fort bien jugé qu'il devoit se donner comme le plus expert de tous les devins en fait de vols. Il ne changera pas son domicile. C'est à Paris qu'il doit battre les cartes pour les innombrables larcins qui s'y font ; et c'est dans le même sens qu'un oculiste me disoit : Je quitte Paris, parce que les maladies d'yeux sont bien plus fréquentes dans les cantons qui sont voisins de la mer, à raison des coups de vent ; je vais donc m'y établir.

En rappelant que notre Martin est cul-de-jatte, qu'il a le buste d'Asmodée, l'on s'étonnera moins de la vogue dont il jouit : les devins, les sy-

billes et les pythonistes ont toujours été représentés sous des figures étranges. On aime à marier à un être extraordinaire une chose extraordinaire. Un beau sorcier ne feroit pas fortune. Le diable boiteux prospérera dans tous les pays. Je me rappelle qu'il y avoit aux portes de Notre-Dame deux donneurs d'eau-bénite ; l'un étoit horriblement bossu, mais l'autre avoit l'avantage d'être cul-de-jatte. L'œil du fidèle hésitoit en entrant ; sur vingt personnes, dix-huit tendoient les bras vers le goupillon du demi-homme, assis tout entier dans son écuelle de bois (1) : ce fut pendant trente ans une préférence marquée.

---

(1) Les femmes sur-tout, plus pitoyables ou plus curieuses, et qui ne concevoient pas un homme sans haut-de-chausses, lui apportoient plus abondamment leurs aumônes.

CHAPITRE LXIV.

Citoyen.

Le frère du dernier roi s'appeloit Monsieur : nous étions donc tous des plagiaires ou des usurpateurs. Les grandes occasions sont rares pour frapper des termes qui sont d'un usage journalier. Tout le monde s'appeloit Monsieur ; et dans cette égalité imaginaire, l'indigent et le pauvre se consoloient quand ils entendoient qu'on n'appeloit pas le riche autrement qu'eux.

Il n'y avoit qu'un pas du monsieur au monseigneur et à toutes ses dépendances ; et voilà tout de suite, quel revers ! quel épouvantable chaos ! que le mot de monsieur s'enfuit avec tout le protocole des *très-humbles*, *des considérations*, *des parfaites considérations*, *des serviteurs obéissans*, *très-obéissans*, *des respects profonds*, *très-profonds*, *les plus profonds*, avant

d'arriver au bas de la page. On y substitue, ô sacrilège ! le mot *citoyen.*

> Est-il dans l'univers un mortel assez vain,
> Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
>
> CORNEILLE.

Mais plusieurs ne voulurent pas et ne veulent pas encore de cette expression brève et simple, *citoyen.* Ils disent qu'elle nous fut donnée dans un baptême de sang. On peut répondre que dans ce même temps la hache fatiguée étoit appelée le glaive de la justice, le fer des loix ; ôterons-nous de notre vocabulaire le mot justice et le mot loi ?

Ce mot est celui qui a le plus chagriné l'aristocratie ; mais malgré tous ses efforts, ses lamentations et ses sarcasmes, il est devenu le nom patronimique de la liberté française, et il ne doit plus périr qu'avec elle : pourquoi? parce qu'on a tout fait pour l'anéantir.

Madame la Mairesse, madame l'Echevine, madame la Prévôte-des-marchands, madame la Notairesse, ont

des crispations de nerfs lorsqu'elles entendent dire citoyenne au lieu de dame: mais il faut en passer par-là ; car l'on pourroit prédire que l'usage du mot monsieur, substitué aujourd'hui au mot citoyen, suffiroit pour tuer la république. Car il n'y a point de petit effort dont la force ne soit incalculable quand il est habituel et journalier.

Le législateur a su châtier l'amour-propre ; et sous ce rapport je trouve qu'il a remporté de grands avantages. Vainement l'Anglais affecte quand il prononce nos noms d'y joindre le mot *monsieur*; nous n'en voulons plus ; nous voulons tous notre nom de guerre, le nom qui a constaté que nous n'avions plus de roi. Le titre de citoyen français fera pâlir tous les potentats, et c'est ce que nous demandons.

CHAPITRE LXV.

Contre-révolutionner.

Dans le temps que les *Monarchiens* faisoient courir le bruit que les troupes autrichiennes menaçoient nos frontières d'une invasion, un plaisant disoit que les courtisannes ou les dames de la cour (c'est tout comme) attendoient avec impatience les Talpaches et les Pandours allemands, pour se jeter dans leurs bras et y *contre-révolutionner* à leur aise.

On se doute bien que ce mot n'a pas toujours le sens qu'y attachent les dames de la cour, dans l'ardeur de leur aristocracisme. Il signifie dans le dictionnaire des anti-patriotes, former le projet et tenter le moyen d'anéantir la révolution qui les anéantit.

CHAPITRE LXVI.

Sonnette.

C'EST l'instrument avec lequel le président d'une assemblée en rappelle les membres à l'ordre, quand ses gestes et ses cris ne suffisent pas pour imposer silence. *La sonnette* ne réussit pas toujours à ramener le calme qui devroit régner parmi des hommes chargés de la plus importante et de la plus auguste de toutes les fonctions, celle de créer des loix pour la gloire et le bonheur de toute une nation.

On a fait cette épigramme contre les députés d'un département où les mulets abondent.

Quand *Foucaut*, *Chabran*, *Rochebrune*
Sont une fois à la tribune,
Rien ne peut les en rappeler.
En vain la *sonnette* les presse ;
Le trio s'obstine à beugler.
Ces Messieurs-là sont d'une espèce
Que la *sonnette* fait aller.

CHAPITRE LXVII.

Drapeau national.

Il n'est maintenant personne en France qui ne sache ce que c'est. Je desire pour le bonheur de l'humanité que toutes les nations le sachent bientôt aussi, comme nous l'avons appris.

La plupart de nos drapeaux portent des devises. En voici quelques-unes : sur celui du district des capucins de Paris, on lit ces mots : *Nul ne nous fera la barbe.* Une inscription moins plaisante, mais plus civique, est celle du drapeau d'un autre district : *Plus de noblesse que dans le cœur.*

CHAPITRE LXVIII.

Cocarde nationale.

Citoyens ! sa définition est à votre chapeau. — Le jour qu'*Antoinette d'Autriche* vit revenir le roi de Paris

à Versailles, avec la cocarde nationale au sien, elle dit : *Je ne croyois pas avoir épousé un roturier.*

Nos ancêtres, dit un de nos écrivains, n'auroient jamais deviné que *Cocarde nationale* eût pu devenir le titre d'un journal.... ; mais que de choses nos ancêtres n'auroient pas devinées ?

« *La cocarde nationale fera le tour* » *du monde* ». Ces mots sont devenus proverbe, et la prophétie s'avance et marche à grands pas.

CHAPITRE LXIX.

Impartiaux.

C'est ainsi qu'on appeloit au commencement de la révolution, ces hommes qui, n'ayant point d'idées à eux, n'osent pas adopter celles des autres, de peur de se compromettre, et finissent par être l'objet de la risée de tous les partis.

Quelques personnes étoient ou feignoient d'être embarrassées (en 1789),

pour savoir combien font six et six. Elles s'adressèrent à un député du *côté gauche :* il répondit : *Six et six font douze.*

Qui n'entend qu'un parti n'entend rien, s'écria un penseur : *écoutons un député du côté droit.*

La question est proposée à cet honorable membre. Celui-ci, après avoir mûrement réfléchi, répond : *Six et six font quatorze.*

Nouvel embarras. On consulte un membre du milieu de l'assemblée.

Combien, demande-t-il, *vous a-t-on dit à gauche ? — Douze. — Et combien à droite ? — Quatorze.*

— En ce cas, six et six font treize : vous voyez que je suis impartial.

CHAPITRE LXX.

Sensiblerie.

Quelque temps avant la révolution, les gens du *bon ton* avoient adopté une

certaine philosophie *sentimentale*, qui étoit l'art de se dispenser d'être vertueux. Cette philosophie avoit son jargon, sa sensibilité, son accent, ses gestes même. Le zèle simulé, les modulations tendres, les expressions affectueuses qui composoient l'extérieur des personnes de la bonne compagnie, au récit d'une action immorale ou des disgraces de la vertu, ont fait donner à cette sensibilité feinte et stérile le nom de sensiblerie.

CHAPITRE LXXI.

Gravure.

Si l'on eût dit à des ingénieurs, il faut prendre la Bastille; ils auroient tracé des lignes, ils auroient attaqué dans toutes les règles, et la forteresse royale seroit encore debout. Les Parisiens s'avisèrent de croire que le moment étoit venu de s'emparer de la Bastille, et ils s'en emparèrent; ils firent

blanchir de peur tous les visages de la cour; une lanterne devint le tombeau du despotisme, et une pique le signal de la liberté. On se tut à Saint-Denis où étoit le camp qui devoit nous égorger; on se tut à Montmartre, où le canon devoit ronfler; on se tut enfin partout; et le gentilhomme entiché de sa noblesse, qui ne désignoit Dieu que par ce titre : *le gentilhomme de là-haut*, prit la fuite en comptant bien revenir avec toute la noblesse de l'Europe.

On vit alors une gravure qu'on a distinguée dans la foule de celles qui tapissoient les murs : elle représentoit la boutique d'un perruquier où se trouvoient plusieurs personnes de différentes conditions; on lisoit au bas : *Je rase le clergé, je peigne la noblesse, j'accommode le tiers-état.*

Un ci-devant seigneur disoit à un de ses ci-devant vassaux : Allons, mon pauvre Mathurin, nous sommes égaux,

nous pouvons manger à la même écuelle.... — Ah! monsieur, répondit le paysan, nous ne fumerons pas à la même pipe !

Buvez du *ratafia d'Orléans* et du *riquiqui*, et souvenez-vous que le plus vieux est le meilleur : ce dicton étoit dans toutes les bouches.

CHAPITRE LXXII.

Décret.

Ce mot ne se trouvoit guère autrefois que dans des ouvrages ascétiques ou composés par des gens d'église. Ouvrez l'*Histoire universelle de Bossuet*, où ce grand homme prodigue son génie en pure perte, et vous y verrez souvent que, d'après les *décrets* de la divine Providence, tous les événemens qui composent l'histoire de tous les peuples du monde, n'arrivoient précisément que pour instruire, récompenser ou

punir la petite horde de brigands qu'on appeloit les Hébreux.

Ce n'est qu'aux représentans du peuple qu'il est permis de faire des *décrets;* les autres autorités constituées font des *arrêtés ;* les communes font des *adresses ;* les citoyens font des *pétitions.*

La convention faisoit des décrets; le corps législatif ne fait plus que des loix.

CHAPITRE LXXIII.

Monarchiens.

C'EST le nom donné par le peuple aux membres d'une faction qui se réunissoit en société, présidée par un évêque, pour travailler en commun à rassembler les débris de la monarchie. Un membre de ce club *monarchien* écrivoit à un de ses correspondans : « Mon » ami, je ne mourrai content que lorsque » j'aurai bu du sang d'un patriote ». Tel étoit le genre des plaisirs de ces *monar-*

chiens, qui entr'eux s'appeloient *modérés*.

CHAPITRE LXXIV.

Rubans.

Espèce de licol de toutes couleurs, que ceux qu'on appeloit *souverains* attachoient à leurs esclaves pour être sûrs de leur obéissance.

Nous avons vu à Paris un petit souverain allemand qui, de la prison où il étoit pour dette, avoit fait une boutique de *rubans* ponceaux grands, moyens, petits, qu'il vendoit à juste prix à des aventuriers ou à des sots. Cela s'appeloit *l'ordre de Limbourg*. Qu'il y a loin delà au *ruban* tricolor que le Français libre porte avec une juste fierté !

Pour séparer le jardin du château des Tuileries qu'occupoit Louis-le-traître, de la terrasse des Feuillans où le public se rassembloit, le peuple tendit le long de cette terrasse un simple *ruban*, et

cette barrière fut respectée ; personne ne la franchit. Du canon n'auroit point produit cet effet. C'est que le peuple obéïssoit à une loi qu'il s'étoit lui-même imposée.

CHAPITRE LXXV.

Émissaires.

SCÉLÉRATS habiles que les cours étrangères ont vomis dans notre sein, et qu'elles tiennent à leur solde. Ils rôdent autour de nous ; ils surprennent nos secrets ; ils caressent nos passions. Etes-vous foibles, ils louent votre prudence. Êtes-vous prudens, ils vous accusent de foiblesse. Ils appellent votre courage témérité, votre justice cruauté. Ménagez-les, ils conspirent publiquement ; menacez-les, ils conspirent dans les ténèbres. Hiér, ils assassinoient les défenseurs de la patrie, aujourd'hui ils se mêlent à leurs pompes funèbres et demandent pour eux les

honneurs divins, épiant le moment de poignarder ceux qui leur ressembleront.

CHAPITRE LXXVI.

Chevaliers du poignard.

C'est le nom qu'on donne à une poignée de brigands portant la *croix de Saint-Louis*, qui, le 28 février 1791, (*style esclave*), se rendirent au château des Tuileries pour enlever *Capet*, et qui furent chassés ignominieusement par la garde nationale.

Le colonel de ** fut bourré par un garde national, autrefois son valet-de-chambre : Pourquoi donner des coups à *monsieur?* lui demanda son capitaine. — *Donner*, répondit le soldat; *je ne donne pas; je ne fais que rendre.*

Un autre de ces *messieurs* qui avoit été mené rudement dans la même journée, se trouvant quelques jours après à l'opéra, quelques-uns de ses amis lui

firent compliment de condoléance. *Mordieu !* s'écria-t-il, *les coups de pied que j'ai reçus dans le cul, ne me sortiront jamais de la tête, et la garde nationale ne mourra jamais que de ma main.*

CHAPITRE LXXVII.

Tribune.

Celle de nos assemblées nationales sera aussi célèbre dans la postérité, que les tribunes qu'occupèrent *Démosthène* et *Cicéron* à Athènes et à Rome; et si je ne craignois pas qu'on m'accusât de vanité nationale, j'affirmerois qu'elle le sera, et qu'elle méritera de l'être beaucoup plus, par le rétablissement réel de l'homme dans ses droits, que toutes les nations vont reconnoître.

Ce bienfait envers l'humanité en obtiendra les hommages dans tous les temps et dans tous les lieux.

Avant la révolution on ne connois-

soit que le crime de lèze-majesté divine ou humaine ; celui qui avec un gand de fer donna un soufflet au pape, étoit coupable de lèze-majesté divine. L'infortuné *Latude*, pour avoir déplu à la *Pompadour*, fut coupable de lèze-majesté humaine. Nous regardons maintenant comme un crime de *lèze-nation* tout attentat contre la gloire ou le bonheur de la république française.

Je ne parlerai pas des traits d'éloquence qui ont étincelé si souvent dans cette tribune : l'Europe a lu et lit tous les jours ce qui s'y dit ; et l'on peut la comparer à un volcan qui lance la flamme, la lave, les pierres et la fumée ; mais ce volcan est dans une explosion pour ainsi dire perpétuelle, et ses flancs sont intarissables. Comme il s'est fait un changement prodigieux dans les circonstances actuelles, notre éloquence a pris un nouveau caractère.

Ce n'est pas sans doute le ton académique, ni le goût ni la pureté du style ;

mais il y a eu un débordement d'idées de toute espèce, de connoissances et de vues nouvelles, je ne sais quelle impurtuosité que l'on ne rencontre chez aucun peuple, enfin une multitude de talens qui avoient quelque chose de dur et d'agreste, mais qui convenoient à l'ordre politique ; et tandis que leur morale avoit ses éclipses, l'éloquence proprement dite avoit les siennes.

L'état de la convention devint presque un état de nature, tant les hommes y changèrent leur logique, leur langage et leurs idées antérieurs. Aucun orateur n'y reçut d'autres chaînes que celles qu'il voulut se donner. Il y a plus d'esprit dans un gouvernement libre ; le peuple est mieux instruit, ou du moins il y est plus hardi dans le développement de ses idées ; d'ailleurs, un seul citoyen réunissant différentes professions, son génie en est alimenté ; il a plus de fécondité, de ressources. On voit encore avec étonnement des entre-

prises et des monumens de petites républiques comparables à ceux des plus grands royaumes. Si quelqu'un s'en étonne, il n'a jamais éprouvé le sentiment de la liberté, il ne devine point ce qu'il peut opérer avec les plus foibles moyens. Et que sera-ce donc des destinées de la république française qui a commencé par marquer l'ère des gouvernemens représentatifs, qui cultive la pépinière de toutes les républiques futures, et qui constatant et renforçant la dignité de l'homme, reconciliera l'espèce humaine avec le regard des anges.

Que restoit-il à faire à la toute-puissance du Créateur pour rendre l'homme aussi parfait qu'il pouvoit l'être? Rien, si ce n'est de lui laisser le mérite du choix de la liberté, après lui en avoir inspiré le sentiment.

Les Suisses reviennent toujours sur le bord de leurs lacs, parce qu'ils y jouissent d'une sorte de liberté qui, quoique imparfaite, l'emporte sur celle

de beaucoup d'autres peuples ; bien différens en cela des Gascons qui quittent très-volontiers leur pays pour n'y jamais retourner. Désormais les Français ne feront que passer chez les autres peuples, et ne verront rien de plus admirable que leur pays ainsi que leur gouvernement.

Qu'on en juge par les soupirs profonds, les gémissemens et les regrets de nos émigrés. Ils ne monteront jamais à cette tribune où la voix de celui qu'ils dédaignoient se fera entendre, où elle peut immortaliser son nom, et où (ce qui est encore plus doux à concevoir) elle peut augmenter la splendeur et la félicité de la patrie.

Qui n'est pas orateur ? qui ne songe pas à être orateur après cette grande et heureuse perspective ? aussi c'est à qui s'exercera à l'art de la parole dans les *clubs*, dans les sociétés patriotiques et jusques dans les tripots littéraires : on y imite en petit la formation du corps lé-

gislatif; on y crée un président, une sonnette et des secrétaires; on y *demande la parole;* on y fait des *motions*, des *amendemens;* on consulte la majorité; et comme dans les grandes assemblées, la minorité toujours plus active, plus opiniâtre et toujours mieux liée, l'emporte le lendemain.

Mais hélas! dans cette même tribune, l'aigle armé de ses foudres et l'oison battant stupidement de l'aile, y ont paru le même jour, et quelquefois côte à côte. Mirabeau et Laurent Lecointre y ont fait entendre également leur voix. Le républicanisme parloit par l'organe des Vergniaud et Guadet; le royalisme par celui des Vaublanc et Dumolard. Le royalisme, sous tous ses masques, a déshonoré la tribune du sénat français; elle a retenti des vociférations de ces hommes pervers qui allumoient les brandons qu'ils vouloient jeter au loin dans les villes et dans les campagnes. Là, on a donné le signal du fanatisme;

là, on osa légitimer les assassinats du midi ; là enfin, on méditoit de commencer le grand procès de la révolution et de la liberté.

Elle fut souillée en prairial par les restes impurs de Marat, et sans l'époque du 13 vendémiaire, les anti-républicains auroient fait disparoître les signes de la liberté.

La tribune fut le point de ralliement de ceux qui attaquèrent et défendirent la liberté. L'ineptie audacieuse y eut des triomphes d'un jour, mais le lendemain elle étoit renversée. L'astuce et la perfidie y furent démasquées au moment où elles comptoient nous subjuguer.

La lutte y fut constamment terrible et grande ; l'intrépidité du crime y remonta l'énergie de la vertu : les mensonges, les fausses attaques, les menaces, les violences des conspirateurs, rien n'intimida les courageux ennemis de la monarchie. En vain se détendoient

les ressorts du gouvernement républicain; il reprenoit sa force et sa majesté, et triomphoit des orateurs royaux : ils furent tous écrasés en talens comme en vertus. Et lorsqu'il ne restoit plus que quelques législateurs encore fidèles à la cause du peuple, tout-à-coup le génie républicain opposa une résistance dont l'histoire d'aucun peuple ne fournit d'exemple : il commanda le 18 fructidor qui devint une des plus belles comme une des plus étonnantes époques de notre liberté. Jour heureux et mémorable, tu ne coûtas point une larme à l'humanité; tu fus grand et sans tache!

C'est de cette tribune qu'est sortie la voix qui, dans l'espace de six années, a créé des soldats et des généraux, amis constans de la victoire; c'est cette voix puissante qui a organisé la grande nation, et qui lui a donné une base majestueuse en exaltant tous les genres de courage; c'est enfin de cette tribune

qu'est parti le gage du combat jeté sur les rives d'Albion, de ce dernier combat qui sera terrible, décisif, et qui ne signera qu'au pied de la tour de Londres le pacte de la liberté des mers et de la paix du monde. Tous les arts travaillent pour ce grand et généreux effort : il faut qu'il dompte à la fois l'océan et ses tyrans orgueilleux ; il faut que le sceptre des mers ne soit plus la propriété d'un seul peuple, et que les Carthaginois modernes soient terrassés.

O liberté ! voilà les prodiges émanés de la tribune, et qui ont expié les discours de ces esclaves ou frappés de mépris, ou vomis loin de nous par l'exil. Si les cœurs s'attiédissoient, ou s'ils ne ressentoient plus ce feu sacré qui anima tant de fois ceux qui ont dit : *Non, jamais ne pactisons avec la tyrannie* ; si le moindre doute sur nos destinées glorieuses pouvoit ébranler un moment le courage des Français, ah ! ce seroit de cette tribune que partiroit encore le cri

qui rendroit à l'homme sa dignité naturelle.

CHAPITRE LXXVIII.

Emprunt forcé.

La définition de ce mot est écrite sur le front rembruni de tous les richards. Sous l'ancien régime, les nobles opulens ne couchoient guère avec leurs femmes que la première nuit de leurs nôces, pour avoir un héritier. Ils regardoient comme une manie digne de ce qu'on appeloit la bourgeoisie, le desir de féconder leur ménage.

L'*emprunt forcé* a fait un miracle; il a rappelé la noblesse opulente, et même la haute bourgeoisie, qui en est toujours le singe, aux sentimens de la nature.

C'est à qui maintenant pourra prouver le plus d'enfans, afin de contribuer le moins possible. Et qui doute que les femmes de ces Messieurs ne contribuent

par tous les moyens, à seconder leurs vues (1)?

CHAPITRE LXXIX.

Le Cabinet britannique.

Ce que nous avions annoncé s'est réalisé ; le cabinet britannique a cherché à se venger de la perte de ses anciennes colonies, et n'a semblé épouser la cause de Louis XVI que pour mieux le trahir. Qui ne tient pas ce fil, se perdra dans le dédale tortueux de tant de faits contradictoires ; car le cabinet mit d'abord à profit l'imbécille crédulité de d'Orléans. Indifférent à tous les partis, Pitt favorisa tout ce qui pouvoit amener et propager la division entre les Bourbons.

Le gouvernement monarchique, trop de fois sorti de ses limites, touchoit à

(1) Il n'est ici question que du premier *emprunt forcé.*

son terme, et par sa vétusté, et par le déréglement d'une cour qui crut que l'on pouvoit mépriser l'opinion publique. Son imprudent orgueil, nourri d'un mépris altier pour le peuple, se reposoit sur les anciens préjugés, qui jusqu'alors avoient fait respecter les sottises et les violences du trône; mais ce que l'opinion a élevé, l'opinion le détruit. Les vices du gouvernement monarchique étoient à leur comble, et il étoit devenu l'objet d'une sorte de risée, par l'immoralité indécente des princes, qui étoient des espèces de sultans, et sur-tout par la versatilité des plans et des mesures.

La haute noblesse, qui voyoit un bouleversement prochain, crut que c'étoit le moment de ressusciter l'ancien gouvernement féodal dans toute sa splendeur, et de se partager les provinces en gouvernemens particuliers (1).

---

(1) On avoit pris pour modèle le plan de gouvernement que les protestans voulurent établir

Il s'agissoit d'enfermer Louis XVI dans un monastère, à l'exemple de quelques rois de la première race, et ses propres frères auroient été obligés d'y consentir, par la part immense qu'on leur auroit donnée. Pressé de ce danger dont il fut averti, Louis XVI admit le seul contre-poids dont il pouvoit user : il appela les *états-généraux*, et parut embrasser le parti populaire.

Ce malheureux prince, au lieu de suivre la direction du torrent sur lequel il auroit toujours surnagé, loin de lui creuser un lit, tua toutes les chances heureuses que le destin lui offrit plusieurs fois, soit pour abaisser tout-à-

---

en France en 1621 ; et nous avons le réglement dressé par l'assemblée de la Rochelle, le 10 mai de la même année. Tout le royaume étoit partagé en huit cercles, en y comprenant le Béarn ; le duc de Bouillon avoit le commandement général des armées. Ainsi les protestans avoient formé le projet de changer la France en une république ; les princes avoient projeté de se créer des souverainetés privilégiées.

la-fois cette noblesse impérieuse qui l'avoit menacé, soit pour contenir le parti populaire dont il s'étoit aidé contre ses ennemis. Il fut trois fois parjure, avec le plus grand intérêt d'être loyal et sincère; il médita la fuite la plus honteuse, la plus déshonorante, la plus dangereuse dont l'histoire fasse mention, se jetant sur une terre étrangère pour y être méprisé, avili, prisonnier, plutôt que de s'accorder avec un grand peuple; il n'eut que les idées d'un marquis à talons rouges, et n'eut pas ensuite un seul instant de courage, et n'en retrouva pas même l'ombre lorsqu'il pouvoit s'échapper, ou honorer sa personne en tombant avec la dignité que réclamoit son caractère. Livré à des idées superstitieuses et à ces conseils plus ou moins ineptes qui en résultent, grossièrement dissimulé, et catholiquement vindicatif, il avoit promis à la religion de punir tous les outrages faits au trône.

Trois mois de franchise et de politique ouverte auroient abattu tous les complots de Pitt, et prévenu tous les désastres qui ont pesé sur la France. Voilà ce qui a rendu la révolution si funeste et si sanglante ; car dans l'origine elle fut calme, paisible ; et si le roi avoit su marcher avec elle, elle auroit emporté les hommages et l'admiration de l'univers.

Ce fut la résistance insensée, opiniâtre, à des changemens légitimes et impérieux ; ce furent les menaces, les imprécations et les projets hostiles du clergé et de la noblesse, qui imprimèrent à la révolution un caractère qu'elle n'avoit pas dans l'origine ; elle devint terrible, parce que les émigrés furent autant de conjurés ; ils appelèrent le bouleversement de la patrie, et rien n'auroit pu calmer ni appaiser leur orgeuil et leur vengeauce. Ainsi que le prêtre imposteur tenoit à la plus légère cérémonie, et frappoit du nom

d'irreligieux quiconque rioit du *bedaud*, ainsi les nobles n'auroient pas voulu lâcher une pièce de leur blason; ils auroient incendié la France pour un cordon moins large, comme pour leur expulsion entière. Le nouvel ordre, voeu et besoin de tous les Français, les faisoit rugir d'étonnement et de fureur: ne rien accorder, et se venger inhumainement de toute demande, voilà quelle fut leur doctrine.

Cependant le cabinet britannique vouloit la chute de Louis XVI; il lui fut donc conseillé de s'armer, de conspirer contre l'ordre de choses, de l'attaquer même du fond de son château : dernière imprudence, aussi étrange qu'elle devenoit coupable après la fuite de Varennes. Il se mit ainsi entre deux écueils, et d'autant plus redoutables, qu'ils s'entr'aidoient pour l'engloutir : le simple bon sens auroit dû lui dire que l'inertie étoit toute sa force, et qu'il ne devoit pas sur-tout suivre les plans des

ennemis extérieurs, qui, pour favoriser le projet le plus barbare; vouloient exterminer les Français au nom de leur chef.

Il donna lui seul, par ses perfidies multipliées et par ses erreurs monstrueuses, il donna naissance au gouvernement républicain, auquel on ne songeoit pas; et c'est ainsi qu'une plante saine et vigoureuse, encore cachée dans la terre, repousse une plante pourrie qui tombe en poussière; la plante nouvelle accroît sa force des débris de l'ancienne.

Les gouvernemens s'usent; mais une fois décomposés, ils sont dans l'impossibilité de se régénérer sous la forme qu'ils ont perdue. C'est l'Anglais qui a voulu nous perdre, et c'est l'Anglais qui nous a sauvés; c'est par la coalition des rois qu'il nous a préservés des rois. C'est le traité de Pilnitz qui a mis debout la nation entière; c'est le roi de Prusse dans les plaines de la Cham-

pagne, qui a enfanté le spectre révolutionnaire.

Le peuple anglais, dans un temps, sut juger et condamner son monarque; il a trouvé mauvais que le nôtre fût jugé et condamné; c'est qu'il s'attendoit à en faire parmi nous un sujet éternel de discordes, et de nous écraser l'un par l'autre. Le gouvernement monarchique étant identifié à un homme, cet homme devoit nécessairement disparoître lors de la naissance du gouvernement républicain : toute autre mesure auroit impliqué contradiction, et préparé des chocs interminables. Il nous a fallu nous reposer dans la république, forme d'abord orageuse, mais qui après la première fermentation, prend une assiette difficile à rompre.

Les Anglais ont supporté honteusement la longue dictature de Cromwel; nous, nous avons eu une pépinière de Cromwel; mais toujours politiquement et audacieusement éclairés, nous les

avons tous brisés l'un par l'autre; et si la nation avoit écouté l'appel et la généreuse protestation des soixante-treize députés, dont je m'honorerai toujours d'avoir été du nombre, en punissant les provocateurs du 31 mai, la France étoit dès-lors sauvée des coups de l'artificieuse Angleterre, et les échafauds de Robespierre n'auroient jamais été dressés.

Oui, c'est l'Angleterre qui a assassiné les vingt-deux représentans du peuple, et qui préparoit la mort des soixante-treize, parce qu'ils étoient de vrais républicains, qu'ils connoissoient les trames de Pitt, et qu'ils étoient les ennemis déclarés de cette puissance insolente.

Ce qui le prouve, c'est que l'infortuné Brissot, tant calomnié, et qui dédaigna constamment une popularité remarquable, animé par le plus pur patriotisme, ne se trompa jamais dans son aversion contre l'Angleterre; et que loin d'être le stipendiaire de Pitt, qu'il

attaqua face à face par sa déclaration de guerre à la Grande-Bretagee, jamais homme ne vit mieux que lui qu'il n'y avoit qu'un instant pour frapper, et il accusa par cet acte solemnel, qui retentira dans la plus lointaine postérité pour honorer enfin son nom et sa mémoire, il accusa la lenteur, le défaut d'énergie de ces populaciers, qui en criant qu'il falloit renverser tous les trônes de l'Univers, restoient muets par ignorance, et impassibles par lâcheté.

Ce fut cet acte de patriotisme et de courage qui déconcerta le parti anglais auquel Robespierre tenoit; car quand tous les voiles seront déchirés, on verra que les plus cruels des hommes en étoient encore les plus infâmes, et qu'ils pactisoient avec l'ennemi éternel de la France, pour se ménager ou un appui ou une retraite : tant le crime aveugle les scélérats !

Le principal moteur de la guerre offensive, ou celui qui à la tribune l'a

fait déclarer à l'Angleterre, mérite notre reconnoissance. C'est un crime que les royalistes imputent aujourd'hui à la convention dont il est facile de l'absoudre, et qu'on peut même aisément tourner à sa gloire : elle a sauvé ce jour là, la république d'une invasion prochaine et méditée de la part des puissances étrangères ; car le traité de Pilnitz préparoit le déchirement et le démembrement de la France. Et c'étoit le chef des Français qui, pour regagner je ne sais quelle ombre d'autorité, tandis qu'il pouvoit jouir d'une autorité réelle, avoit accédé à ce traité honteux ! Tant les rois sont les plus acharnés ennemis de la patrie, pour peu que leur orgueil soit offensé.

Quel étoit le but de la convention, en provoquant nos hostilités ? Celui de profiter habilement de l'enthousiasme du peuple français, de ces élans passionnés, sublimes, qui signalent les premières époques de l'indépendance d'une nation. Falloit-il attendre que l'ennemi,

inondant notre territoire, donnât le signal du combat? N'étoit-il point plus avantageux, plus digne de nous, de prévenir une rupture que tant de trahisons, de perfidies rendoient inévitable? Nos émigrés qui avoient fui dès les premiers jours de la révolution, lorsqu'elle étoit encore intacte, pure et solemnelle, ces lâches émigrés qui sont la véritable cause des convulsions affreuses de l'intérieur, en prenant le parti le plus anti-politique et le plus funeste même à leur cause, jouissoient de la protection la plus étendue, en attendant qu'ils fussent sacrifiés à Quiberon par le plus insigne fourbe qui ait figuré dans l'histoire. Déjà les rassemblemens se formoient sur toutes les frontières de la république; et si l'ennemi eût différé encore à nous attaquer, c'est qu'il auroit attendu que nous eussions été minés par les dissentions intestines. En effet, que l'ardeur de notre jeunesse se fût ralentie, il nous eût fait couler dans

l'inaction ces jours décisifs, où, pleins de l'ivresse de notre indépendance, frappés d'objets nouveaux, extraordinaires, embrasés en quelque sorte d'un feu électrique, nous étions capables des plus grandes choses. C'est à la guerre offensive que nous avons dû nos conquêtes, nos brillantes victoires; c'est par elle que nous avons forcé l'Europe à trembler : trois mois plus tard, il n'étoit plus temps.

Vainqueurs de Gemmappes, de Fleurus, guerriers qui avez arboré sur la cime du Mont-blanc l'oriflamme tricolore, c'est à vous que j'en appelle ; vos lauriers, vos succès déposent en faveur du *décret* dont nous attestons la prévoyance et la haute sagesse. Le Belge affranchi, le Batave rendu à la liberté, l'Allobroge devenu français, le chemin de l'Italie ouvert à nos intrépides soldats, voilà les fruits de la guerre offensive : et les mêmes hommes qui en ont fait un crime à la convention, préten-

doient qu'on devoit renverser tous les trônes et couvrir l'Europe de républiques. Beau projet, sans doute, s'il étoit possible de le réaliser, et si ceux qui l'avoient conçu ou plutôt qui en parloient, n'avoient pas fait subir à leur pays le plus honteux esclavage !

Et quand la convention nationale voulut que la France se déclarât contre l'Angleterre, c'est qu'elle sentit qu'il n'y avoit, qu'il ne pouvoit y avoir jamais aucune réconciliation entre les royalistes et les républicains; des élémens si opposés ne s'unissent point. L'Angleterre avoit arboré les trois fleurs-de-lys contre la cocarde tricolore. La nation anglaise étoit devenue anti-républicaine, non certes par conviction, mais pour nous donner de nouvelles preuves de sa haine jalouse : car si l'Angleterre fut l'ennemie constante de la France monarchie, elle le fut encore plus de la France républicaine. Elle vit qu'elle ne pouvoit pas profiter

long-temps de la supériorité que lui donnoient les restes de liberté incertaine dont ses citoyens jouissent encore.

L'ardente jalousie de cette nation n'est-elle pas empreinte dans toutes les pages de notre histoire ? Ouvrons-la, nous trouverons que c'est du sein de cette île que sont sorties depuis plusieurs siècles la plupart des calamités qui nous ont affligés. En tout temps sa politique active et ténébreuse fomenta parmi nous les divisions. Elle sut toujours sourire au parti le plus habile à déchirer le sein de la France. Sans remonter à des époques éloignées, le siècle présent ne nous offre-t-il pas un enchaînement de faits incontestables qui accusent le cabinet de Saint-James, et le condamnent au tribunal des nations ?

Si nous avions dévoré en silence les outrages de l'Angleterre, dissimulé ses attaques souterraines ; si nous nous étions obstinés à garder des ménagemens pusillanimes, eût-elle moins fomenté

menté la révolte de nos colonies, alimenté nos discordes, fourni des armes et des munitions aux rebelles de l'intérieur, fait couler ses trésors dans les mains des puissances coalisées, et jusques dans celles des royalistes obscurs soudoyés à Paris pour aiguiser les poignards? Elle n'a pas rougi de contrefaire notre papier-monnoie, sans songer que cet exemple étoit le signal de la ruine de sa banque.

Sans doute la convention nationale ne prétendoit pas que nous pouvions attaquer ou détruire sa marine dans toute sa supériorité; mais il étoit en notre pouvoir alors de tenir l'équilibre, et il est notoire que c'est à l'impéritie des gagés de l'Angleterre que nous avons dû les revers que nos flottes ont essuyés.

Eh! disions-nous alors, n'avons-nous pas des ressources aussi abondantes que celles des Anglais pour créer des vaisseaux, pour former des marins?

pas surprenant qu'une nation possède les plus beaux ports de l'Océan et de la Méditerranée, qui a des colonies, un commerce étendu, des armateurs intrépides, ainsi que la plus grande partie des matériaux de construction, ait négligé cette branche essentielle de grandeurs nationales? Le génie actif du républicanisme vouloit que nos armées navales égalassent nos armées de terre en force et en succès. Il entroit bien dans ses vues et dans ses projets de répandre sur les mers ce même enthousiasme patriotique qui menoit au pas de charge la baïonnette républicaine.

Oui, je l'atteste, car j'en ai été le témoin, le génie avoit médité un vaste plan qui eût tendu à resserrer dans d'étroites limites cette orgueilleuse marine, qui depuis trop long-temps humilie insolemment ses voisins; le génie avoit bien prévu que quand nous aurions écrasé la coalition entière, nous

n'aurions fait que peu de chose encore, si nous ne parvenions à détruire l'influence britannique. Guerre, guerre éternelle aux Anglais jusqu'à ce qu'ils soient obligés à se taire devant nous. Paix avec toutes les puissances, excepté avec l'Angleterre. C'est ainsi que nous devons nous venger des longs, des ténébreux, des atroces attentats de notre ennemi naturel.

Nous l'avions prévu, et chaque jour le confirme, que l'Angleterre n'avoit pu voir sans un sentiment de fureur, s'élever à côté d'elle une puissante république, qui, par l'étendue de son territoire, la richesse de son sol, la valeur, l'industrie de ses habitans, devoit nécessairement l'emporter sur toutes les nations européennes. Un mauvais gouvernement paralysoit notre génie expansif, et avoit rendu nuls jusqu'ici tous les biens dont la nature nous avoit comblés. Le despotisme, comme le soleil de la zone torride, brûloit et dessé-

choit les terres les plus fécondes ; mais le Français républicain alloit réparer ces jours de servitude et d'inaction, et s'élever rapidement au zénith de la prospérité : l'Anglais sut apprécier ce mouvement régénérateur ; il en frémit de rage, et il employa contre nous tous les moyens affreux dont il pouvoit faire usage.

Il est prouvé que ce fut en propageant les idées sur les noirs et les hommes de couleur, qu'il alluma la torche qui embrasa nos colonies, cette même torche qu'il avoit eu soin d'éloigner des siennes. Ce fut en outrant, en corrompant parmi nous les opinions philosophiques, qu'il rejeta habilement sur les écrivains sensibles qui donnoient des larmes au sort de l'esclave, les emportemens auxquels il se livra dès qu'il eut brisé ses fers.

On sait aujourd'hui que le royalisme, constamment protégé par l'insidieux Pitt, se ménageoit une retraite dans

ces riches contrées, et que du choc de trois partis, résultèrent ces sanglantes calamités, parmi lesquelles toutes les ambitions furent trompées. Que dis-je; l'histoire publiera qu'on avoit formé jusqu'au projet d'embarquer Louis XVI pour Saint-Domingue (1); et de-là, nouveau Pharamond, il devoit appeler, rallier, concentrer ses nobles et ses fanatiques, et opposer une France nouvelle à l'ancienne France : tout le sang qui a coulé, n'est que le résultat de ces coupables et odieux préparatifs.

L'Anglais savoit encore que les fausses et extravagantes idées vont toujours gagnant les parties basses du corps social, et le remplissent de passions déréglées; qu'il n'y a pas de si dangereuse

(1) Il devoit partir de Paris dans un bateau de charbon, s'arrêter à Rouen dans la maison de Liancour, et de là cingler pour le Nouveau-Monde. Faute de munitions, on avoit pilé des bouteilles de verre pour charger les canons protecteurs de sa fuite.

tyrannie que celle du peuple; que ce sont ordinairement les plus factieux qui s'emparent de l'autorité; qu'alors les plus vils habitans d'une cité ont le droit et le pouvoir de nuire aux plus vertueux citoyens; que les esprits bornés se portent toujours aux extrêmes; que la démocratie enfin se change si facilement en anarchie, que jamais la vertu et le courage ne se sont trouvés sur un précipice plus glissant que dans une fermentation politique de cette nature : et l'Anglais organisa le 31 mai comme devant amener la sanglante dictature. Ainsi, tous les hommes atroces qui poursuivirent tous les républicains, furent les agens ou les instrumens des puissances étrangères, mues par le cabinet britannique. Le fil de toutes les conspirations y aboutit, et sans la bravoure de nos armées et l'union invincible de nos soldats, c'en étoit fait de la France.

L'histoire enfin développera ce que

nous ne faisons qu'indiquer ici. Toutes les factions furent caressées, parce qu'elles ne pouvoient que nourrir les troubles politiques : sous tous les masques et sous toutes les livrées, l'Anglais souffla la discorde, et éternisa l'empire de l'anarchie : Louis et d'Orléans, Robespierre, Babœuf et Puisaye, les partis les plus opposés lui conviennent, pourvu qu'ils portent obstacle au ralliement des Français autour du gouvernement républicain : et je le demande, si notre cri éternel ne doit pas être : *Guerre à l'Angleterre !* dussent tous nos bras métamorphoser toutes nos forêts en un pont qui nous portera jusqu'au pied de la tour de Londres, seul endroit où il soit de notre dignité et de notre intérêt de signer la paix ! Insensés ennemis ! plus vous voulez ployer le ressort républicain, plus il se détendra avec une force que vous ne soupçonnez pas encore.

Mais nous avons à présent une cons-

titution : elle nous apprend à reconnoître et à détester les ennemis de la république : de quelque voile qu'ils s'enveloppent, nous reconnoîtrons les amis des rois ; et l'histoire, l'expérience, l'intérêt général, nous feront assez comprendre que l'on ne combat point des êtres aussi féroces avec de la patience et de la philosophie.

Dès qu'il s'agit de la violation des loix, ou de l'ordre ou des principes de l'humanité, leur génie infernal se trouve promptement d'accord ; mais nous, nous aurons aussi le génie de la république ; et les intrépides soldats de la patrie, unis aux écrivains vertueux, imposeront bientôt silence à tous ces libellistes soudoyés, qui, ayant commencé depuis long-temps, en idée, l'ouvrage des vengeances royales, voudroient finir par écraser la nation sous l'horrible pesanteur des trônes euro[illegible]s. Un tel aveuglement est trop [illegible]trueux, pour qu'on ne puisse pas

supposer dans ces écrits des ames abjectes ou des plumes vénales.

CHAPITRE LXXX.

Prêtre constitutionnel.

C'est ainsi qu'on appeloit, au commencement de la révolution, l'ecclésiastique, celui qui avoit fait le serment d'observer la constitution civile du clergé, décrétée par l'assemblée nationale. Dans le temps qu'elle existoit, Madame fit publier que tous les jours, il y auroit chez elle à son dîner deux couverts pour deux prêtres qui n'auroient pas fait le serment civique. Son cuisinier apprenant l'invitation de sa maîtresse, dit : « Les mauvais prêtres » n'ont qu'à venir, je leur prépare un » régal meilleur qu'ils ne pensent ; j'écrirai le serment civique dans de petits billets qui seront enfermés dans » de petits pâtés. S'ils ne veulent pas

» proncer ce serment civique, ils l'ava» leront du moins ».

CHAPITRE LXXXI.

Procès de Louis XVI.

« Une nation entière trop confiante a été trahie par son chef. Louis XVI, dédaignant d'être roi d'un peuple libre, s'est couvert d'une dissimulation profonde afin de se saisir du sceptre despotique, pour terrasser d'un seul coup la moitié du peuple, et paralyser l'autre. Il s'est environné de conspirateurs; il a écouté de préférence et comme par instinct, des conseillers pervers, et a malicieusement écarté tous les bons.

» Il n'a pas rougi, au champ de la fédération, de rendre témoin de son parjure tout le peuple français rassemblé; il n'a pas craint d'appeler en même temps l'étranger sur notre territoire pour étouffer la liberté naissante.

» Furieux de n'avoir pu incendier

Paris en 1789, obstiné dans son ressentiment profond, il médita depuis tous les plans, tous les projets de sang, capables de l'assouvir ; et lorsque son peuple, convaincu de sa perfidie, oublioit généreusement ce forfait abominable, le monstre couronné calculoit avec le sang-froid d'une ame astucieusement concentrée, les mesures les plus efficaces pour l'égorger.

» Tombé dans ses propres piéges, et voyant arriver le jour de la justice, il veut interpréter en sa faveur quelques mots d'une constitution qu'il a déchirée ; il veut nous dire que dans le pacte social, nous lui avions permis d'assassiner la nation, et qu'il avoit le droit d'armer des satellites étrangers, sans qu'on pût en rendre responsable sa tête couronnée. Ce genre de défense est un nouveau délit, un outrage fait à la raison humaine. Lorsqu'il n'y avoit pas encore de loix contre les enfans parricides, parce que le législateur n'avoit

pas conçu la possibilité d'un tel crime, les enfans qui avoient tué leur père devoient-ils être renvoyés absous? Pouvoit-on supposer, dans le texte de la constitution, un roi conspirateur, incendiaire, assassin, parricide?

» Il paroît donc bien étrange qu'on veuille juger Louis XVI ou par la constitution qui n'existe plus, ou par le code pénal. Ses crimes sont notoires. Les frontières ont été inondées de sang; le sang des Parisiens et des Marseillais a baigné les murs de ce château infernal, d'où le démon du despotisme a vomi mille morts.

» Les loix politiques seules doivent punir ses crimes d'une nature extraordinaire et dans une crise extraordinaire. Tout ici est nouveau, terrible, nécessaire. C'est le procès d'une nation outragée et d'un roi coupable.

» Les loix politiques qui appartiennent aux grandes sociétés et qui les modifient incessamment, ne sont plus celles

du droit naturel ni du droit civil : elles veillent à la conservation du tout ; et n'ayant point d'autre but, elles ne sont point soumises à tous ces mots équivoques au moyen desquels on soutient également le pour et le contre.

» Ce sont les loix politiques qui ordonnent la guerre, qui font brûler la maison où seroit enfermé le germe de la peste, qui protègent l'écu du millionnaire contre la main du nécessiteux qui le convoite ; qui après la mort d'un homme, ordonnent la mort d'un autre. Ces loix politiques par leur nature et par leur utilité s'élèvent dans toutes les grandes circonstances, et conviennent sur-tout au jour de la tempête. Ce sont les loix politiques qui avoient voulu l'inviolabilité du roi, afin qu'il fût impassible dans l'exercice de ses sublimes fonctions. Les mêmes loix politiques ont prononcé la déchéance de la royauté, parce que la royaute alloit opérer la dissolution de l'état, et qu'il n'y avoit

plus de milieu entre la désorganisation et la république. Ainsi, ce n'est plus la jurisprudence qu'il faut suivre, puisque c'est l'insurrection qui a dit : *Abattez le pouvoir.* La convention n'a pu ni déléguer cette autorité, ni créer un tribunal.

» Consultons donc les loix politiques, et mettons de côté les loix abusives et chicanières. Les fondateurs de la liberté ne doivent point s'engager dans des questions tortueusss et les ambages du barreau. Une philosophie trop timorée, comme le cri féroce du maratisme, nous égareroit en ce moment.

» Qu'exige le rétablissement de la république, qu'exige l'intérêt national? Je vois d'un côté une nation, de l'autre un individu. Cet individu mérite la mort, puisqu'il a compromis la sûreté publique et qu'il a été l'ennemi de la patrie ; mais cet individu, quoique déplacé de sa sphère rayonnante, est encore un demi-dieu pour des adorateurs

fanatiques. Les autres voyent en lui le dépositaire de richesses immenses qu'il distribuoit à ses favoris, et ils voudroient rétablir le dépositaire. Tous ceux qui aiment l'or, regrettent le grand distributeur. D'autres se mettent en idée à sa place, et s'intéressent au criminel par la hauteur de sa chute. Le politique ne voit que le parricide national; il ne balance pas à dire : Le chef de tant de conspirations, à qui le peuple a trop de fois pardonné, ne doit plus rencontrer que des loix inexorables : le roi qui se disoit le *palladium* de la constitution, et qui agit contre la constitution au nom de la constitution, mérite la mort. La patrie au bord du précipice, crie à tous les représentans du peuple : *A moi, vengeurs!*

» Sous cet aspect, et le seul que la raison politique puisse offrir, les représentans du peuple ne sont plus des juges; puisque les crimes sont avérés, ils ne sont plus que des vengeurs; ils

doivent sans retardement prononcer la peine qu'ils méritent. Les loix politiques d'une nature supérieure exigent que la France ne soit pas livrée à l'incertitude ; nous sommes en guerre civile ; deux partis se choquent afin que l'un cède à l'autre. Ou la république, ou le despotisme d'un seul ! Est-il utile, est-il nécessaire que Louis XVI périsse ?

» Je soutiens que le roi est mort, qu'il est enseveli : il n'a plus d'existence politique. Il auroit fallu, et il ne faut encore le considérer que comme étant retranché à jamais de la société ; les loix politiques ont tué l'être politique ; elles ont fait ce qui étoit nécessaire. Le roi n'est plus qu'un fantôme ; et avoir placé sa tête sous la hache de la loi, c'est comme si elle étoit tombée. Après la déchéance de la royauté, il étoit de la saine politique d'écarter ou d'ajourner la peine du ci-devant couronné ; car le temps est aussi un législateur qui dé-

brouille les questions les plus épineuses ; et la solution du problême étoit dans ce vers de la fable : *Avant ce temps, le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.* Mais ce sage parti n'a pas plu au parti désorganisateur : il appelle le trouble, il aime la discorde, il échauffe tout pour produire l'incendie. L'un va jusqu'à dire : *Je veux voir sa tête au Carrousel ;* et il prend ce langage pour celui d'un législateur ; l'autre abuse du nom de républicain, sans songer que la république n'est pas encore faite. Le vrai politique dit : « Jugez Louis XVI ;
» prononcez qu'il mérite la mort ; mais
» ne prononcez point la peine de mort».

» Si Louis XVI n'est plus un être politique pour nous, il l'est encore pour les potentats de l'Europe. Les maximes anti-sociales qui leur font regarder les états comme des métairies, et les peuples comme des troupeaux, ces maximes leur dicteront des impostures nouvelles : ils calomnieront les Français ;

ils abuseront de l'ignorance de leurs sujets; ils achèveront de verser l'or pour échauffer leurs farouches satellites; le frère du traître sera proclamé régent; le fils roi, son âge et son innocence deviendront dans le lointain des vertus. On sait combien les mots dirigent les hommes; chaque Bourbon se dira propriétaire du trône, et offrira des parties de la France à qui voudra le rétablir. Plus ces prétentions seront extravagantes, plus elles prendront chez des peuples accoutumés à regarder les rois comme des dieux, sans lesquels rien ne sauroit exister, et qui seuls peuvent donner la vie au corps politique.

» Mais Louis XVI est prisonnier : les princes émigrés oseront-ils dire qu'il n'est plus? Fidèles à leur détestable logique, ils ne veulent que tyranniser sous son nom ou après lui. Les plaines de Châlons, violées par les ennemis, déposent que Louis est à la lettre prisonnier de guerre : il n'est pas permis

d'égorger son ennemi. Si le matin du 10 août, il fût tombé sous le fer des vengeurs de la liberté, sa mort n'eût point été un crime; elle eût été un grand acte de justice aux yeux de l'univers : tout étoit légitime alors. Mais la Providence qui me semble avoir disposé tous les événemens de cette grande révolution, ne l'a pas permis; elle semble avoir dit aux Français : « Vous au-
» rez une république, et vous aurez en
» même temps la gloire d'avoir épargné
» le sang de votre plus cruel ennemi ».
L'exemple sera le même pour toutes les têtes couronnées ; faire tomber celle de Louis XVI, seroit faire croire qu'il est encore redoutable. Il ne l'est plus : l'incompréhensible talisman est brisé. Le meurtrier de la Bastille, de Nancy, de Tournay, des Tuileries, portera sur son front la marque éternelle de sa réprobation; et son pied ne foulera plus la terre vivante de la liberté; il ne jouira pas même du doux plaisir de la con-

templer. Du fond de son obscure prison, il entendra nos hymnes de victoire ; et qui sait, si le remords ne pénétrera point son cœur avec les larmes d'un vrai repentir ; si dans la douleur amère qui oppressera son cœur, il ne s'écriera pas : « J'étois un insensé, j'étois un » barbare ; mais les hommes m'avoient » fait roi ».

» Il faut donc compter pour quelque chose la réaction morale qui détermine toujours les esprits vers la pitié, lorsque la justice a fait couler le sang. Si le roi périt sur un échafaud, cette tragédie partagera l'Europe ; elle sera l'origine de débats interminables qui serviront de prétexte contre les Français.

» La captivité prévient ces commotions sanglantes. Ceux qui seroient tentés de se dire rois, ne l'oseront pas ; nous n'aurons point de prétendans ; on cessera bientôt de s'intéresser pour un fantôme qui doit s'éteindre : il sera dit

à l'Europe que l'impunité n'est plus le privilége des potentats ».

Tel est à-peu-près le résumé que je me suis fait sur cette grande question; et mon opinion fut conçue dans presque les mêmes termes.

Les girondins vouloient sauver le roi, mais ils ne vouloient pas en même temps perdre leur popularité; et le despotisme populacier exerçoit alors tout son empire; c'étoit à qui le carésseroit. Les girondins imaginèrent l'appel au peuple, comptant bien qu'en prenant cette route, l'issue du procès auroit une foule de chances favorables; mais ils se trompèrent, et je fis de vains efforts pour les dissuader. Je m'opposai à l'appel au peuple, et je leur dis qu'ils s'enferreroient eux-mêmes. Ils auroient pu être divisés sur la peine capitale: ils se réunirent dans le même vote, et par-là ils composèrent la voix de la majorité, quoique leur dessein secret fût d'épar-

gner à la nation le spectacle d'un roi traîné à l'échafaud.

C'est ainsi que dans les grandes affaires politiques, le raffinement et la dissimulation vous font toucher un but contraire. Je crus de mon côté qu'il ne falloit point ruser, et supérieur à la crainte, ferme dans mes principes, je me séparai dans cette occasion des girondins, que j'avois toujours aimés et estimés. Je votai contre l'appel au peuple, en m'énonçant avec la même franchise contre la peine de mort.

L'examen de cette question me donna une fièvre de quarante-huit heures, et je fis passer par ma tête des volumes de réflexions. J'en tombai malade; et ayant rencontré (à ce qu'il m'a toujours semblé) le point véritable, je ne me cache point de dire que ceux qui ont voté différemment, ont commis à mes yeux *une bévue politique*. Probablement qu'ils n'avoient pas fait les mêmes efforts pour parvenir à la solu-

tion de ce grand problême, qui cependant ne sera bien jugé et en dernier ressort, que par la plume du Tacite qu'adoptera la postérité. Quant à moi, j'ai fait mon devoir d'homme et de législateur ; et je le fais encore ici, comme écrivain indépendant et libre.

FIN DU TOME SECOND.

3 vols.
F. Norman
28.1.81



